L'Avant-Scène

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THÉATRE DES VARIÉTÉS

CHARMANTE SOIRÉE

Comédie en trois actes de

Jacques DEVAL

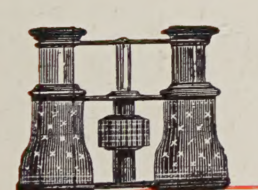
★

LE COMTE DE GOMARA

Légende Castillane du XIIIe siècle

par **André CAMP** et **Francisco PUIG-ESPERT**

★



La quinzaine dramatique

par ANDRÉ CAMP

Nº 125 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



PAUL (Michel Simon) : « *Redresse un peu ta coiffe, Solange. Levez la tête, Raoul!* » ACTE I.



PAUL : « *Suis-je un bon mari?* » ACTE I.

Quelques scènes de CHARMANTE SOIRÉE

SOLANGE (Marthe Mercadier) : « *Deux ou trois mamans d'élèves ne sont pas la mort d'un homme!* »
PAUL : « *Ce que j'en dis, c'est par affection pour lui.* » ACTE I.

PAUL : « *Un rien de mélancolie, ma fauvette. Il s'en va, ton contrebandier!* » ACTE II.





THÉATRE
DES VARIÉTÉS

CHARMANTE SOIRÉE

Comédie en 3 actes
de Jacques DEVAL

Mise en scène
de Jacques DEVAL

Décors de L. L. MAROULIS

DISTRIBUTION

Paul MARLOTTE	Michel SIMON
Solange MARLOTTE	Marthe MERCADIER
Raoul JAUMIER	Jean MARSAN

Le rôle de Paul MARLOTTE a été repris par M. Raymond SOUPLEX, à la 80e représentation

★

Cette pièce a été créée le 10 novembre 1955, au Théâtre des Variétés.

CHARMANTE SOIRÉE

A Marthe MERCADIER,
Raymond SOUPLEX,
et Jean MARSAN,
fidèlement aussi.

J. D.

L'unique décor représente l'atelier de Paul Marlotte, photographe dans une grande ville de province.

Paul Marlotte et sa femme, Solange, habitent une maison de trois étages tout entière, avantageusement sise place de la Préfecture. Mais nous ne connaîtrons de cette maison que son dernier étage, une haute soupente dont le plafond est une verrière, ainsi que la paroi donnant place de la Préfecture. Un vélum mobile, des rideaux de serge écrue permettent de tamiser et régler la luminosité de cette « lanterne ». Ni ce vélum, ni ces rideaux n'ont à protéger les Marlotte d'aucune indiscrétion, car seuls les clochers de la cathédrale tranchent sur le vide du ciel.

Le mur de droite, comme celui de gauche, est uniformément peint en beige doux.

A gauche, une porte pleine à deux battants ouvre sur le palier du troisième étage.

A droite, une porte capitonnée à un seul battant ouvre sur un grand cagibi sans fenêtre, consacré aux travaux de cabinet noir de Paul Marlotte.

Plus haut, à droite, un grand placard-vestiaire contient un assortiment d'anciens costumes régionaux, de coiffes et de chapeaux au pittoresque désuet.

Au fond, à gauche, un énorme poêle de porcelaine blanche s'étire jusqu'à hauteur d'homme. Le noir et luisant tuyau de ce poêle va se perdre au ras de la verrière dans le mur.

A gauche, de belle qualité, mais un peu désuet, le grand appareil photographique à soufflet et à manchon optique, sur son tripode de chêne clair. Sur et dans un vaste meuble à rayons tout proche, les accessoires d'usage : châssis de plaques, jeu de lentilles dans un coffret, caches, écrans à tringles, fioles et flacons de produits photographiques.

Contre le mur de droite une table-coiffeuse désuète à miroir rond, drapée d'une gaie cretonne. Sur la table, jeu de brosses, de peignes, coupe à épingles, vaporisateur à brillantine, miroir à main, etc., à l'usage des clientes et clients qui ne veulent affronter l'objectif qu'après de suprêmes retouches à leur personnalité.

Entre cette coiffeuse et le cabinet noir, un grand canapé-divan, tendu de cachemire, à coussins multiformes et multicolores. Table basse, style arabe, ébène et nacre.

Entre le poêle et l'appareil photographique, un très haut paravent à cinq feuilles, tapissé d'un très joli papier ancien à paysages et personnages. Déployé en zig zag à partir du mur il forme un petit « buen-retiro » où une personne peut s'habiller ou se déshabiller sans offenser la modestie.

Devant la verrière, sur une estrade basse, un fauteuil réunissant les splendeurs disparates du Renaissance et du Gothique. A droite et à gauche, projecteurs à pieds.

Accroché très haut à main droite et tombant très bas, un jeu de toiles de fond, peintes en camaïeu : coin de parc, coin de bibliothèque, perspective du Grand Canal à hauteur du Rialto, etc. D'autres toiles analogues, en rouleaux.

Ici et là, à même le sol, autres accessoires :

La moitié avant d'une gondole, avec sa banquette latérale et le petit fauteuil droit rembourré menu en maroquin noir ;

Un grand cheval de manège aux naseaux écarlates, gracieusement cabré, caparaçonné de cramoisi ;

Une colonnette corinthienne à hauteur de coude et, sur le chapiteau de cette colonnette, posé à plat un livre ancien dont la reliure est frappée d'un blason obscur, mais grandiose. (A y regarder de près, ce noble ouvrage est l'Indicateur des marées sur les Côtes du Royaume pour l'année 1783) ;

Un banc de simili-pierre.

PREMIER ACTE

Au lever du rideau, il fait grand jour. L'atelier semble vide, mais il ne l'est pas :

Solange Marlotte est dans le réduit formé par le paravent.

Raoul Jaumier est dans le cagibi qui sert de cabinet noir, et dont la porte est à demi-ouverte.

On ne voit ni Raoul ni Solange, mais on les entend d'autant plus distinctement qu'ils élèvent la voix pour se parler.

VOIX DE SOLANGE. — Raoul ! De toute urgence, viens m'embrasser.

VOIX DE RAOUL. — Je m'habille, ne t'en déplaise.

VOIX DE SOLANGE. — Tu y mets le temps !

VOIX DE RAOUL. — J'ai corrigé mes dictées avant. Trente-quatre dictées et exactement dix-huit façons d'écrire chrysanthème !

VOIX DE SOLANGE. — Et ça s'écrit comment ?

VOIX DE RAOUL. — Je n'en sais plus rien ! Ça me reviendra, mais je ne sais plus... Tu es prête, toi ?

VOIX DE SOLANGE. — Ça se dessine ! (*Un cri.*) Raoul ! Mon Raoul ! Je t'aime ! Je te le crie !

VOIX DE RAOUL. — Et moi je te crie : ne crie pas !

VOIX DE. SOLANGE. — Nous sommes seuls, mon chéri.

VOIX DE RAOUL. — Ton mari n'est pas parti pour la Terre de Feu.

VOIX DE SOLANGE. — Aucun danger ! Quand il passe sur la cinquième marche, elle gémit.

VOIX DE RAOUL. — On gémirait à moins sous le poids de Hialmar.

(*Solange sort de derrière le paravent. C'est un beau brin de femme, voisinant la trentaine, aux lèvres gourmandes, aux narines sensuelles. Elle est habillée en Saintongeoise « authentique », cotillon plissé n'arrivant qu'aux genoux, bas de laine à cercles bleus et blancs, corsage à fleurs, fichu croisé, croix de Janette, sabots vernis, coiffe de dentelle à rubans de velours. Maquillage poussé, pour poses photographiques. Elle gagne le milieu de l'atelier, vers le cagibi.*)

SOLANGE. — Pourquoi appelles-tu mon époux : « Hialmar » ?

VOIX DE RAOUL. — Hialmar est, en qualité de photographe, le héros d'un badinage norvégien : « Le canard sauvage ».

SOLANGE, *petit rire méprisant.* — Parce que Paul est un héros ?

VOIX DE RAOUL. — Parce que je suis ton canard superbe et généreux.

(*Raoul Jaumier sort du cagibi. Il a trente ans environ, est grand et bien bâti. On peut supposer que son visage n'est pas sans agrément, bien que fâcheusement et postichement orné d'une ample paire de moustaches blondes qui s'éploient sous son nez, à la gauloise. De pied en cap, il arbore le costume régional saintongeais : petit boléro à soutaches et boutons innombrables. Enorme médaille de Sainte-Anne au cou. Chemise écrue à poignets bouffants. Culotte de velours à côtes, plus bouffantes encore. Guêtres de toile à boucles, sabots vernis. Il est en outre coiffé d'un petit chapeau rond à boucles d'argent et à rubans tombant sur la nuque. A la coiffe de son chapeau sont cousues des mèches de cheveux qui bouillonnent folâtrement sur son front.*)

(*Rire de Solange.*)

RAOUL, *gaîment.* — C'est pourtant moi. Raoul Jaumier, fils unique de ses œuvres, docteur ès-lettres, professeur de Cinquième au Lycée Ronsard, subsidiairement modèle ès-photographie d'art à ses heures perdues, tant pour manger à sa faim que pour aimer à sa soif. Hialmar peut revenir !... Armoricain mâle, au temps où l'Armorique était heureuse.

SOLANGE. — Raoul, pour moi tu es toujours beau !

RAOUL. — A damner une sainte !

SOLANGE. — Et je te rends heureux ?

RAOUL. — Seulement si je te rends heureuse.

SOLANGE. — Corps et âme, mon adoré !

RAOUL. — Bref, tout est bien !

SOLANGE. — Tout !... Enfin, presque tout ! Le rendez-vous de Paul à la Vieille-Ecluse est pour sept heures. Et il va en être six.

RAOUL. — L'Angélus va sonner ! (*Déclamant.*) « O foi de mon enfance, enfance de ma foi lorsque je croyais Dieu friand de mes prières... »

SOLANGE, *impatientée.* — Je t'en prie ! As-tu repensé aux deux lettres anonymes que nous avons reçues ce matin ? Si ces deux lettres disent vrai, ce Carbonnel, que Paul va retrouver tout à l'heure, ne lui a donné rendez-vous à la Vieille-Ecluse que pour lui faire la peau !

RAOUL. — « Lui faire la peau ! » Beau langage !

SOLANGE. — Le descendre, le buter, si tu préfères ?

RAOUL. — D'abord, qu'est-ce qui te prouve que le corbeau en question n'a envoyé que deux lettres ? Le danger est pour ton mari. Paul doit avoir reçu la sienne !

SOLANGE. — S'il l'avait reçue, il me l'aurait montrée. Il est incapable de me cacher quelque chose. Même quand il me prépare une surprise, ça se voit comme le nez au milieu de sa figure !

RAOUL. — Une lettre à toi, bon ! Mais pourquoi une lettre à moi ? Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans, moi ?

SOLANGE. — On sait que tu es fourré ici un jour sur deux, et que Paul — à part toi — ne fréquente pour ainsi dire personne. On te croit donc le mieux placé après moi pour intervenir.

RAOUL, *convaincu.* — C'est juste.

SOLANGE. — Alors ?... Quoi faire ?

RAOUL. — Paul n'y part que dans une heure, pour la Vieille-Ecluse. Réfléchir une heure, c'est hésiter soixante minutes. C'est la dernière seconde qui décide. Attendons-la.

SOLANGE. — T'es-tu demandé ce que Paul pourrait faire s'il découvrait dans une semaine, dans un mois ou dans un an, que nous le trompons ?

RAOUL, *allégrement.* — Folle question, question oiseuse ! Trois mois de sécurité sans nuage nous prouvent que ton époux n'a pas le sens de la découverte !

SOLANGE. — En tout cas, il ferait bien quelque chose ? Peut-être même quelque chose de terrible !

RAOUL. — Ah !... Somme toute, tu appréhendes l'avenir ?

SOLANGE. — Plutôt oui !

RAOUL. — Et cette appréhension conditionne vaguement, dans ton esprit, le sort que nous devons faire aux deux lettres que nous avons reçues ?... Il importe donc de savoir si Paul représente pour l'heureuse continuation de nos amours, un aléa bénin ou un risque funeste... Il faut le savoir, je le saurai...

SOLANGE. — Avant une heure ?

RAOUL. — Bien avant.

SOLANGE. — Comment vas-tu t'y prendre ?

RAOUL. — Je vais le lui demander.

SOLANGE. — Lui demander si c'est du billard de le tromper ? Est-ce que tu perds la raison ?

RAOUL. — Le génie méprise la raison. Il est des biais subtils pour tout savoir sans rien révéler ! Et la conversation est un art dont je suis le Paganini ... As-tu par hasard, suivi dans les journaux de la capitale une certaine affaire Ségalas sur laquelle un jury se penchait encore hier ?

SOLANGE. — Non. Quel rapport ?

RAOUL. — Simplement que dans cette affaire Ségalas...

SOLANGE. — Tais-toi, la marche a crié ! A ton cagibi, vite ! Je t'aime !

RAOUL, *filant.* — Tu peux !

(*Raoul disparaît dans le cagibi dont il referme la porte sur lui. Solange retourne en courant dans le réduit formé par le paravent et, elle non plus, n'est plus visible.*)

VOIX DE SOLANGE *chantant à plein gosier :*

« Le conquérant dit à la jeune Indienne :
« Tu vois, Fatma, que je suis ton vainqueur.
« Mais ma vertu doit respecter la tienne,
« Et... »

(*La porte du palier s'ouvre et Paul Marlotte entre. Paul Marlotte est un homme de trente-cinq ans environ, physiquement et moralement du gabarit normal, sans caractéristiques exceptionnelles. Et c'est, peut-être, tout ce qu'il y a à dire de lui.*)

PAUL, *gaîment, tendrement, vers le paravent.* — Ma fauvette gazouille ?

VOIX DE SOLANGE, *gaîment et tendrement.* — Ta fauvette gazouille.

(*En parlant, Paul dispose sur l'étagère de grands châssis de photographe qu'il portait sous son bras en entrant. Il ôtera son veston qu'il ira accrocher dans le placard, où il prendra une longue blouse de toile grise qu'il passera sans la boutonner. Il s'occupera ensuite à de menues besognes de sa profession, allant et venant de l'étagère à son appareil photographique.*)

(*Si complexes que soient ses activités professionnelles dans l'atelier, au cours des trois actes, il n'en sera précisé que l'indispensable pour la mise en scène.*)

PAUL. — Mon petit ortolan va être prêt ?

SOLANGE. — Il va l'être, chéri.

PAUL, *un regard vers le cagibi.* — Et notre éminent universitaire ?

SOLANGE, *indifférente.* — Lui aussi, je suppose. Il avait des devoirs à corriger, il s'est enfermé dans le cagibi.

PAUL. — Il aurait pu les corriger ici. Il fait plus clair, ici.

SOLANGE. — Je m'habille, ici.

PAUL. — Oh ! avec le paravent.

SOLANGE. — Tu ne vas pas lui reprocher d'avoir du tact.

PAUL. — Je ne vais rien lui reprocher. La seule chose que j'aurais à lui reprocher n'est évidemment pas mon affaire.

SOLANGE, *tendant l'oreille.* — Qu'est-ce qu'il a fait ?

PAUL. — Bah ! Il est jeune, il est libre, il n'est pas vilain garçon...

SOLANGE. — Oui et non... Il doit plaire plutôt aux brunes.

PAUL. — Même sans les blondes, ce n'est pas l'ouvrage qui manque.

SOLANGE, *imperceptiblement tendue.* — On t'a dit qu'il courait ?

PAUL. — Mais non ! Qui veux-tu... ?

SOLANGE. — Il t'a fait des confidences ?... Raconte-moi !

PAUL. — Dieu me garde de ses confidences !... Je n'ai pas besoin de l'entendre en confession pour lui trouver l'air un peu décollé sur les bords, à notre graine de professeur.

SOLANGE *imperceptiblement soulagée.* — Ah bon ! C'est tout ?

PAUL. — C'est tout, mais la santé est une belle chose.

SOLANGE. — Justement. Qu'il en profite ! (*Un petit rire, puis.*) Deux ou trois mamans d'élèves ne sont pas la mort d'un homme.

PAUL. — Ce que j'en dis, c'est par affection pour lui.

SOLANGE. — Tu as de l'affection à gaspiller !... En ce qui me concerne, il peut bien faire l'amour dix fois par jour sans que j'y voie d'inconvénients !

(*Elle donne la dernière touche à son costume, à sa coiffe, et vient près de Paul.*)

Présentable ?

PAUL. — Adorable, mésange de ma vie !... Appelle Raoul.

SOLANGE. — De ce pas, mon amour. (*Elle va vers le cagibi, s'arrête à mi-chemin.*) Tu es sûr de ne pas le froisser, en l'appelant Raoul tout court, même affectueusement ?

PAUL. — Ce n'est pas d'aujourd'hui.

SOLANGE. — Il est trop poli pour rien dire, mais, quelquefois, je me suis demandé...

PAUL. — Tu as eu tort. Un photographe vaut un professeur, en tout cas il gagne davantage... Et aussi, il a été le premier à m'appeler Paul. Il y a deux mois. Le 7 mars exactement...

SOLANGE, *vivement inquiète.* — Pour quelqu'un qui ne retient pas les dates...

PAUL. — Je n'ai rien retenu du tout, alouette de mon cœur. J'ai retrouvé la date hier soir — en classant mes papiers. C'est celle de son reçu des cinquante billets que je lui ai prêtés pour aller à Angers passer son doctorat ès-lettres. Il m'a dit : « Merci, Monsieur Marlotte, et remerci, Paul. » Il a dû trouver « Paul » mieux en bouche... Est-ce que je me suis formalisé ?

SOLANGE. — Je reconnais que vous avez sympathisé tout de suite.

PAUL. — Probablement parce que nous nous sommes découvert des goûts communs.

SOLANGE, *un peu vite, peut-être.* — Quels goûts communs ?

PAUL, *gaîment.* — Eh bien, entre autres, il a le goût de m'emprunter de l'argent, et moi celui de lui en prêter.

SOLANGE. — En tout cas, tu n'as pas été long à le lui faire gagner, l'argent qu'il te demandait.

PAUL. — J'imagine qu'il ne voulait pas me le faire perdre non plus. (*Un regard vers la baie-fenêtre.*) Le jour mollit, et nous avons trois poses à faire. Va le chercher, mon alouette.

SOLANGE. — Combien sais-tu de noms d'oiseaux ?

PAUL. — Assez pour nos besoins, ma gélinotte.

(*Solange vers la porte du cagibi, appelle.*)

SOLANGE. — Monsieur Jaumier !

VOIX DE RAOUL. — Voilà, voilà ! Don entier de ma personne.

(*Il entre, prend une pause, et déclame.*)

« A son visage glabre, à son costume sombre,
« Reconnaissez Douglas, fils d'un spectre et d'une
[ombre !... »

de Vigny, Alfred.

PAUL. — Plus tard, la poésie, Raoul, le jour va nous filer entre les doigts... Le banc sur ses repères, vite ! Et guindez la toile de fond chaumière.

RAOUL, *s'activant.* — Tout pour vous plaire, aimable tyran ! Sauf, toutefois, aller en ces charmants atours vous chercher des allumettes au bout de la rue.

PAUL. — Pourquoi pas ? C'est le costume régional authentique ?

RAOUL. — Mais les chiens ne le savent pas.

PAUL. — Quant au feuillage sous votre nez, je l'adore, mais la trouvaille est vôtre.

RAOUL. — Mon cher Paul, une chose est de remédier discrètement à la teigneuse avarice des salaires en honneur dans l'élevage laïque, une autre serait de prodiguer mon profit reconnaissable sur dix mille cartes postales artistiques destinées au commerce local !

SOLANGE. — Rassurez-vous, Monsieur, votre mère ne vous reconnaîtrait pas.

RAOUL. — Ma mère non, mais les quarante babouins de ma classe, que Dieu fesse éternellement !

(*Pendant toutes ces répliques et les suivantes, Raoul, aidé de Solange, a disposé le banc de bois façon « vieille pierre » devant l'appareil photographique, et tendu derrière le banc une toile d'ambiance représentant une chaumière naïve et saugrenue.*)

(*Simultanément, Paul manipule son objectif, son voile noir, ses châssis chargés.*)

PAUL. — Je viens de voir mon grossiste, Raoul, et je rapporte une bonne nouvelle pour vous. Après « Vieille Bretagne », il me prend trois séries de six clichés : « Villes d'Amour », « Les Amants historiques », et...

RAOUL, *interrompant.* — « Le Nu dans les classes dirigeantes ? »

SOLANGE *sévère.* — Je vous en prie, Monsieur Jaumier.

PAUL. — ... Et « Escales des Tropiques ». Ce qui me permet d'arrondir, de ce jour, vos cachets à un billet la séance. (*Il lui tape cordialement sur l'épaule.*) Douze mille de casuel par mois, ça commence à donner des yeux au bouillon, ça, non ?

RAOUL — Votre main est un pis que je tette à genoux !... Mais faisons vite, mes charmeuses se décollent !

(*Pendant les répliques suivantes, Solange et Raoul occuperont sur le banc « vieille pierre » des places et prendront une pose qui leur est manifestement familière : Raoul debout, Solange assise.*)

(*Paul se livrera aux activités usuelles d'un photographe sur le point d'opérer.*)

PAUL. — Redresse un peu ta coiffe, mon bengali. Levez la tête, Raoul.

RAOUL. — J'incarne un paysan. Je dois contempler ma glèbe fertile.

PAUL. — Sur ma plaque, vous aurez surtout l'air de contempler les nichons de Solange.

SOLANGE. — Paul ! S'il te plaît ! Tu n'es pas drôle !

PAUL. — C'est le photographe qui parle, ma sarcelle jolie... La tête un peu renversée, Raoul. Regardez s'il va pleuvoir sur votre glèbe fertile... Très bien !... Souris, ma sarcelle !

RAOUL. — Je ne souris pas trop, moi ?

PAUL. — Aucune importance. Avec vos bacchantes, vous pourriez tenir une carotte entre vos dents, on n'y verrait que du feu ! (*Il sort de sous son voile, va allumer deux petits projecteurs. Tout en disposant ses projecteurs, il continue à parler.*) Je la double pour plus de sûreté. (*Il fait ses deux clichés.*) Nous ferons le reste, ce soir, à mon retour.

SOLANGE, *feignant l'étonnement.* — Ton retour ?

RAOUL, *de même.* — Quel retour ?

PAUL. — De la Vieille-Ecluse. Mon rendez-vous avec Carbonnel. Je vous en ai parlé.

RAOUL, *d'une voix indifférente.* — Ah oui! Carbonnel... C'est ce soir qu'il vous paye ses traites ?

SOLANGE, *de même.* — Et ce n'est pas la porte à côté, la Vieille-Ecluse.

PAUL, *placide et continuant à s'activer avec son matériel.* — Une demi-heure des remparts, en marchant bien. J'aurais bien fait le double pour revoir mes deux cents billets, à supposer que cette fripouille tienne sa promesse.

RAOUL. — Vous avez bon espoir ?

PAUL. — Juste assez pour y aller.

RAOUL. — Un joli coin, il paraît, cette Vieille-Ecluse ?

SOLANGE. — Ravissant, surtout en cette saison.

PAUL. — Un coin un peu écarté, peut-être. C'est ce que j'ai pensé d'abord. Puis j'ai réfléchi que ce coquin avait de bonnes raisons de ne pas trop se produire à la terrasse d'un café.

SOLANGE. — Vous allez sans doute vous retrouver plusieurs à la Vieille-Ecluse. Tu ne dois pas être le seul qu'il veuille rembourser avant d'aller se faire pendre ailleurs.

PAUL. — Tout est possible, mais il a rudement insisté sur ma discrétion quant à son coup de téléphone et à notre rendez-vous.

RAOUL. — Quelle est sa situation exactement, à Carbonnel ?

PAUL. — Vilain. Il est brûlé, accablé, aux abois... Il doit à toute la ville ! Et à moi... Il m'a eu de deux cents billets, moi !

RAOUL. — Vous avez des traites. Il fallait le faire saisir.

PAUL. — Si tous ceux qui ont des traites le fai-

saient saisir, il y aurait deux sous pour chacun !... Seulement, moi, j'ai eu un coup de veine. Au café Bayard... Le coup de veine de monter faire pipi juste quand il téléphonait. Oh ! il s'était bien enfermé, mais la cloison du pipi-room, elle est plutôt contre les yeux que contre les oreilles... C'est à Paris qu'il téléphonait, le frère. A « Air-France ».

RAOUL. — Et alors ?

PAUL. — Alors, il retenait deux places sur l'avion de Buenos-Aires, pour lui et sa petite amie. Deux places pour l'avion de demain soir. Il les mettait en douce, quoi !... En laissant derrière lui une ardoise à couvrir la grand-place... Je ne dirais pas qu'il a été heureux, heureux, en voyant ma bonne figure à bout portant à sa sortie de cabine... Un mot de moi et ça tournait au vilain, sa petite histoire... On l'accrochait dix minutes à un réverbère avant de le laisser partir... Il a été très gentil. Il m'a tout de suite parlé de mes traites... Il allait s'arranger, je n'avais qu'à lui téléphoner ce matin.

RAOUL. — Bref, vous la bouclez, il vous apporte vos deux cent mille francs à la Vieille-Ecluse, vous lui rendez ses traites, et bon vent ?

SOLANGE. — Ce n'est peut-être pas très gentil pour les autres, ce que tu fais là ?

PAUL. — Non, mais c'est charmant pour moi. Et comme il n'aurait jamais eu de quoi payer tout le monde... Ils n'avaient qu'à aller faire pipi, les autres...

RAOUL *réfléchit puis.* — A quoi ressemble-t-il, cet oiseau-là ?

SOLANGE. — Pardon, c'est moi les oiseaux !

PAUL, *à Solange, tendrement.* — Oui, ma colombe, toi seule ! (*A Raoul.*) Un gros morceau. Il a un minois à faire venir l'eau à la bouche d'un juge d'instruction...

SOLANGE, *l'interrompant.* — Dis, nous restons en guignols ?

PAUL. — Pour deux heures, oui.

RAOUL. — Et aller dîner ?

PAUL. — Solange nous improvisera quelque chose ici.

SOLANGE. — Je n'ai que des conserves.

PAUL. — Louis XIV n'en avait pas.

RAOUL. — Soit ! Lucullus dînera chez Olida !... Vous allez en ville, Paul, avant de partir pour la Vieille-Ecluse ?

PAUL. — Jusqu'à la Poste, oui. Pourquoi ?

RAOUL. — Si vous y pensez, rapportez-moi un journal de Paris.

(*Nouveau signe, plus appuyé à Solange, dans le dos de Paul.*)

J'aimerais savoir ce que le Jury de Seine-et-Oise, en sa toute-puissance, a décidé dans l'affaire Ségalas. Ségalas.

PAUL. — D'accord, si le kiosque est encore ouvert. (*Sans manifester un grand intérêt.*) Qui est Ségalas ?

RAOUL. — Un négociant de la plus belle eau, exerçant à Versailles, auquel le jury de Seine-et-Oise devait décerner, hier après-midi, la palme de justicier ou les chaînes du réprouvé ; ledit Ségalas ayant surpris, il y a quelques mois, son épouse en conversation criminelle avec son livreur, et ayant mêlé son grain de sel à leur conversation avec une salière à six coups qui traînait dans la table de nuit.

PAUL. — Fichtre !

RAOUL. — Les deux imprudents s'en sont tirés au meilleur compte : ils sont morts sans délai ni douleur.

PAUL. — Et ça vous passionne, des histoires pareilles ?

RAOUL. — Je suis professeur de belles lettres, mon cher Paul. Mon intérêt est tout professionnel : mariage et cocuage étant les deux mamelles de la littérature.

PAUL. — Bon. Je vous le rapporterai, votre journal.

RAOUL. — Merci !... (*D'un ton détaché.*) Vous, vous ne suivez pas ce genre d'affaires ?

PAUL. — Ce ne sont pas les miennes.

RAOUL. — Elles peuvent le devenir !... Dame ! Il y a une Cour d'Assises dans cette ville, et vous êtes du bois dont on fait les jurés !

Une supposition que l'affaire Ségalas se soit passée dans notre ville. Vous êtes du jury, autre supposition... Je pense qu'avant tout vous vous demanderiez ce que vous auriez fait à la place de l'accusé ?

PAUL. — Jusqu'à un certain point, je crois, oui.

RAOUL. — Alors, demandez-vous-le ! (*Impétueusement à Solange.*) Et ne vous en mêlez pas, Madame, pour l'amour du Ciel ! Ni votre vertu ni la mienne ne sont en cause !... Nous nous distrayons. Nous nous imaginons dans la lune !... (*A Paul.*) Et voici le scénario, fabuleux... Madame Marlotte et moi sommes dans les bras l'un de l'autre... Vous entrez ici, Paul, à l'improviste, muni fortuitement d'un revolver, d'une mitraillette, d'un chassepot. Vous faites donner l'artillerie ou vous restez l'arme au pied ? (*A Solange.*) N'oubliez pas que sept jurés ont eu hier à se juger en jugeant Ségalas. (*A Paul.*) Juré Marlotte ?

PAUL, *après un petit temps.* — Eh bien, je ne voudrais pas vous vexer..., mais je crois que je ne tirerais pas...

SOLANGE. — Je ne vois pas ce qu'il y aurait de vexant pour nous à ce que tu ne tires pas.

PAUL. — Vous ne voyez pas non plus, Raoul ?

RAOUL. — Je crois que si... Le mépris, par la fureur.

PAUL. — Exact... Au lieu d'un revolver, supposez-moi un seau d'ordures sous la main, là je ne vous raterais pas.

SOLANGE, *pincée.* — En effet, c'est plus vexant que je ne pensais.

PAUL. — Ah ! je ne suis pas un ange... (*A Raoul.*) Oui... Toujours dans la lune et, en lieu et place de Ségalas, je pense que je vous aurais fait, vous, débouler l'escalier à grands coups de botte dans le train. Du 42 et pas du 6.35... (*A Solange.*) Et toi, petit poussin, après une raclée tremblable, je t'aurais invitée à rouler ton trousseau de jeune fille dans un journal et à décamper sans bavures.

SOLANGE, *acerbe.* — « Mon trousseau de jeune fille dans un journal ! » Elégante allusion à mon humble condition lorsque tu as déposé ton amour à mes pieds.

RAOUL, *déclamant.* — Marlotte dans son lit et Rome à ses genoux !

PAUL. — T'avoir épousée *cul-nu,* comme disaient nos grands-mères, est le plus grand hommage qu'un homme puisse rendre à une jeune fille.

SOLANGE. — Je ne te reproche pas de l'avoir fait, mais de me le rappeler.

RAOUL, *pacificateur.* — Assez là-dessus ! Solange fût Esther et Paul Assuérus. Pour en revenir à nos jurés, si certaine fabuleuse situation s'était produite dans l'équivalent lunaire de cet atelier, il y aurait eu un peu de bobos, mais pas de casse !... Je vous

présente mes devoirs et retourne corriger ceux de mes cancres !

(*Raoul passe dans le cagibi et referme la porte sur lui.*)

SOLANGE. — Eh bien, je vais tâcher de préparer quelque chose qui ressemble à un dîner...

PAUL. — Si tu as une salade, ouvre un foie gras.

SOLANGE. — Je n'ai aucune envie de gâter M. Jaumier ce soir.

PAUL. — Et pourquoi, mon petit gobe-mouches ?

SOLANGE. — A ta place, je l'aurais envoyer y dîner, dans la lune, lui et ses dégoûtantes suppositions !

PAUL. — Bien innocentes, puisqu'il a reconnu qu'à te faire la cour il aurait perdu son temps et sa musique.

SOLANGE. — Encore heureux qu'il ait daigné m'accorder ça... Il m'a d'autant plus choqué que c'est d'habitude un homme qui se tient à sa place comme personne.

PAUL. — Il m'a peut-être un peu agacé aussi... Bah ! j'en ai été quitte pour lui répondre n'importe quoi.

SOLANGE, *saisie.* — N'importe quoi ?... Qu'est-ce que tu veux dire, n'importe quoi ?

PAUL. — Ce qui me passait par la tête. Je n'aime pas les questions indiscrètes.

(*Pendant les répliques suivantes, Paul s'occupera à emballer une série de négatifs* 12 × 18 *sur plaques. Il écrira une adresse sur le paquet et y collera quelques timbres.*)

SOLANGE. — Tu veux dire que tu approuves ce Ségalas ?

PAUL. — S'il se donne raison, il doit se fiche éperdument d'être approuvé ou guillotiné.

SOLANGE. — Et tu crois qu'il se donne raison d'avoir tué deux êtres humains ?

PAUL. — Je n'en serais pas autrement surpris.

SOLANGE. — Dis tout de suite qu'à sa place tu en aurais fait autant.

PAUL. — Il ne faudrait pas me pousser.

SOLANGE. — Mais tu as dit le contraire tout à l'heure.

PAUL. — A Raoul... Je n'ouvre mon cœur qu'à mon petit colibri.

SOLANGE, *le souffle coupé.* — Alors, ça !... On peut dire que, même à moi, tu te montres sous un jour nouveau !

PAUL. — Les deux que Ségalas a supprimés, s'étaient eux aussi, montrés sous un jour nouveau.

SOLANGE. — Somme toute, dans la lune, comme dirait M. Jaumier, tu tirerais ?

PAUL. — L'hypothèse n'est pas à exclure.

SOLANGE. — C'est-à-dire que tu le crois, mais tu n'en es pas sûr ?

PAUL. — Je n'en suis pas sûr, mais je le crois.

SOLANGE. — Qu'est-ce qui t'empêche d'en être sûr ? La peur de la Cour d'assises ?

PAUL. — La justice pèse à faux poids dans des balances de précision. Ce qui compte, c'est comment on se juge soi-même.

SOLANGE. — Et — toujours dans la lune — après nous avoir descendus, moi et M. Jaumier, tu irais te sourire dans la glace ?

PAUL. — Pourquoi dans la glace ? Voilà bien une idée de femme !... Le sourire aussi, d'ailleurs... Non... je crois que... pour le bon ordre, j'irais au Commissariat raconter une petite histoire, s'il y a des Commissariats dans la lune.

SOLANGE. — Parce qu'après, tu ne te tuerais pas ?

PAUL. — Ni avant, ni après. Surtout pas avant... Quant à après, vous me voyez vous rejoignant dare-dare ? J'aurais bonne mine !

SOLANGE. — Serais-tu un monstre, Paul ?

PAUL. — Suis-je un bon mari ?

SOLANGE. — Oui, mon trésor ! Pur sucre !

PAUL. — Alors, le reste n'est que le revers de la médaille. Même les médailles en chocolat ont leur revers... Le plus simple est de ne pas jouer à pile ou face !

SOLANGE. — Mais enfin, trésor, tous les maris qui surprennent leur femme ne font pas un massacre !

PAUL. — Je n'ai pas dit que tous les maris aimaient leur femme.

SOLANGE. — Parce qu'aimer sa femme, c'est la tuer ?

PAUL. — Si on l'aime comme la vie, on la haïra comme la mort.

SOLANGE. — Sa vie à soi, mais sa mort à elle ?

PAUL. — Bah ! la logique en amour...

SOLANGE. — Tout de même ! Réfléchis, mon petit Paul... Je t'adore, tu es mon bonheur ! Mais si jamais, par impossible je te trompais un jour, dans cent ans, c'est que je ne t'aimerais plus. J'en serais malheureuse à crever, mais je n'y pourrais rien !

PAUL, *tendrement.* — Pauvre petit colibri, bien sûr que tu n'y pourrais rien ! Seulement, je ne t'en aimerais, moi, que davantage, et je n'y pourrais rien non plus. C'est une loi mais une dure loi, la jalousie est un aphrodisiaque. Et puisque tu serais malheureuse à en crever, où serait le mal d'abréger tes souffrances ?

SOLANGE, *solennelle.* — Il y a un commandement de Dieu qui dit : « Tu ne tueras point ! »

PAUL. — Il y en a un autre qui dit ou devrait dire : « Adultère point ne seras, si tu veux vivre longuement ! » D'ailleurs le peuple de Dieu lapidait les femmes infidèles.

SOLANGE. — L'humanité a fait des progrès.

PAUL. — Le revolver en est un.

SOLANGE. — Mais enfin, Paul, pour un mari trompé, il y a le divorce, la séparation !

PAUL. — Pour une femme infidèle il y avait aussi le divorce, la séparation. C'est elle qui a choisi le grand jeu, le tout-va.

SOLANGE, *se montant.* — Veux-tu que je te dise ce que tu es, trésor ? Tu es préhistorique !

PAUL. — Et l'amour, donc !

SOLANGE. — Tu es Othello. Voilà ! Tu es Othello, mon chéri !

PAUL. — Othello n'est pas mon idée du jaloux. Le vrai jaloux se passe d'un Iago. Il est, lui, son propre Iago.

SOLANGE, *gaîment.* — Eh bien, tu me vois ravie d'être une épouse irréprochable.

PAUL. — Crois bien, mon poussin, que je partage ton ravissement.

SOLANGE. — Seulement, une chose m'étonne, trésor, c'est que... (*Elle s'interrompt.*) Tu ne vas pas te fâcher ?

PAUL. — Non, mon bouvreuil, gazouille !

SOLANGE. — Eh bien, ce qui m'étonne, après tout ce que tu viens de dire, c'est que tu n'aies jamais éprouvé la moindre jalousie vis-à-vis de M. Jaumier.

PAUL. — Mon moineau joli je ne suis pas plus benêt qu'un autre, et ce n'est pas tout à fait comme cela que ça s'est passé.

SOLANGE, *en arrêt.* — Ah ?... Raconte, chéri !

PAUL. — Je l'ai observé.

SOLANGE. — Tu *nous* as observés... (*Gaîment.*) C'est du joli !... Et qu'est-ce que tu as observé ?

PAUL. — Tout et rien...

SOLANGE. — Tout de même, développe !

PAUL, *gaîment, lui aussi.* — Tu t'amuses, petite huppe !

SOLANGE. — Plains-toi ! Je pourrais m'inquiéter... (*Lui souriant tendrement.*) Bref, tu as observé tout et rien, et tu en as été quitte pour tes peines, grand nigaud !

PAUL. — Pardon. J'ai su ce que je voulais savoir, que je n'avais pas besoin d'observer davantage.

SOLANGE, *enjouée.* — Ah ! Et si ça ne t'avait pas rassuré, d'observer ? Si ça avait été le contraire ? (*Riant.*) Dame, un super-Othello, ça ne doit pas se rassurer facilement !

PAUL. — J'aurais continué à observer.

SOLANGE. — Ne te gêne pas tu sais... Et jusqu'à quand aurais-tu observé ?

PAUL. — J'aurais voulu savoir jusqu'où vous pouviez aller.

SOLANGE. — Belle question, trésor !

PAUL. — On veut toujours savoir le pire.

SOLANGE. — Et tu aurais pu « observer » comme ça, sans rien dire ?

PAUL. — Peut-être, oui... Il n'y a pas de mots pour dire ce que ça m'aurait coûté.

SOLANGE, *un grand élan tendre.* — Grosse bête, va !... Je suis sûre, moi, que tu n'aurais jamais pu ! Et c'est tout à ton honneur !... (*Gaîment.*) D'ailleurs, ces choses-là, ça arrive tout de suite, ou ça n'arrive jamais.

PAUL. — Je sais, mon loriot.

SOLANGE, *câline, un bras autour de Paul.* — Tu te souviens, nous deux ? Grand sacripant, je ne t'ai pas fait attendre ! (*Coquettement.*) Au fond tu as été bien bon de m'épouser. Après tout, tu prenais un risque...

PAUL. — Toi aussi, ma mésange, toi aussi...

SOLANGE. — Je n'ai pas eu cette impression, trésor !

PAUL, *gaîment.* — Voilà mon malheur, je suis rassurant à vue.

SOLANGE. — Et c'est comme ça que je t'aime !... Tu es un cher monstre, un bon monstre, Dieu te bénisse !

PAUL. — Amen.

SOLANGE. — Et alleluia !... (*Avec élan.*) Un mari comme le mien, il peut toujours s'aligner, ton Jaumier. Tiens, veux-tu que je résume ma pensée ? De lui à toi, il y a mille lieues, toujours en montant !

PAUL, *gaîment.* — C'est bien mon avis.

SOLANGE, *riant.* — Et vaniteux, avec ça ! (*Elle se jette au cou de Paul.*) Dieu que je t'aime !

PAUL *se laisse embrasser puis.* — Et Dieu que je suis en retard ! (*Il se sépare doucement de Solange, retire sa blouse grise, passe son veston, et prend le paquet qu'il a préparé.*)

SOLANGE. — Tu repasseras tout de même par ici ?

PAUL, *regardant sa montre.* — Oui... S'il n'y a pas foule aux guichets, je n'en ai pas pour dix minutes. Et je ne veux pas arriver à la Vieille-Ecluse avant l'heure... Veux-tu que je rapporte un pâté, un gâteau, quelque chose ?

SOLANGE. — Rien qui te retarde, trésor. Je m'ennuie trop sans toi.

PAUL, *sur la porte.* — A tout de suite, ma fauvette ! (*Paul sort, refermant sur soi la porte du palier.*

SOLANGE, *à elle-même.* — La neuvième marche... (*Un petit temps.*) La cinquième... Là ! Il a franchi le mur du son ! (*Elle court à la porte du cagibi, l'ouvre et appelle.*) Viens, bijou ! Il est parti au moins pour dix minutes !

RAOUL *entrant.* — Je me faisais vieux ! (*Il l'entoure de ses bras et, passionnément.*) Ah ! que je t'aime, et que j'aime t'aimer !

SOLANGE. — Oui ! Serre-moi ! Etouffe-moi ! Fais-moi mal !

RAOUL. — Viens ! Partons loin d'ici ! Venise nous appelle !

(*Il la mène à la moitié de gondole, l'étend sur la banquette, s'y assied près d'elle, renversée sur son épaule.*)

Respire, ô bien-aimée, le parfum dolent des miasmes séculaires ! (*Il se tourne vers un gondolier imaginaire, ordonne.*)

Bastiani, à Murano, par la Giudecchia !... (*A Solange joyeusement.*) Et maintenant, réponds ! Suis-je, ou ne suis-je pas le Paganini de la conversation ? Tu voulais savoir ce que ferait Paul nous pinçant, Paul voyant et sachant ! Tu le sais maintenant, par mes soins !... Il y aurait un peu de bobo mais pas de casse !... (*Et comme Solange se tait.*) Quoi ! Pas un mot, pas un souffle d'éloge ?

SOLANGE, *mollement.* — Si, Raoul. Tu as été très fort, très...

RAOUL. — Subtil est le mot que tu cherches.

SOLANGE. — Si tu veux... Seulement...

RAOUL. — Seulement quoi ?

SOLANGE. — Toi parti, la même couversation a continué, avec moi ! Et ce qu'il m'a dit était bien différent ! Le ton aussi !

RAOUL, *attentif.* — Qu'est-ce qu'il a dit ?

SOLANGE. — Primo, qu'il n'avait pas à dire tout ce qu'il pensait devant toi.

RAOUL, *déclamant.* — Son génie étonné tremble devant le mien !

SOLANGE. — Oui ? Eh bien pour ce qui est de trembler tu repasseras. Parce que, secundo, il a bien voulu me confier que, dans l'hypothèse Ségalas, en ce qui le concerne et nous concerne, ce serait le massacre.

RAOUL. — Il ferait jaser la poudre ?

SOLANGE. — J'ai eu cette impression.

RAOUL. — C'est vague, une impression !

SOLANGE. — Je l'ai eu très précise, au creux de l'estomac, exactement.

RAOUL, *inquiet.* — Fichtre !... Mais, dis-moi, ça change tout, ça !

SOLANGE. — Ça n'améliore rien.

(*Une légère pause, fort pensive, puis.*)

RAOUL. — Tu connais cette maison mieux que moi. Existe-t-il dans quelque tiroir, ou quelque recoin, à la disposition de Paul, un dépôt d'armes à feu ?

SOLANGE. — Pas que je sache, mais cette ville regorge d'armuriers... Il y a aussi, à la cuisine, le couteau à découper et son grand frère le couteau à pain.

RAOUL, *fronçant le sourcil, puis, impérieusement, au gondolier imaginaire.* — Bastiani, nous rentrons ! (*Il sort de la gondole, offre galamment son poing à Solange.*) Per favore, signora...

(*Solange sort de la gondole et va près du fauteuil debout. Raoul marche de long en large pensivement. Rompant le silence.*)

Allons ! allons !... Si Paul a dit une chose, puis une autre, c'est qu'il en dirait une troisième demain ! Et que, le cas échéant, il ne ferait rien du tout, sinon se demander quoi faire jusqu'à la Saint-Glin-Glin, le saint avec qui tout s'arrange par excellence !

SOLANGE. — Paul est peut-être un indécis, mais ce n'est pas un mou. Je te dis, moi, qu'il ferait quelque chose... Mais quoi ?

RAOUL, *s'énervant, presque criant.* — Comment veux-tu que je le sache s'il ne le sait pas lui-même !

SOLANGE, *s'énervant aussi.* — Alors, il ne fallait pas te vanter de le lui faire dire !

RAOUL. — Me vanter, me vanter ! J'ai simplement dit que j'étais le Paganini de la conversation ! Mon erreur a été de prendre Paul pour un Stradivarius !

SOLANGE. — Ce qu'il y a de sûr, et à supposer qu'il te fasse un prix d'ami, le moins qu'il exigerait serait que tu ne remettes jamais les pieds ici !

RAOUL, *un cri.* — Qu'il ose ! Je t'enlèverais, Solange !

SOLANGE. — On enlève, dans l'enseignement ?

RAOUL, *un peu dégonflé.* — Rarement pour avancer sa carrière. (*Sans enthousiasme.*) Maintenant, il y en a d'autres, des carrières !... (*Saisi de son idée.*) Tiens ! Sans chercher plus loin, depuis trois mois que je vois Paul exercer, je ferais vite un photographe très acceptable !

SOLANGE. — Merci pour le changement !... Et l'appareil, le matériel, tu aurais de quoi l'acheter ?... Et une clientèle ?... C'est comme les asperges, une clientèle ! ça demande trois ans !... Notre premier dîner au caviar serait loin derrière l'horizon !

RAOUL. — Je ne me souviens pas avoir parlé de caviar.

SOLANGE. — Ne t'en vante pas.

RAOUL, *amer.* — Tu aimes le caviar à ce point-là ?

SOLANGE. — Je n'en ai jamais mangé, mais j'ai vu, au restaurant, la figure de ceux qui en mangeaient.

RAOUL. — Demain, à l'aube, je t'en rapporterai... Pas une marmite, mais un petit pot ! (*Bref silence, puis, songeur.*) Voilà pour demain. Reste ce soir..., ce soir et le problème de ces deux lettres.

SOLANGE, *ironique.* — Ce n'est pas un problème, puisque tu n'as pas daigné y réfléchir.

RAOUL. — Ah ! pardon !... A la lumière sous laquelle je voyais Paul, je pouvais m'en remettre à l'inspiration de la dernière seconde. Mais l'éclairage a changé ! Il a bougrement changé, l'éclairage !

SOLANGE. — Puis-je ajouter que Paul va revenir d'une minute à l'autre ?

RAOUL. — Je sais... (*En homme qui s'attaque à un problème ardu.*) La lettre que tu as reçue, toi, à propos de Carbonnel, où l'as-tu mise ?

SOLANGE. — Tu penses comme je l'ai laissée traîner ! (*Elle tire de son corsage une lettre, dont l'enveloppe non timbrée est du modèle le plus courant, en vente dans les pochettes de prix infime.*)

RAOUL. — Bon... (*Attentif d'avance, se concentrant.*) Relis-la-moi. (*Raoul va s'appuyer au cheval de bois.*)

(*Solange tire la lettre de son enveloppe. On peut voir, par transparence, qu'elle est faite de mots imprimés, découpés dans un journal ou un magazine, et collés sur du papier quadrillé de bonne qualité.*)

SOLANGE, *elle lit.* — « Madame, empêchez à tout prix votre mari aller ce soir à la Vieille-Ecluse. Pas remboursement, mais assassinat pour reprendre traites sans rendre argent. Le reverrez pas vivant si lui partir. »

RAOUL. — « ... lui partir. » C'est une négresse.

SOLANGE. — Un nègre, alors. Il signe « Fernandel ».

RAOUL, *sortant sa lettre de sa poche.* — La mienne est signée « Brigida »... Signature d'autant moins convaincante que découpée dans un journal... Les deux poulets sur le même papier de rigueur pour ce genre d'épîtres... Et c'est sous la porte de la rue que t'as trouvé la tienne ?

SOLANGE. — Ce matin, à la première heure, en allant au marché. Comment as-tu eu la tienne ?

RAOUL. — Au lycée, dans mon casier, ce matin.

SOLANGE. — Tu peux me la relire ?

RAOUL. — Mais comment donc ! (*Il lit lentement.*) « Monsieur, sais vous beaucoup connaître Marlotte... »

SOLANGE, *l'interrompant.* — « Marlotte » n'est pas un nom qu'on trouve à découper dans les magazines.

RAOUL. — Le « M » est en surcharge sur « CH »... Les magazines donnent des recettes culinaires : « Pour faire une Charlotte, vous beurrez un moule... » Ne m'interromps pas pour des bêtises ! (*Il reprend.*) « ... sais vous connaître Marlotte. Surtout pas le laisser aller ce soir Vieille-Ecluse. Homme décidé à crime pour lui reprendre traites et l'empêcher parler. »

SOLANGE. — Et tu crois ce Carbonnel capable de... ?

RAOUL. — Eh ! D'après le signalement que ton mari nous en a donné, ce n'est pas le petit Jésus ! Et le coup de reprendre des traites en attirant l'intéressé dans un guet-apens, c'est un classique ! On remplirait un joli cimetière avec ceux qui n'en sont pas revenus, de ce genre de rendez-vous ! (*Réfléchissant.*) Concluons : nos deux lettres proviennent d'une seule et même personne, une femme probablement...

SOLANGE. — Pourquoi une femme probablement ?

RAOUL. — Neuf fois sur dix le corbeau est une corbotte... Une femme qui touche Carbonnel d'assez près pour connaître ses intentions les plus cachées, et qui ne...

SOLANGE, *l'interrompant d'un cri.* — Ne te fatigue pas ! Je sais qui ! Louise Baguet, la maîtresse de Carbonnel. Depuis trois mois, on ne les voit qu'ensemble !

RAOUL. — Ah ! (*Il reprend sa lettre et celle de Solange, se lève, va à la fenêtre-baie et mire les deux lettres par transparence.*)

Elle lit le « Chasseur Français », ta Louise Baguet ?

SOLANGE. — Pourquoi ?

RAOUL. — Nous le recevons, à la Bibliothèque du Lycée. Et je peux te certifier que nos deux lettres y ont été découpées dans le « Chasseur Français ». Même papier, mêmes italiques, mêmes capitales... Drôle de lecture, pour une femme, le « Chasseur Français », non ?

SOLANGE. — Elle l'aura piqué chez son dentiste, chez le coiffeur. Il y a de tout sur les tables des salons d'attente...

RAOUL. — Exact... (*Froidement, calmement.*) La question se pose donc, claire et précise : Avons-nous le droit d'empêcher Paul de récupérer une somme importante en le prévenant d'un danger peut-être imaginaire, mais suffisant pour le faire renoncer à son rendez-vous ?

SOLANGE, *nette et pratique.* — Après ce que Paul vient de me dire, je ne vois plus ce que nous avons à perdre à le laisser y courir, à la Vieille-Ecluse ?

RAOUL. — Je partage entièrement cette opinion, mais ce n'est pas un motif pour ne pas mettre nos sentiments en règle avec notre conscience. Raisonnons donc ainsi : Nous montrons les deux lettres à Paul. Que se passe-t-il ? Ou il va à la Vieille-Ecluse quand même, et, alors, à quoi bon les avoir montrées ? Ou il n'y va pas et il nous en veut de l'avoir empêché de rentrer dans ses fonds. Et rien ne lui prouvera jamais qu'il a tort de nous en vouloir.

SOLANGE, *enthousiaste.* — Lumineux !

RAOUL. — Unique alternative : Nous ne lui montrons pas les deux lettres. Eh bien, il est un point sur lequel toutes les morales sont unanimes : une lettre anonyme se déchire et s'oublie. A plus forte raison, deux !

SOLANGE. — Tu as raison, Raoul.

RAOUL. — Maintenant tu vas me dire : « N'inquiétons pas Paul, mais accompagne-le. »

SOLANGE, *un cri.* — Je vais te dire ça, moi ?... Tu as entendu Paul. C'est une armoire, Carbonnel. Il en pousserait aussi bien deux qu'un, dans l'étang de la Vieille-Ecluse !

RAOUL, *sévère.* — Solange, cette remarque n'est pas digne de toi et je ne veux pas l'avoir entendue.

SOLANGE, *boudeuse.* — Si on ne peut plus parler !... (*Elle vient à Raoul se blottit contre lui.*) Chéri, si... (*Elle hésite, puis.*) ... si les circonstances le permettaient... (*Inquiète.*) Je peux dire ça, oui ?

RAOUL. — Oui...

SOLANGE. — ... Est-ce que tu m'épouserais, au moins ?

RAOUL, *la serrant dans ses bras.* — Il me semble que, dans cette direction, nous avons fait des pas de géant.

SOLANGE. — Mais je ne voudrais pas que tu restes professeur !... Tu gagnes des lentilles, et, au mieux, tu ne gagneras jamais que des haricots !

RAOUL. — Et que me suggères-tu, de préférence à ce régime de farineux ? La régence de la Banque de France ? La présidence du Canal de Suez ?... Quelque trône vacant peut-être ?

SOLANGE. — Il y aurait quelque chose de vacant. Le matériel et la clientèle, ici... Il y aurait preneur, sois tranquille !... Je voudrais être fleuriste, à Paris !

RAOUL. — Et moi ? Je vivrais de quoi ? Je brouterais tes asparagus ?

SOLANGE. — Tu m'aiderais !

RAOUL. — Malheureusement, je ne sache pas que les fleuristes aient droit à une pension de l'Etat, ce qui sera un jour mon cas.

SOLANGE. — Quand ils ont fait fortune ils vendent leur fonds. Essaie un peu de vendre ton lycée !

RAOUL. — Il y a du poids dans ton babillage. Nous y réflé...

(*Solange est venue regarder à la fenêtre-baie. D'un geste, elle interrompt Raoul.*)

SOLANGE. — Paul ! Il traverse la place (*Solange fait un petit signe affectueux par la fenêtre.*)

RAOUL. — Ah ! écoute ! tiens-toi, je t'en prie !

SOLANGE. — Il faut ce qu'il faut, Raoul.

RAOUL, *amer.* — Et quand il va entrer, tu vas encore lui lécher le museau jusqu'à plus soif !

(*Solange revient de la fenêtre, enlace ses bras autour de son cou.*)

SOLANGE. — Grand égoïste !

RAOUL. — L'embrasser de la même bouche dont tu m'embrasses, moi.

SOLANGE. — Dame ! (*Agacée.*) Tu es drôle, quelquefois, Raoul !

RAOUL. — Pourquoi, « drôle » ?... Apprends que les ménagères espagnoles ont deux passoires : une pour les jours gras, l'autre pour les jours maigres.

SOLANGE. — Et alors ?

RAOUL. — Alors, la religion a des ressources que l'amour n'a pas.

SOLANGE. — Oui, bon... Au lieu de dire des bêtises, demande-toi donc ce que tu vas faire de toi quand Paul va repartir pour la Vieille-Ecluse.

RAOUL. — Je dîne ici. Qu'est-ce que j'irais faire ailleurs ?

SOLANGE. — Seulement si tu restes ici et que Paul... reste là-bas, qui pourra prouver que ce n'est pas toi qui l'y attendais, à la Vieille-Ecluse ?

RAOUL. — Eh bien, toi, parbleu !

SOLANGE. — Ça pourrait un jour ne pas suffire à convaincre tout le monde.

RAOUL, *regardant Solange, comprend, et tranquillement.* — Je crois qu'au lieu de traîner ici et t'empêcher de préparer le dîner, je vais aller déguster à loisir un Ricard à la terrasse du Royal.

SOLANGE. — Dans cette tenue ?

RAOUL. — Ça ferait peut-être un peu voulu... Je reviens. (*Il se dirige vers le cagibi en commençant à déboutonner le col de sa chemise.*)

SOLANGE, *un cri vers lui.* — Raoul ! Tu m'aimes ?

RAOUL. — Comme un sourd !

(*Ils s'envoient un baiser.*)

(*Raoul entre dans le cagibi, dont il referme la porte sur lui. On l'entend faiblement chantonner « La Mer » de Trenet.*)

(*Solange s'active à décrocher la toile de fond derrière le banc de fausse pierre, et à la rouler.*)

(*Presque aussitôt, Paul ouvre la porte du palier et entre. Il tient à la main un petit paquet de confiserie et un petit sac de papier.*)

SOLANGE, *allant à lui et l'embrassant.* — Chéri ! Tu en a mis du temps ! J'ai cru que tu ne reviendrais jamais !

PAUL. — J'avais écrit ma fiche de travers. J'ai dû la récrire et j'ai perdu mon tour... (*Il lui donne le petit paquet.*) Et aussi, il y avait à la vitrine du confiseur un arrivage de chènevis premier choix pour canaris abandonnés.

SOLANGE, *posant le paquet sur un guéridon.* — Paul, tu es un ange ! (*Montrant du doigt le petit sac de papier.*) Et ça ?

PAUL. — Un havane pour le professeur.

SOLANGE. — Simplement !

PAUL, *gaîment.* — Les grands moyens, pour lui fermer le bec... Où est-il passé, encore ?

SOLANGE. — Retourné au cagibi, finir de corriger ses devoirs.

PAUL. — Bien entre nous, fichu métier !

SOLANGE. — Exactement ce que je lui disais il n'y a pas dix minutes.

PAUL. — Espérons que ce n'est pas son avis !

SOLANGE. — C'est la retraite qui l'hypnotise.

PAUL. — La retraite, la retraite !... Il faut vivre vieux, pour la toucher, la retraite !

SOLANGE. — Pourquoi ne vivrait-il pas vieux ? Il a une bonne santé.

PAUL. — Ce n'est pas tout, une bonne santé... Il y a les imprudences.

SOLANGE. — Tu le crois capable de grosses imprudences ?

PAUL. — Il arrive qu'une petite suffise. Et c'est vrai pour tout le monde. Pour lui, pour toi, comme pour moi.

SOLANGE, *courant toucher le bois du guéridon.* — Paul ! Ne parle pas de malheur ! (*Gaîment.*) Tu vois où ça mène de nous attendrir sur le sieur Jaumier ! (*Elle revient à lui, lui tend ses lèvres.*) Vite une bise à sa merlette ! Toi aussi, tu as besoin qu'on te ferme le bec !

PAUL, *souriant tendrement à Solange.* — Le plus pressant besoin !...

(*Elle embrasse Paul longuement.*)

(*Assez longuement pour que Raoul, sortant du cagibi, les trouve bouche à bouche. Il a quitté son costume « saintongeois » et est vêtu pour sortir.*)

RAOUL, *lyrique.* — O Virgile ! O Catulle ! (*Déclamant.*) « Donne-moi, ma Lesbie, mille baisers et cent encore ! Et mille de plus, et cent ensuite jusqu'à ce que la tête me tourne à les compter ! »

SOLANGE. — Vous sortez, Monsieur Jaumier ?

RAOUL. — Oui, je sors, Madame Marlotte, chercher dans un breuvage apéritif l'oubli de mille fautes d'orthographe et de dix mille encore jusqu'à ce que la tête m'ait tourné à les compter !

SOLANGE. — Mais vous dînez ici ?

RAOUL. — C'est ce que j'ai osé comprendre.

(*Paul sort un numéro de « France-Soir » de sa poche et le tend à Raoul.*)

PAUL. — Si c'est pour votre journal que vous sortez, je ne l'ai pas oublié.

RAOUL, *prenant le journal.* — Ah ! merci.

PAUL, *donne le petit sac de papier à Solange qui le tend à Raoul.* — Il y a aussi ce sucre d'orge. J'ai pensé qu'il vous ferait plaisir.

RAOUL, *regardant dans le sac.* — Eh ! mais, il ne me fait pas peur ! (*Il met le journal dans sa poche de veston, examine le cigare.*) Diantre, un Corona ! Merci, patron ! Je le brûlerai sur l'autel de l'amitié... Ce soir, après dîner !

SOLANGE. — Je retiens les cendres ! Elles nettoient les gants !

PAUL, *à Raoul.* — J'ai jeté un coup d'œil sur votre journal. La préméditation a été écartée. Votre Othello a été acquitté.

RAOUL. — Bravo ! Et bien jugé !...

PAUL. — Je vous aurais cru dans l'autre camp.

RAOUL, *vivement.* — Excusez-moi, quel camp ?

PAUL. — Celui des célibataires.

RAOUL, *exubérant.* — Je ne suis pas nécessairement un célibataire ! Je suis peut-être un mari en herbe ! (*A Solange.*) Ne pensez-vous pas que je ferais un bon mari, Madame ?

SOLANGE. — Ça dépend pour qui, Monsieur Jaumier.

RAOUL. — Je n'ose pas dire : pour une femme qui vous ressemblerait, si elle existe.

SOLANGE. — Je n'aime pas les fadaises, Monsieur Jaumier.

RAOUL. — Fadaises : le plus innocent, le plus respecteux hommage, et le plus mérité. Et ce n'est pas Paul qui me contredira !...

PAUL. — La preuve est faite que j'ai pensé comme vous, mon cher Raoul.

RAOUL. — Et voilà votre réponse, petite Madame !

SOLANGE, *se dirigeant vers le palier.* — Vous êtes trop fatigant, Monsieur Jaumier. Je préfère aller préparer le dîner.

RAOUL. — Allez, Madame, car tout le reste est vanité !

SOLANGE, *redescendant vers Paul.* — A quelle heure veux-tu dîner, chéri ?

PAUL. — Aussitôt revenu de la Vieille-Ecluse, ma sarcelle bleue... Et je n'ai pas l'intention de m'y éterniser.

SOLANGE. — Mettons huit heures et demie. Ça me laisse le temps de faire un riz au lait. Ça te fera plaisir, un riz au lait ?

PAUL. — Plaisir et joie, ma fauvette.

SOLANGE. — Bon... Prends ton foulard. Il fera frais pour revenir. (*Solange est sortie, laissant ouverte la porte du palier.*)

RAOUL. — Elle est gentille... Moi aussi, j'aime le riz au lait.

PAUL. — Ce n'est pas un crime... Vous allez au Royal ?

RAOUL. — De ce pas. Vous descendez avec moi ?

PAUL. — Non. (*Il va au rouleau de toiles de fond, en déplie une.*) Si nous commençons les « Villes d'Amour » après dîner, j'ai mon Vésuve à retaper.

RAOUL. — Ah ! ah ! Bella Napoli ! Vedere Napoli e morire !... Ça ne va pas venir un peu dur aux spots ?

PAUL, *commençant à travailler sur une toile naïvement synthétique de Naples.* — Ça n'a aucun rapport avec les spots.

RAOUL. — Je me déguise en quoi, pour Naples ?

PAUL, *continuant son travail.* — Lazzaroni... Favoris, moustaches, crêpé noir.

RAOUL. — Je vais avoir l'air d'un bougnat.

PAUL. — Pas avec une guitare.

RAOUL. — Même avec un chapelet de guitares ! Enfin, l'Italie en a vu d'autres... (*Un peu nerveux.*) Vous êtes sûr de ne pas vous mettre en retard ?

PAUL, *regardant sa montre.* — Avec Carbonnel ? Tout le temps ! Je ne veux pas être en retard, mais en avance non plus.

RAOUL. — Je ne vous donne pas tort.

PAUL. — Mon seul tort est peut-être d'y aller.

RAOUL. — Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

PAUL. — Rien. Je me le demande, c'est tout.

RAOUL. — Mais sans une raison précise ?

PAUL. — Aucune. Sinon que les véritables intentions de Carbonnel pourraient être bien différentes de celles que j'espère.

RAOUL. — Bah ! Je les trouve, moi, lumineuses ! Vous lui avez prêté deux cents billets, il vous a signé des traites. Il veut lever le pied en douce, vous pouvez dévoiler le pot-aux-roses. Il vous rend

votre argent, vous lui rendez ses traites ! Et vous ne vendez pas la mèche sur son départ, il y gagne encore !

PAUL. — Il peut aussi m'assommer quand je lui aurai rendu ses traites, reprendre son argent et me foutre à l'eau.

RAOUL. — Là, mon cher Paul, vous dramatisez !

PAUL. — Vous n'avez pas vu Carbonnel. Je ne suis pas un bibelot, mais je flotterais tout de même dans ses vestons ! Il y a aussi que l'étang de la Vieille-Ecluse est l'endroit rêvé pour une mise en scène de noyade accidentelle, et ce rendez-vous à la nuit tombante pourrait sembler un tantinet en porte-à-faux avec de bonnes intentions... Ce n'est pas votre avis ?

RAOUL, *énergiquemnet.* — Pas une seconde ! Votre Carbonnel n'allait tout de même pas vous compter vos deux cents billets sur un banc de la place Colbert, au grand soleil de Messidor, au nez et à la barbe d'autres pigeons qu'il a plumés.

PAUL, *sans appuyer.* — Si ses intentions sont pures, vous ne croyez pas qu'il aurait pu venir me payer ici ?

RAOUL. — Et les témoins que vous auriez pu cacher dans un coin ? D'ailleurs, je parierais qu'il ne décampe pas sans emporter un joli magot que vos deux cent mille francs n'écorneront guère ! Je ne serais pas surpris du tout que ce soit à la Vieille-Ecluse qu'il l'a planqué, son magot ! D'où son choix pour le rendez-vous !

PAUL, *posément, d'une voix neutre.* — Vous m'en direz tant...

RAOUL. — Moi ? Je ne dirais pas un mot de plus, voilà comment je vous en dirai tant ! Après tout, ce ne sont pas mes deux cent mille francs. Les conseilleurs ne sont pas les payeurs.

PAUL. — J'avais pensé un moment que si vous n'aviez rien d'autre de mieux à faire que d'aller tuer le temps à une terrasse de café, vous pourriez peut-être me faire un bout de conduite jusqu'à la Vieille-Ecluse ?

RAOUL *avec élan.* — Mais c'est une idée, ça !... C'est même une excellente idée ! (*Très calme.*) Eh bien, non ! C'est le contraire d'une excellente idée.

PAUL. — Pourquoi ?

RAOUL. — Pourquoi ? Mais patron, parce que le moindre signe de méfiance de votre part peut lui faire craindre que vous ne jouïez pas franc-jeu ! Il demande le secret, vous l'avez promis. Sitôt qu'il me verra poindre, il pensera à bon droit que vous n'avez pas tenu parole et qu'il n'a plus rien à gagner à vous accorder un traitement de faveur.

PAUL. — Tout ça se défend. Surtout si vous êtes convaincu que je ne risque rien.

RAOUL. — Ne revenons pas là-dessus, je ne vois rien de nouveau à ajouter. (*Affectueusement bourru et jovial.*) Allons ! je me sauve, et à tout à l'heure. (*Il a fait un pas vers la porte du palier.*)

(*Solange reparaît sur le seuil. Elle a passé un joli tablier fantaisie de ménagère.*)

SOLANGE, *sévère.* — Encore ici, Monsieur Jaumier ? Vous allez mettre mon mari en retard, avec tous vos bavardages !

RAOUL. — Je ne me le pardonnerais jamais, Madame ! Je lui disais : « A tout à l'heure ! », et le lui répète devant vous. (*Il gagne la porte de l'atelier, et, sur le seuil.*) Prenez-moi donc à la terrasse du Royal en revenant, Paul. Je veux être le premier à vous congratuler !

PAUL. — C'est ça. A tout à l'heure.

RAOUL. — Madame mes hommages choisis !... (*A Paul.*) A tout à l'heure. (*Il salue Solange, avec une badine solennité, puis sort sur le palier, laissant la porte ouverte.*)

(*Paul se remet à travailler sur sa toile de fond.*)

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu fais là, chéri ?

PAUL. — Je retape la gondole qui en avait grand besoin. Nous ferons Naples ce soir. Vérone également, si nous sommes en train. Revois les costumes quand tu auras une minute.

SOLANGE. — Je la trouverai, mais c'est toi qui en perds, mon amour, si tu ne veux pas manquer Carbonnel.

PAUL. — Je ne veux pas manquer Carbonnel. Raoul a dissipé mes dernières hésitations.

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu racontes ? Quelles hésitations ?

PAUL. — Des bêtises, mon sansonnet, de franches bêtises !

SOLANGE. — Mais encore ?

PAUL. — L'espace d'un moment, je m'étais vaguement demandé si Carbonnel ne m'attirait pas à la Vieille-Ecluse pour me barboter de haute main mes traites et me flanquer à l'eau après m'avoir estourbi.

SOLANGE. — Simplement !

PAUL. — Ce n'est pas une idée qui t'est venue, à toi ?

SOLANGE. — Pas une seconde ! D'abord, si Carbonnel...

PAUL, *la repoussant légèrement, gentiment, d'un petit geste.* — Inutile, petit colibri. J'ai déjà discuté tout ça avec Raoul, et il m'a pleinement convaincu.

SOLANGE. — Il a dû bien rire !... (*Se fâchant.*) Merci toujours de croire que je te laisserais partir pendant que tu cours le moindre risque ! Je me coucherais plutôt en travers de cette porte !

PAUL, *tendrement.* — Je le sais, ma grive. Et je te demande pardon. Le temps de coiffer mon Vésuve, et je file.

SOLANGE. — A la bonne heure ! (*Gaîment.*) Ta grive a du riz sur le feu. (*Elle gagne la porte et, sur le seuil.*) Tu auras faim après ta balade. J'ajoute une omelette au menu.

PAUL. — Tu es une sainte, ma bergeronnette.

SOLANGE. — Chéri, passe m'embrasser en t'en allant ! (*Solange sort, laissant la porte du palier ouverte.*)

(*Paul tend l'oreille vers le palier. Puis il pose son pinceau. Lentement, il enfile son pardessus, noue son foulard autour de son cou. Il va vers la porte, puis, comme saisi d'une idée, revient à son placard. Il soulève une haute pile de photographies, et retire de dessous un numéro du* Chasseur Français *plié en deux, et manifestement caché par lui.*)

(*Il déploie le magazine, et l'on voit dans les pages les places laissées vides après découpage des mots composant les deux lettres anonymes reçues par Solange et Raoul. Il considère le magazine un moment avec un sourire à la fois mélancolique et sarcastique.*)

PAUL. — Ah ! ce bon vieux *Chasseur Français !* (*Il le plie dans sa poche, et en riant, se dirige vers la porte du palier, tandis que le*)

RIDEAU TOMBE

DEUXIÈME ACTE

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi.
Rien n'est différent dans l'atelier, sinon que la toile représentant le Vésuve a réintégré le rouleau des toiles de fond.
Une autre toile, tout aussi naïve, représentant un col de montagne escarpé et neigeux, fait fond au cheval de bois.

PREMIER TABLEAU

Au moment où le rideau se lève, Raoul, costumé en contrebandier italien de fantaisie, et monté sur le cheval de bois, reçoit des mains de Solange, costumée en Piémontaise synthétique, une fiasque de Chianti d'une main, et de l'autre un court tromblon.

Ils demeurent tous deux immobiles, tournés vers l'objectif de l'appareil photographique près duquel, Paul, la poire de caoutchouc en main, se tient, vêtu de sa longue blouse de toile grise, et prêt à opérer. Deux projecteurs sur pied illuminent Solange et Raoul.

Sur le sofa, une valise contenant des effets de Paul ; près de la valise, le pardessus et le chapeau de Paul, un appareil photographique portatif et son trépied, tous les deux dans leur gaine de cuir.

PAUL. — Quelque chose ne va pas. Une seconde... Tâchez de garder la pose, mes enfants !

SOLANGE, *plaintivement.* — Les bras me tombent, Paul !

RAOUL. — Je siège, quant à moi, sur une fourmilière en folie !

(*Paul laisse tomber la poire de sa main et disparaît sous le voile noir derrière l'appareil.*)

PAUL. — Bougez, et tout sera à recommencer ! Ça y est presque, ne vous raidissez pas !

RAOUL. — Disait Deibler à Pranzini.

PAUL, *sortant de sous son voile noir.* — Je sais ce qui manquait pour faire vrai ! (*Il va à un rayon, en rapporte un verre à pied, le donne à Raoul.*) Tendez-le à Solange. Et toi, verse.

SOLANGE. — Je ne peux pas, M. Jaumier est trop haut.

PAUL. — Inclinez-vous un peu, Raoul. Déplacez votre assiette.

RAOUL. — Quelle assiette ?

PAUL. — Sur selle.

RAOUL. — Bon ! Je penche mon assiette et mon verre sur les salières de Mme Marlotte.

SOLANGE. — Je ne me connaissais pas de salières, Monsieur Jaumier.

RAOUL. — Ciselées par Benvenuto Cellini, Madame !

PAUL, *revenu sous son voile noir.* — Un rien de mélancolie dans le sourire, ma fauvette. Il s'en va, ton contrebandier !... Dans votre regard, Raoul, un je ne sais quoi qui sente la poudre !

RAOUL, *prenant au mieux l'expression demandée.* — Nous avons ça !

PAUL, *sortant de sous son voile et prenant la poire.* — Fixe ! (*Raoul et Solange s'immobilisent.*) Une, deux, merci.

RAOUL. — Je peux mettre pied à terre ?

PAUL. — A moins que vous ne veuillez aller caracoler en ville.

RAOUL, *descendant de cheval.* — Vous ne croyez pas qu'il va faire un peu menu comme cheval ?

PAUL. — Les chevaux de montagne ne sont pas des percherons.

SOLANGE, *rangeant tromblon et fiasque.* — Quand dois-tu avoir rapporté ses costumes au régisseur, amour ?

PAUL. — Ceux de « Venise » demain. Le Municipal passe les « Contes d'Hoffmann » samedi. Nous ferons donc « Venise » demain, dès mon retour. Florence et Rimini attendront.

RAOUL. — Fini sûr ? Je peux m'épiler ?

PAUL. — Jusqu'à demain, oui.

RAOUL. — Merci, patron ! (*Il décolle ses moustaches, qu'il recolle au menton du cheval de bois.*) Comme ça, plus de question, c'est un cheval barbe. (*Il va s'asseoir sur le divan, allume une cigarette qu'il tire d'un paquet de bleues ordinaires.*) Per Bacco ! Les merveilleuses cigarettes de contrebande !... Vous êtes tout à fait sûr, Paul, que Bellagio pullule de contrebandiers ?

PAUL. — En foisonne.

RAOUL. — Qui déploient un tromblon pour égarer les soupçons douaniers ?

PAUL. — Même les enfants déploient un tromblon à Bellagio ! Il en faut au moins deux pour devenir suspect.

SOLANGE, *qui est passée derrière le paravent.* — El Bellagio est vraiment une ville d'amour, chéri ?

PAUL. — Ni plus ni moins, ma bartavelle.

RAOUL. — On n'y vit que d'amour, Madame ! On n'y meurt que d'amour ! Les enfants y naissent

d'un regard. Bellagio est à l'amour ce que le Creusot est à la métallurgie !

SOLANGE, *à Paul.* — Quand pars-tu, mon adoré ?

PAUL. — Pour Bellagio, petit becfigue ?

SOLANGE. — Pour Bressuire, ma joie.

PAUL. — Sans tarder, ma loriotte !... Le vœu habituel des gens de la noce est d'être immortalisés de ma main avant de s'attarder au banquet nuptial, pour pouvoir manger à l'aise ensuite... Conséquemment, le temps de ranger cette plaque et je boucle ma valise, je t'embrasse un moment, et la poussière vole sous mes pas.

RAOUL. — Vous prenez le train ou l'autocar ?

PAUL. — Le semi-rapide de seize heures vingt, qui me dépose à Niort une heure ensuite. Niort où les familles auront dépêché un landau huit ressorts pour me transporter jusqu'à Bressuire. Le genre de noces où quand je dis : « Regardez le petit oiseau qui va sortir », l'honorable société espère voir jaillir une poularde rôtie.

SOLANGE, *revenant sans coiffe de derrière le paravent.* — Il y aura aussi les demoiselles d'honneur.

PAUL. — Avenantes si Dieu est bon. J'en repaîtrai mes yeux, mais tu ne peux ignorer que, pour sauver ma vie ou la leur, je ne te tromperai mie !

RAOUL, *allant vers le cagibi.* — Rassurez-vous, Madame. Bressuire n'est pas Bellagio.

PAUL. — Quand Niort serait Capoue et Bressuire Babylone !... Mon idée d'un harem, c'est ma Solange dans la Galerie des Glaces.

SOLANGE, *tendrement.* — Reviens vite et je te croirai.

PAUL. — Demain pour déjeuner. Camomille et bicarbonate.

(*Raoul, depuis quelques instants, a disparu dans le cagibi. Il y est entré en commençant à déboutonner sa veste de « contrebandier ».*)

SOLANGE, *allant à la valise.* — Je t'ai mis une chemise blanche et ta cravate bleu uni. Et du café dans le thermos avec deux biscottes dans du papier de soie. Tu pourras prendre ça demain matin en te levant, au lieu d'attendre ton petit déjeuner... Si tu me donnes dix minutes, je t'accompagne à la gare.

PAUL, *finissant de se préparer.* — Ne rêve pas, ma gélinotte. (*Il jette sa blouse dans la valise.*) Tu m'as mis de quoi lire ?

SOLANGE. — Le livre que tu as commencé et le catalogue Kodak. Ton livre, j'ai fini de te le couper.

PAUL *l'embrassant.* — Et on parle d'Isolde ! Et on célèbre Euridyce ! (*Il passe son appareil de voyage en bandoulière.*) Qu'est-ce que ma petite huppe va faire de sa soirée ?

SOLANGE. — Aucune idée... J'irai peut-être passer une heure au dispensaire.

PAUL. — Dispenser quoi ?

SOLANGE. — Mon zèle. J'en ai une réserve depuis trois mois que je n'y ai pas mis les pieds... Ce n'est pas ennuyeux du tout, tu sais. On bavarde en cousant. De fil en aiguille, toute la ville y passe !

PAUL. — Ne t'ennuie pas, c'est tout ce que je te demande.

SOLANGE. — Chéri, je n'aimerais pas arriver les mains vides ! Est-ce que je peux donner ton vieux pardessus et ton imperméable que le teinturier a brûlé ? Avec deux robes à moi qui n'en veulent plus, saint Vincent de Paul ne serait pas mon cousin !

PAUL. — Tu ne t'amuserais pas davantage au cinéma ?

SOLANGE. — Pas sans toi, mon amour.

PAUL. — Faute de mieux, demande à Raoul de t'accompagner.

SOLANGE. — Très peu pour moi, merci ! M. Jaumier est bien gentil, mais quand il a traîné ici tout un après-midi, j'en ai plus que mon compte ! Non, j'irai au dispensaire, trésor... Est-ce que je peux raconter ton histoire d'hier ?

PAUL. — Quelle histoire d'hier ?

SOLANGE. — Comme s'il y en avait dix ! Carbonnel et sa restitution !

PAUL. — Je préfère pas, mon courlis rose. J'ai défalqué les deux cent mille francs de ma déclaration en 53. Si je les déclare maintenant, j'aurai tout bonnement changé de voleur.

SOLANGE. — Je t'admire, mon chéri, de penser à tout !

PAUL. — Sans me vanter, je suis assez doué sous ce rapport.

(*Raoul sort du cagibi. Il a remis ses vêtements normaux.*)

RAOUL. — Zou ! A temps pour vous accompagner, patron !

PAUL. — Ça vous amuse vraiment de m'appeler « patron » ?

RAOUL. — Ça me fait joie... Naturellement pas dans le sens « Michelin, patron de cinquante mille ouvriers. » Mais dans le sens « Saint Eloi, patron des orfèvres ». Vous comblez d'ailleurs une lacune, les professeurs n'ayant pas de patron.

PAUL. — Et saint Charlemagne ?

RAOUL. — L'autre côté de la barricade, celui-là ! Le côté élèves. Ça vous ennuie que je vous appelle « patron » ?

PAUL. — Je ne peux pas dire que ça me grise. Vous voulez vraiment m'accompagner à la gare ?

RAOUL. — J'ai la folie des gares.

PAUL, *lui tendant son petit trépied portatif.* — Alors, empoignez ça et passez devant.

RAOUL, *sur le seuil de la porte du palier.* — Madame Marlotte, puis-je ce soir vous mener aux ombres chinoises ? D'illustres histrions, Abbot et Costello, se produisent aux Arcades !

SOLANGE. — Merci, Monsieur Jaumier. J'ai disposé de ma soirée.

RAOUL. — J'irai donc risquer ma vie et mon honneur à la belote jusqu'aux premières pâleurs de l'aube. (*Un petit salut cérémonieux à Solange.*) A demain donc, sur l'Adriatique si j'ai bonne mémoire.

SOLANGE, *sèchement.* — C'est ça, à demain, Monsieur Jaumier.

(*Raoul disparaît dans l'escalier.*)

PAUL, *embrassant Solange.* — Et moi aussi, à demain, mon vanneau doré !

SOLANGE. — Reviens-moi vite, mon amour !

PAUL. — Je couvrirai d'or le mécanicien de la locomotive.

SOLANGE, *embrassant Paul à pleine bouche.* — Dis-moi encore une fois que tu m'aimes et sauve-toi !... Que ce soit ton dernier mot !

PAUL, *lui rendant son baiser.* — Comme ce seront un jour mes dernières paroles... A demain, ma

volière, à tous les demains et tous leurs lendemains, je t'aime ! (*Il sort.*)

(*Solange court sur le palier, off.*)

VOIX DE SOLANGE. — Moi aussi, chéri ! Moi aussi ! Moi aussi !

(*L'obscurité totale se fait sur scène.*)

DEUXIÈME TABLEAU

La lumière revient sur scène graduellement.

Trois heures ensuite.

Une nuit étoilée bleuit les verrières de l'atelier.

Les deux lampes à abat-jour répandent une clarté douce et chaude.

Une légère table pliante est dressée au milieu de l'atelier. Deux chaises s'y font face.

Sur la table, couvert pour deux, mis avec amour : nappe brodée, coupes à champagne, serviettes coquettement pliées, petits pains, verre de cristal avec quelques roses.

Un candélabre à trois bougies de couleur, non encore allumées.

A terre, sous la table, un seau de zinc : une bouteille de vin de Moselle et une bouteille d'Asti y baignent dans la glace.

Au moment où la lumière revient, Solange dispose un pâté en croûte, une langouste dans sa carapace et une salade sur la table.

Sur un guéridon un saint-honoré et des raisins dans une coupe.

Solange est vêtue d'un kimono à dragons et à fleurs sous lequel elle porte manifestement peu. Elle a piqué une rose dans ses cheveux.

La porte du cagibi est entrouverte et le cagibi est éclairé.

VOIX DE RAOUL, *dans le cagibi.* — Je peux venir ?

SOLANGE. — Deux secondes encore, amour ! (*Elle frotte une allumette, allume les bougies.*) Il te va ?

VOIX DE RAOUL. — Il me glorifie.

SOLANGE. — Les manches ne sont pas un peu longues ?

VOIX DE RAOUL. — J'en vois le bout.

SOLANGE. — J'y ferai un point avant que tu partes.

VOIX DE RAOUL. — Ne me parle de partir en aucune langue !

SOLANGE, *qui a fini d'allumer les bougies.* — Tu peux venir, chéri !

(*Raoul entre. Il est vêtu d'un pyjama de soie à ramages, veste et pantalon qui, pour ne pas venir de chez Sulka, n'en a pas moins sa petite élégance.*)

RAOUL, *contemplant la table.* — Ravissant !... Moi, vu par Watteau, et toi par Fujita !

SOLANGE. — Tu l'as vu vingt fois, ce kimono !

RAOUL. — Jamais aux bougies, chère âme ! Les bougies lui sont propices !

SOLANGE. — As-tu faim ?

RAOUL. — Je n'en sais rien ! Je ne veux pas le savoir ! (*Il prend Solange dans ses bras et récite avec âme.*)

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours,
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours...

Et j'entonne ce caviar de l'âme à des morveux ! Comme si Hugo n'était pas assez bon pour eux !

SOLANGE. — Chéri, ne parle pas métier en ce moment.

RAOUL. — Pardon ! Je copierai dix fois le verbe : « J'ai parlé métier dans les bras de Solange ! » Dans les bras de Solange, j'ai cité Lamartine ! (*Il avise dans un fauteuil un gros paquet enveloppé de papier d'emballage.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

SOLANGE. — C'est pour toi, mon chéri.

RAOUL. — Solange, c'est trop ! Passe pour un pyjama, mais cette fois, je vais me fâcher.

SOLANGE. — Ce n'est pas un cadeau, c'est une corvée, mon pauvre amour !

RAOUL. — A la bonne heure !

SOLANGE. — Deux vieilles robes à moi, un vieux pardessus et un imperméable de Paul.

RAOUL. — Et quel rôle dans ma vie destines-tu à ces nippes ?

SOLANGE. — Je suis supposée passer tout ce soir au dispensaire et les y avoir emportées. C'est te dire qu'elles ne doivent pas traîner dans la maison demain.

RAOUL. — Et tu comptes sur moi pour aller aux douze coups de minuit conférer cette largesse aux vieilles biques de ton dispensaire ? J'aurai, corbleu, fière mine au déballage !

SOLANGE. — Je compte sur toi pour déposer demain ce paquet à la consigne de la gare où il peut rester, en ce qui me concerne, jusqu'au Jugement Dernier.

RAOUL. — Et si je rencontre Hialmar ?

SOLANGE, *gaîment.* — Tu es couvert. Tu lui as dit que tu aimais les gares. (*Sérieuse.*) Tu ne le rencontreras pas si tu attends l'après-midi.

RAOUL. — Tu lui diras que tu as passé la veillée au dispensaire ?

SOLANGE. — Je m'en fais une joie.

RAOUL. — J'ai en effet remarqué que ça t'excite de lui mentir.

SOLANGE. — Terriblement ! Pas toi ?

RAOUL. — C'est loin de me déplaire, mais ça ne m'affole pas.

SOLANGE. — Je n'aurais rien à cacher que je lui mentirais encore. Et quand je lui mens, j'en remets ! Explique-moi ça.

RAOUL. — Ta nature artiste.

SOLANGE. — Non. Ça ne m'excite pas de mentir à des fournisseurs, ou des clients. Il me faut Paul.

RAOUL. — Comme la valériane au chat, le rouge au taureau, Tahiti à Gauguin...

SOLANGE. — C'est peut-être que plus je lui mens, plus il me croit.

RAOUL. — Ne le plains pas ! Les jobards sont les heureux de ce monde.

SOLANGE. — Plus que nous ?

RAOUL. — A égalité !... Nous partageons leur bonheur. Tout mensonge fait deux heureux : celui qui le dit et celui qui le croit. (*Gaîment.*) Sur ces fortes paroles, ouvrirai-je le vin, comme on disait au Grand Siècle ?

SOLANGE. — Oui, mon chéri. Attends pour le champagne, le moselle d'abord !

(*Raoul prend dans le seau la bouteille de moselle, regarde autour de lui.*)

Qu'est-ce que tu cherches ?

RAOUL. — L'ouvre-vin, ma joie !

SOLANGE, *lui tendant le tire-bouchon qu'une assiette cachait.* — Voilà, mon bonheur !

RAOUL, *débouchant la bouteille.* — Ou alors, pour abolir le mensonge entre deux êtres, il faut le suprême état de grâ, la communion sublime, l'amour, fort comme la mort, l'amour qui... (*Il cherche ses mots.*)

SOLANGE. — Ne cherche pas, Raoul, *Notre* amour.

RAOUL. — Oui, Solange. *Notre* amour ! (*Donnant un verre à Solange et prenant le sien.*) A lui !

SOLANGE, *un petit sursaut.* — Qui, lui ?

RAOUL. — Notre amour. Qu'est-ce que tu crois ?

SOLANGE. — Ne fais pas attention, je suis idiote. Comme tout ça est venu en parlant de Paul...

RAOUL, *gaîment.* — Tu as raison. Eh bien, à Paul donc ! Qui tient si peu de place, mais qui la tient si bien ! A Paul, qui prouve au monde ébloui qu'on peut avoir des malheurs et rester bon photographe ! A sa santé bonne ou mauvaise ! Au saule qui l'ombragera ! Au marbre qui le gardera des intempéries ! (*Il vide son verre longuement, imité par Solange. Il pousse un petit soupir.*)

SOLANGE, *prenant son verre.* — Raoul ! Nous pourrions *aussi* boire à notre amour.

RAOUL. — A notre amour ? Je pourrais y boire la mer et ses poissons ! (*Il lève son verre.*) A la Bien-Aimée ! A la Sans-Pareille !

SOLANGE, *levant son verre.* — Au Bien-Aimé ! Au Seul et Unique !

(*Ils avalent une gorgée, puis Raoul lève de nouveau son verre.*)

RAOUL. — A nos beaux souvenirs ! A nos souvenirs passés, à nos souvenirs futurs !

SOLANGE. — Oui, Raoul, à nos merveilleux souvenirs !

RAOUL. — A jamais inoubliables !

SOLANGE. — En es-tu sûr, au moins ?

RAOUL, *soudain grave.* — Solange, veux-tu savoir quelque chose ? Je ne voulais rien t'en dire pour que tu n'ailles pas te manger les sangs chaque fois que j'arriverai cinq minutes en retard... Mais, cet après-midi en sortant du lycée, j'ai laissé tomber ma serviette. Et, en la ramassant, j'ai failli passer sous un camion-citerne.

SOLANGE, *un cri.* — Raoul !

RAOUL. — Une seconde de plus et j'étais laminé, je devenais pour de bon une carte-postale ! Eh bien, l'espace de cette seconde, ce n'est pas toute ma vie que j'ai revue, mais nos seules minutes, nos uniques heures !

SOLANGE. — Lesquelles surtout ? Je veux savoir, bijou !

RAOUL. — La première de toutes d'abord.

SOLANGE. — Le 20 mars.

RAOUL. — Le *mercredi* 20 mars... Quand je suis venu me faire tirer par Paul en toge et épitoge !

SOLANGE. — Je t'ai aimé tout de suite, Raoul !

RAOUL. — Pas si tout de suite que moi !... Et le dimanche d'après, lorsque je suis revenu chercher mes épreuves et que j'ai prêté une oreille favorable aux offres de Hialmar.

SOLANGE. — C'est moi qui lui en avais donné l'idée !

RAOUL. — Ensuite, jour après jour, ce que j'appellerai — ce que j'ose appeler — nos fiançailles !

SOLANGE. — Oui, Raoul ! des fiançailles de rêve !... Je te sentais si timide, si respectueux ! Si ardent, si impérieux dans le fond de ton cœur. Et pourtant si attentif à ménager mes craintes, mes pudeurs !

RAOUL. — Comment en eût-il été autrement ? Quand je t'avais devinée lasse, déçue, insatisfaite, frémissante, et pourtant fière, courageuse et combien virginale encore.

SOLANGE. — Mon pauvre Raoul, il n'y a que deux sortes de femmes : les femmes seules et les femmes mariées, qui sont encore plus seules.

RAOUL. — Mais quelle noblesse en toi à ne pas me laisser te deviner, à ne pas m'autoriser à te comprendre !... Tes premiers effarouchements !... Tes alarmes, à mes fugitives, mes moins coupables attentions !... Ta chaste résistance à mes premières audaces, si craintives pourtant ! Combien de fois t'ai-je quittée, te croyant à jamais inaccessible !

SOLANGE. — Combien de fois t'ai-je, moi, laissé partir, admirant ta noblesse et maudissant mon courage.

RAOUL. — Ah ! Solange !

SOLANGE. — Ah ! Raoul ! (*Ils s'étreignent, puis Solange se dégage.*) Ecoute-moi bien, mon amour !... Et si tu m'aimes, je te supplie de me croire... S'il t'était arrivé malheur cet après-midi, demain ne m'aurait pas vue vivante.

RAOUL. — Mon amour !... S'il t'arrivait malheur, à toi, je ne sais pas ce que je ferais... Peut-être trouverais-je le courage de vivre, dans la pensée que, moi vivant, quelque chose de toi survivrait, au moins dans mon cœur... Je le crois, mais je n'en jurerais pas !... (*Intensément.*) Ce que je peux t'affirmer, c'est que si, cet après-midi, tu avais été, toi, sur le point d'être renversée par ce camion, rien ne m'eût empêché de me jeter entre toi et lui. Et ça, je ne le crois pas, Solange, je le sais !

SOLANGE. — Raoul ! Tout ce que tu viens de dire, de si merveilleux, tu le penses, n'est-ce pas ?

RAOUL. — Question sacrilège ! Ma vie pour la tienne, Solange, et mille fois pour une !

SOLANGE, *illuminée, impétueuse.* — Alors, je vais te proposer une chose bien grave... Mais, avant, promets de ne pas te moquer de moi.

RAOUL. — Moi, de toi ? J'oserais ?

SOLANGE. — Ce soir — notre premier vrai soir ! — je voudrais que, toi et moi, nous fassions un pacte, un pacte irrévocable.

RAOUL. — Solange ! Je le devine !

SOLANGE, *lentement, solennellement.* — Le pacte solennel de ne pas, un jour, survivre l'un à l'autre ! De mourir ensemble, quand que ce soit ! *Un amour, une mort !*

RAOUL, *pénétré.* — J'avais bien deviné... Et j'accepte, avec le seul regret de t'avoir laissée parler la première.

(*Solange pose sa main droite sur la poitrine de Raoul, prend la main droite de Raoul et la pose sur son sein gauche.*)

SOLANGE, *recueillie.* — Dis comme moi : « Je jure ! »

RAOUL, *de même.* — Je jure.

(*Un instant de pieux silence, puis.*)

SOLANGE, *avec élan.* — Un jour, Raoul, quelque chose me le dit, un jour je serai libre. Toute libre, et à toi seul !

RAOUL. — Je vis de l'espérer !

SOLANGE. — Et si bientôt l'espoir ne me suffisait

plus ? Si avant peu, avant bien peu, je te disais : « Emmène-moi, partons ! »

RAOUL. — Je te répondrais : « Enfin ! » ... Mais nous nous grisons, Solange, nous nous grisons !

SOLANGE. — Non, ma joie, non... Je sens qu'un jour je n'en pourrai plus... Je le sens si proche, ce jour, que j'ai commencé à le prévoir.

RAOUL. — Prévoir quoi ?

SOLANGE. — Notre fuite !

RAOUL. — Et mon expulsion de l'Université... Tu as été la première à soulever cette objection, hier.

SOLANGE. — C'était hier... Mais j'ai tant réfléchi, cette nuit. Je peux fuir avec toi cette maison. J'ai une tante.

RAOUL. — Ce ne sera pas un peu frais, une tente, trois saisons sur quatre ?

SOLANGE, *épelant*. — Une tante, T-A-N-T-E. ... Du côté de ma mère. A Lyon... Ma tante Yvonne...

RAOUL. — Opulente, cette personne ?

SOLANGE. — Toute en Suez, Royal Dutch et immeubles de rapport place Bellecour. Tu verras ! Elle t'achètera un Lycée, celui que tu voudras. Le Collège de France, s'il ne te fait pas peur !

RAOUL. — Ce genre de trafic est assez rare dans l'enseignement... (*Pensif.*) Evidemment, il y a des institutions libres qui valent un puits de pétrole !

SOLANGE. — Tu n'auras qu'à parler, mon amour !

RAOUL. — C'est toi qui ne parles pas assez. De ta famille surtout.

SOLANGE. — J'attendais que tu n'en puisses plus !

RAOUL, *allégrement*. — Mais, je n'en peux plus, Solange !

SOLANGE. — Pour la préparer, donne-moi six semaines !

RAOUL. — O délices !... Je te donne six semaines et tu me donnes un monde !... (*Il prend sa taille.*) Viens ! Mangeons et buvons, car la nuit sera longue...

(*En passant devant le divan, Solange s'y laisse tomber, y entraînant Raoul. Ils s'étreignent.*)

SOLANGE, *d'une voix pâmée*. — Raoul ! C'est de toi que j'ai le plus faim !

RAOUL, *de même*. — Je suis tout soif de toi !

SOLANGE. — Encore, embrasse-moi.

RAOUL. — Je ferai mieux !

(*La suite ne serait pas douteuse si, à ce moment, la porte du palier ne s'ouvrait toute grande, encadrant Paul. Paul a son chapeau sur la tête, son pardessus sur un bras. De sa main libre, il braque sur Solange et Raoul un très positif pistolet automatique de calibre respectable.*)

PAUL, *posément*. — Je suis curieux de voir ça !

(*Ni Raoul ni Solange n'avaient vu ou entendu Paul arriver. D'un sursaut, ils bondissent aux deux bouts du divan.*)

RAOUL et SOLANGE, *un seul cri*. — Paul !

PAUL. — Pour vous servir !

SOLANGE. — Mais, cette noce à Parthenay...

PAUL. — Ai-je l'air d'être de noce ? D'être même à Parthenay ?... Un semi-rapide a ses accommodements. (*A Raoul.*) Et le Sage ne s'embarque pas sans biscuit. (*Montrant son automatique.*) Voilà mon biscuit.

SOLANGE, *épouvantée*. — Paul, baisse ça !

RAOUL. — Paul, posez cette arme.

PAUL. — Songez à la contenance qu'elle me donne.

RAOUL. — Vous n'allez pas tirer, alors ?

PAUL, *très calme*. — Où prenez-vous que je ne vais pas tirer ?

SOLANGE. — Tu l'aurais déjà fait.

RAOUL. — Et vous n'êtes pas de ceux qui tuent.

PAUL. — Cela vous plaît à dire... Vous avez pris hier la peine de vous informer à ce sujet. Ma première pensée a été de vous induire en erreur. L'insistance de Solange m'a ramené au sentiment de ce que je vous devais. Je lui ai ouvert mon âme, et votre surprise m'étonne.

RAOUL. — Allons, Paul ! Vous vous faites plus méchant que vous n'êtes.

PAUL. — C'est précisément à quoi je m'entraîne depuis trois mois. Me faire plus méchant que je n'étais... Une pipe ne se culotte pas en un jour. (*Avec une froide détermination qui ne peut laisser aucun doute sur ses intentions.*) Laissons là les menus propos et prenez au pied de la lettre la très précieuse information que je vais vous donner. (*Détachant chaque mot.*) Je poserai cette arme avant peu, mais je ne la poserai qu'allégée des huit balles qui lui donnent tout son sens.

RAOUL, *d'une voix pâle*. — En faisant feu ?

PAUL. — Huit fois, sauf imprévu.

SOLANGE, *sans voix*. — Quel imprévu ?

PAUL. — Défaut de fabrication.

SOLANGE, *épouvantée*. — Raoul ! Trouvez quelque chose !

RAOUL, *à Solange*. — Vous voyez quoi ?

SOLANGE, *à Paul, dans un cri*. — Paul ! J'ai mes prières à dire ! Toutes mes prières !

RAOUL. — Moi aussi.

PAUL, *à Raoul*. — Vous m'avez dit et répété que vous ne croyiez à rien.

RAOUL. — Pardon ! Je crois à l'Etre suprême, architecte de l'Univers.

PAUL. — Ne vous en faites ni l'un ni l'autre : avec ou sans prières, expiation vaut quittance.

SOLANGE. — Tu n'as pas le droit, Paul ! Si encore tu étais en colère !

RAOUL. — C'est vrai ça ! Un Kalmouk, un Kroumir, un Zoulou ne tuerait pas, dans le calme où vous êtes.

PAUL, *impassible*. — Vous parlez sans savoir. Je suis calme et en colère. Une merveilleuse colère, polie par l'attente, gelée par le dégoût, compacte. Aimeriez-vous savoir en quoi vous faites mes délices, en ce moment ? En commençant à espérer, à croire que chaque minute parlée est une minute gagnée... Ah ! la charmante erreur ! Je suce mon bonbon, au lieu de le croquer. Je le laisse fondre sur ma langue, mais le tonnerre de Dieu ne me le ferait pas cracher !

RAOUL. — Et abattre deux êtres humains sans défense, vous ne croyez pas que ça vous attirerait des ennuis en Cour d'assises ? Ce serait la guillotine ! La jolie guillotine !

PAUL. — Ségalas dit que non.

RAOUL. — Ah ! j'ai eu du flair de vous le faire connaître, celui-là !

PAUL. — Je vous ai bien fait connaître Solange.

RAOUL. — D'abord Ségalas était dans les affaires,

les grosses affaires. Il a fait jouer des influences.

PAUL. — Bah ! c'est pour être guillotiné qu'il aurait dû en faire jouer, des influences. Les femmes enceintes et les maris trompés n'ont pas droit à la peine de mort... (*Posément.*) Ne vous inquiétez surtout pas pour moi. Justice faite, je gagnerai le commissariat du même pas tranquille que pour y déclarer un cas de rougeole... Quant à mon calme, je vous le répète, n'y voyez que le recueillement du dégustateur.

RAOUL. — Monsieur Marlotte, je commence à me demander où votre mère est allée vous chercher !

PAUL. — Apparemment dans un bois dont on ne fait pas les flûtes.

SOLANGE, *un cri.* — Paul ! Tu viens de reconnaître qu'on ne tue pas les femmes enceintes... Et si je l'étais, moi ?

PAUL. — Ce n'est pas ton genre.

RAOUL, *comme saisi d'une trouvaille salvatrice.* — Depuis combien de temps étiez-vous derrière cette porte, Monsieur Marlotte ?

PAUL. — Un bon quart d'heure. Je suis patient.

RAOUL. — Une patience comme ça, ça s'appelle de la préméditation. Et *ça*, c'est une autre chanson que le crime passionnel ! De quinze à vingt couplets sur la paille des cachots ! Mari ou pas mari !

PAUL, *imperturbable.* — Enfant Raoul !... Je me suis penché, bien grâce à vous, sur les débats de l'affaire Ségalas. Savez-vous combien de temps s'est écoulé entre le moment où il a été vu rentrant chez lui, par des témoins dignes de foi, et le moment où les balles se sont envolées de son colt comme les abeilles d'une ruche ?... (*Détachant chaque syllabe.*) Soixante-quinze minutes !... Le jury s'est fait un plaisir et un devoir d'accepter son explication vraie ou fausse : que n'ayant pas sommeil, il s'était attardé soixante-douze minutes à sa collection de timbres, avant de gagner sa chambre où les deux complices se donnaient sans le savoir leur représentation d'adieux. Or, il n'y a pas vingt minutes, d'honorables témoins m'ont vu, dans la rue, introduire ma clef dans la porte de cette maison... (*Un regard à sa montre-bracelet, puis.*) Nous jouissons donc d'un confortable délai de quarante-cinq bonnes minutes.

RAOUL. — Sauf que Ségalas a pu prouver qu'il possédait depuis longtemps l'arme dont il s'est servi, ce qui n'est pas, que je sache, votre cas.

PAUL. — Quelle erreur ! Je possède depuis deux mois l'objet qui régale vos yeux, l'armurier qui me l'a vendu en témoignera... Il y a trois mois que mon immaculée confiance en vous ayant connu ses premiers soupçons, je me suis inspiré du principe que mieux vaut rentrer son charbon en été et acheter les joujous avant Noël.

SOLANGE, *un cri.* — Paul ! Tu savais tout depuis trois mois, et tu n'as rien dit.

PAUL. — J'étais loin de tout savoir... Il m'a fallu un mois pour découvrir que les cinquième et neuvième marches avant ce palier détenaient le secret de votre imperturbable culot, qu'elles étaient, comme qui dirait, vos oies du Capitole. Mais, calmez vos pudeurs, j'ai toujours quitté le palier lorsque vos conversations ne pouvaient plus rien ajouter aux données de mon problème.

RAOUL. — Quel problème ?... Nous tuer un samedi plutôt qu'un mercredi ?

PAUL. — Non. Ecarter une à une les solutions qui n'en sont pas, telles que la résignation, l'éloignement ou le divorce...

RAOUL. — Et c'est l'aimable solution d'un massacre qui vous a finalement charmé ?

PAUL. — Il ne me charme sans partage que depuis hier.

SOLANGE, *un cri.* — Depuis hier ?... Alors tu vois comme tu peux te tromper, Paul ! Il ne s'est justement rien passé hier entre Monsieur Jaumier et moi.

PAUL. — « Monsieur Jaumier » ? Ne te refuse pas la douceur de l'appeler Raoul. Puis-je vous rappeler que si rien ne s'est passé hier, ce n'est fichtre pas votre faute ?

RAOUL. — Cela vous plaît à dire. Vous êtes sorti, hier ! Vous êtes allé à la Vieille-Ecluse.

PAUL. — C'est aussi à la Vieille-Ecluse que je faisais allusion.

SOLANGE, *se troublant un peu.* — Pourquoi ? Tu devrais plutôt être heureux d'y être allé, à la Vieille-Ecluse !

PAUL. — Je n'y suis pas allé, et j'aurais été bien surpris d'y trouver Carbonnel avec qui mon rendez-vous était purement imaginaire !

RAOUL, *saisi.* — C'était un piège ?

PAUL. — Eh oui !

SOLANGE. — Tu vois que tu es aussi menteur que nous !

PAUL. — Je t'ai expliqué hier, petite linotte, que savoir ce que vous faisiez de mal ne me suffisait pas, que j'attendais ce que vous pouviez faire de pire... M'encourager à une promenade, avec de bonnes raisons d'espérer que je n'en reviendrais pas, faisait un pire très acceptable.

SOLANGE. — Paul ! C'est toi qui nous avais envoyé les deux lettres sans signature ?

PAUL. — Désolé de l'avoir omise, mais mon nom ne figurait pas dans « Le Chasseur Français »... Après tout, je ne suis chasseur que de ce soir.

RAOUL, *indigné.* — Si vous envoyez des lettres anonymes maintenant !

PAUL. — Je ne le ferai plus.

SOLANGE, *avec élan.* — Eh bien ! oui, Paul, nous sommes coupables ! Et, depuis hier, nous sommes même terriblement coupables ! Mais, et je suis sûre de parler pour Raoul comme pour moi, nous regrettons de toute notre âme le chagrin que nous t'avons fait.

PAUL. — Dans un monde meilleur, les remords sont comptés.

RAOUL, *pathétique.* — Paul ! Nous avons des excuses !

PAUL. — Et là-haut, les excuses sont pesées.

RAOUL. — Une seule question, Paul : Avez-vous aimé Solange ?

PAUL. — C'est peu dire, mon garçon, bien peu dire...

RAOUL. — Alors, bon sang, comprenez que j'ai pu l'aimer aussi ! Je ne suis pas fait autrement que vous.

PAUL. — Solange a sur ce point des lumières que je n'ai pas.

SOLANGE. — Paul ! Je te dois toute la vérité à présent. Je t'ai aimé. Je t'aurais toujours aimé si je n'avais pas rencontré Raoul. J'ai été vaincue, emportée, annihilée avant de le savoir. J'ai subi, impuissante, la tragédie de la femme qui rencontre trop tard l'homme de sa vie.

RAOUL. — Ma tragédie aussi, Paul !... La minute où Solange a paru devant moi, plus rien n'a compté ! Je me suis dédié, voué à elle, à l'air qu'elle respirait, à la poussière que ses pieds touchaient.

SOLANGE. — Comprends-le, Paul. J'ai aimé Raoul comme on entre en religion.

RAOUL. — J'ai aimé Solange comme la terre a soif de pluie, comme la voile a besoin de vent.

SOLANGE. — Tu en conviens toi-même, Paul... Tu as vu tout cela arriver, tu l'as vu, et tu ne nous as pas protégés contre nous-mêmes.

RAOUL. — Voilà ! Vous vous êtes désintéressé de nous, tout de suite.

PAUL. — Si vous avez crié au secours, ça n'a pas fait beaucoup de bruit. (*Il regarde sa montre.*) Bigre ! Quarante minutes, et pas un fichtre de plus !

RAOUL. — Paul ! non !... Vous n'avez pas le droit ! Je peux vous le prouver !

PAUL. — Ce sera long ?

RAOUL. — Non !... Et je vais parler pour Solange comme pour moi. (*Avec solennité et volubilité.*) Paul, nous sommes tous les trois victimes d'une erreur tragique. D'un épouvantable malentendu... Depuis le premier jour, Paul, depuis le premier jour où j'ai compris que j'aimais Solange plus que la vie, où Solange a compris qu'elle donnerait la sienne pour moi, nous avons *aussi* cru tous les deux que vous ne *pouviez* pas ne pas avoir deviné !... Que notre amour se criait de lui-même !... Nous en avons légitimement conclu que vous aviez choisi le silence devant la fatalité. Que pour sauver quelque chose du désastre, vous en détourniez les yeux...

PAUL. — Bref, que si vous preniez la peine de me mentir, je devais, moi, prendre celle de vous croire ? Un cocuage à l'amiable ?

SOLANGE, *un cri.* — Paul, le vilain mot !

RAOUL. — Il gâche tout. Il salit et il rapetisse.

PAUL. — Avez-vous aussi cru que je prenais la peine d'aller me faire supprimer par Carbonnel parce que vous preniez la peine de m'y envoyer ?

RAOUL, *grave.* — Paul, il y a des tentations que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi. Mais passons !... Voici où je voulais en venir. Je prends sur moi, sur moi seul, la suite de fatalités qui nous a amenés où nous en sommes. Je vous ai offensé, je suis homme d'honneur, je vous rendrai raison. Posez cette arme et vous recevrez demain matin la visite de deux de mes amis.

PAUL, *badin.* — Seront-elles jolies ?

RAOUL. — Ah ! si vous plaisantez quand il y va de la vie !

SOLANGE. — Taisez-vous tous les deux !... Je ne veux pas que vous mouriez ! Ni l'un ni l'autre !... (*Noble et pathétique.*) Paul ! Demain, Raoul et moi te débarrasserons de nous... Nous quitterons cette ville, nous sortirons de ta vie. Tu ne sauras plus rien de nous. Nous serons morts pour toi.

PAUL. — Mais l'un pour l'autre, bon pied bon œil et frétillants ? (*Brutalement, et braquant plus précisément son pistolet sur eux.*) Séparez-vous. Solange, va dans la gondole !

SOLANGE, *terrorisée.* — Oui, Paul ! Tout ce que tu voudras ! (*Elle court se blottir dans la gondole.*)

PAUL, *à Raoul, avec un signe de tête vers le cheval de bois.* — Vous, à cheval !

RAOUL. — Je m'y refuse !... J'aime la vie, moi !

PAUL. — En ce moment ? Vous n'êtes pas difficile ! (*Avec une dangereuse douceur, le mettant en joue.*) ... S'il vous plaît...

RAOUL, *maté et obéissant.* — Un fou !... Nous sommes à la merci d'un fou !

PAUL. — Pour le peu qui vous reste à entendre, un mot de vous, un seul, et j'ouvre le feu. A vous de voir si, dans votre position, quelques minutes sont bonnes à prendre.

(*Et comme Solange et Raoul, les yeux fixés sur lui, sombrent dans un silence inerte, Paul enchaîne.*)

(*Les paroles qu'il va prononcer le seront sur un ton à ne pas permettre l'ombre d'un doute sur son inflexible détermination.*)

Bon... Comprenez avant tout que vous ne m'inspirez pas une ombre de pitié. En ce qui te concerne, Solange, l'Evangile, que tu invoquais hier, me donne carte blanche. Il ne dit pas : « Epargnez la femme adultère », il dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Or Dieu sait qu'à ton égard je réponds à ce signalement. Aucun texte sacré en ce qui vous concerne, Raoul. Disons sans plus que ce qui vaut pour la perdrix vaut pour le perdreau... Pour mémoire, depuis qu'hier soir vous m'avez envoyé à la Vieille-Ecluse, croyant savoir que je n'en reviendrais pas, je n'ai plus face à moi que des assassins virtuels, de la petite bière d'assassins, fichtre pas de la Pilsen, mais enfin, le cœur y était... Vos deux chétives peaux sont donc bien à moi... Malheureusement, je ne suis ni Guillaume Tell, ni Buffalo Bill, et je ne réponds de mon tir que bien groupé. J'ai donc décidé de renoncer à la prouesse de mon maître Ségalas, et de me contenter d'une seule pièce à mon tableau. Il me faudrait cent ans pour décider qui de vous deux me dégoute le plus, et il ne me reste que... (*Il regarde sa montre.*) ... vingt-huit minutes. C'est le temps que je vous donne pour choisir à ma place.

(*Raoul et Solange se regardent, hébétés ; mais aussitôt Paul conclut du même ton irrévocable.*)

Je retourne maintenant sur le palier pour laisser libre cours à votre émulation. Sur le palier, pas plus loin. Dans vingt-huit minutes précisément, je rentrerai, et viderai les huit balles de ce pistolet dans qui de vous deux, à votre choix, se trouvera devant moi. L'autre qui se sera réfugié dans le cagibi, aura la vie sauve... Seulement, ne vous y enfermez pas ensemble, dans le cagibi ; sa porte est mince, et je tirerai au jugé, plutôt que pas du tout !

(*Raoul et Solange gardent un silence qui tient de la paralysie. Paul va à un rayon, y choisit un flacon, revient le poser sur la table du souper.*)

Je n'ai pas entendu sans émotion les serments que vous échangiez avant que j'entre. Je connais le pacte qui vous lie. Dans le cas où aucun de vous deux ne réussirait à imposer sa volonté de sacrifice à l'autre ; dans le cas où il vous semblerait plus doux, plus noble de mourir ensemble, vous trouverez dans ce flacon un petit quelque chose à boire qui comblera cette attente, et n'a pas mauvais goût. Une giclée suffira. (*A Raoul.*) Quelle heure avez-vous, sur votre cheval ?

(*Raoul regarde machinalement sa montre, et répond d'une voix pâle.*)

RAOUL. — Onze heures vingt.

PAUL, *reconsultant sa montre.* — Ce sera donc pour onze heures quarante-huit, à votre montre. Etre au commissariat avant minuit est tout ce que je demande. (*Il gagne le seuil du palier à reculons, regarde impassiblement Raoul et Solange, puis.*)

C'est curieux. On apprend tous les jours qu'un homme a tué une femme, ou l'amant de sa femme,

ou les deux. On l'imagine hurlant, écumant, cassant tout... Eh bien ! pas du tout. Je vais être ce mari, et tout ce que j'éprouve se résume en un mot : je jouis... Voilà ! Je me sens un dieu, et je jouis comme un rat. (*Froidement poli.*) J'abuse de votre temps, excusez-moi. (*Il sort et, de l'extérieur, referme la porte lentement.*)

(*Pour un bref moment, Raoul et Solange demeurent immobiles, médusés.*)

RAOUL. — Eh bien, bravo !... Charmante soirée !

SOLANGE. — A qui le dis-tu ?... Tu peux mettre pied à terre, tu sais.

RAOUL. — Je suppose, oui. (*Il descend du cheval de bois ; puis, avec un large geste vers la table du souper.*) Au banquet de la vie, infortuné convive...

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu crois, Raoul ?

RAOUL. — Que Paul sait tout. (*Un geste vague.*) Passé cela...

SOLANGE. — Tu penses qu'il va faire ce qu'il a dit ?

RAOUL. — Il est fâcheusement équipé pour. Ce n'est pas un plumeau qu'il tenait à bout de bras.

SOLANGE. — De là à ce qu'il s'en serve.

RAOUL. — De là à ce qu'il s'en serve, il y a vingt-sept minutes. Y a-t-il davantage ? Vas-y voir !

SOLANGE. — Paul est tout sauf un énergumène.

RAOUL. — Malheureusement ! Les énergumènes ont du bon : ils visent mal.

SOLANGE. — Il faudrait que Paul soit devenu fou. Et, tu l'as entendu, il avait tout son calme.

RAOUL. — Un calme fou. Je l'aurais préféré plus agité.

SOLANGE. — Selon toi, il serait fou, mais à froid ?

RAOUL. — La colère est une courte folie, la haine une folie lente. Paul semble avoir opté pour le ralenti.

SOLANGE, *horrifiée.* — Mais alors ? Il est certain qu'il va tuer ?

RAOUL. — Restons optimistes et disons que c'est probable.

SOLANGE. — Si nous ouvrions la fenêtre pour appeler.

RAOUL. — Mauvais. Quelque chose arriverait avant quelqu'un... Quant à sauter par la fenêtre, vingt mètres sont vingt mètres !

SOLANGE. — Nous sommes traqués, Raoul, traqués ! Et à la merci d'un fou !

RAOUL. — La merci des fous n'est pas proverbiale.

SOLANGE, *une idée soudaine.* — Si j'essayais, sans ouvrir la porte, de lui parler, de le raisonner ?...

RAOUL. — En te plaquant de côté, alors, bien de côté.

(*Solange se dirige prudemment vers la porte du palier, se plaque tout contre, mais hors d'atteinte.*)

SOLANGE, *parlant vers le palier.* — Paul, c'est Solange !... Ta pauvre Solange, bien triste, bien malheureuse !... Je te supplie de m'écouter, de me répondre... Si tu me laissais t'expliquer, il y a tant de choses que tu comprendrais. (*Vers Raoul.*) Rien. (*Soulevée d'espoir.*) Il est peut-être descendu ?... Peut-être parti ?

RAOUL. — Essaye de nouveau, sans faire cible.

SOLANGE, *vers le palier.* — Paul, tu as toujours été si bon, si compréhensif !... Rappelle-toi, quand j'ai été si malade... (*Confrontée avec un absolu silence, elle se tourne vers Raoul.*) Je suis sûre qu'il me répondrait s'il était là... (*Se retournant vers la porte.*) Tu es parti, Paul ?

(*Trois coups imposants, espacés, mais frappés sur la porte par le poing de Paul, manifestent le seul signe de présence qu'il daigne donner.*)

Ah ! Ah ! (*Solange s'éloigne de la porte, à reculons, les jambes molles.*)

RAOUL, *lugubre.* — Diagnostic confirmé. Clair comme le jour pour n'importe quel aliéniste.

SOLANGE. — C'est décidément ton avis ?

RAOUL. — Sur Paul ? Il est tordu comme un fer à cheval. (*Eclatant.*) Ah ! tu peux te serrer la main, tu l'as eue heureuse ! Tu as épousé quelqu'un de bien !

SOLANGE. — Raoul, mon amour, je ne me pardonnerai jamais ce qui t'arrive !

RAOUL. — Comment, ce qui m'arrive ? Tu trouves qu'il n'y en a pas deux portions ?

SOLANGE. — Si, Raoul, mais je souffre pour toi avant de souffrir pour moi.

RAOUL, *ému.* — Ma Solange !

SOLANGE, *avec âme.* — J'ai tout le temps de souffrir pour moi !

RAOUL, *dressant l'oreille.* — Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

SOLANGE. — Ça veut dire que je lis dans tes pensées.

RAOUL. — Ça ne te ferait rien de lire tout haut ?

SOLANGE, *changeant de conversation.* — Chut ! Tais-toi, mon chéri, je crois que j'ai trouvé ce qui reste à faire.

RAOUL. — Je serais charmé de l'apprendre en n'importe quelle langue.

SOLANGE. — Ecoute bien, mon unique amour ! Tout à l'heure, quand il va entrer, au lieu de rester là, au milieu de l'atelier, comme un lièvre en rase campagne...

RAOUL, *l'interrompant.* — Un instant ! As-tu, dans ta vie, vu un lièvre de mon format ?

SOLANGE. — Je retire lièvre, bijou !... Tout simplement, au lieu de rester où tu es, fais ce que je viens de faire, plaqué de côté, contre la porte. Et, juste quand il entrera, bondis sur lui !

RAOUL. — En pressant tendrement son pistolet contre mon cœur ?

SOLANGE. — Tu es fort, tu es souple, tu auras le temps de le maîtriser.

RAOUL. — Bien sûr ! Et sinon le temps d'immobiliser son automatique, au moins celui d'immobiliser entre mes côtes les balles qu'il contient ?

SOLANGE. — Non, Raoul ! Je n'en crois rien.

RAOUL. — Et puis-je savoir où tu te tiendras, toi, tandis que je mènerai à bien avec toute l'aisance de l'habitude ce tour de force et de souplesse ?

SOLANGE, *des larmes dans la voix.* — Je prierai, Raoul ! A genoux ! De toute mon âme, de toutes mes forces !

RAOUL. — Lisieux et Lourdes sont loin. Quel endroit as-tu choisi pour cette exercice de piété ?

SOLANGE. — Comme s'il y en avait deux où tu puisses me savoir en sûreté. Je me tiendrai un instant dans le cagibi... (*Tout en larmes, elle se jette à son cou.*) Mon amour, mon chéri, mon homme à moi ! Ce que sera notre amour ensuite !

RAOUL. — Le plus beau souvenir de ta vie et le dernier de la mienne !

SOLANGE. — Non, Raoul ! J'en ai l'intuition, un miracle arrivera ! Il y a un Dieu pour les amants !

RAOUL. — Officiellement, il est contre. (*Il réfléchit, puis suavement.*) Ecoute, mon amour, veux-tu me permettre de reprendre ton idée, en la modifiant légèrement ?

SOLANGE. — Bien sûr, mon chéri ! Du moment que tu gardes le principe.

RAOUL. — Alors, suis-moi bien... Il existe contre les fous une arme qui a fait ses preuves. Ce n'est pas la violence. C'est la douceur. La douceur est le sens du beau. Regarde les dessins, les tableaux qu'ils font, les fous, dans leur état le plus avancé...

SOLANGE. — Et alors ?

RAOUL. — Alors ? Tu *es* la douceur ! Tu *es* la beauté !... Je suggère donc que, sans perdre une seconde, tu te maquilles savamment, que tu fasses flamber autour de ton visage le soleil de tes cheveux, que tu découvres amplement les voluptueux enchantements de ton décolleté. Mais aussi, que tu évoques sur tes lèvres, dans tes yeux, l'expression la plus suave, la plus irréellement douce, la plus ineffablement sereine, et que, lorsqu'il ouvrira cette porte, ce soit une vision céleste, un vitrail de cathédrale qui baigne ses regards.

SOLANGE. — Tu connais des vitraux à l'épreuve de l'artillerie ?

RAOUL. — Oh ! Il y pensera bien, à tirer ! Son revolver lui tombera des mains comme une pierre de la main d'un sauvage qui voit son premier arc-en-ciel... Ça ne peut pas rater, Solange, l'expérience est là !

SOLANGE. — L'expérience est là, mais toi, où seras-tu ?

RAOUL. — Pas bien loin, prêt à intervenir !

SOLANGE. — Qu'appelles-tu « pas bien » loin ?

RAOUL. — Le cagibi, par exemple... Pour ne pas éparpiller son attention, pour donner à la vision de toi tout son choc intégral... (*Pathétique.*) Fais-moi, confiance, mon amour ! Ou plus exactement, fais-*toi* confiance, et tu m'en donneras des nouvelles !

SOLANGE. — Bien sûr, par table tournante, et puis les jours suivants des nouvelles de Louis XVI et de Cléopâtre ?... (*Fermement.*) Non, Raoul. Ton moyen est beau, mais il n'est pas bon.

RAOUL, *s'énervant.* — Nous n'avons pas cent ans pour en trouver un meilleur.

SOLANGE, *de même.* — Il faut chercher, Raoul, il faut trouver. (*Avec élan.*) Je ne veux pas que tu meures ! Je ne le veux pas !

RAOUL. — Je n'en ai personnellement aucune envie.

SOLANGE. — Je sais, Raoul, je sais... Il est donc impossible qu'une idée ne te vienne pas.

RAOUL. — Pour ce que tu fais de celles qui me viennent.

SOLANGE. — Je sais, moi, ce qui sauverait tout.

RAOUL. — Quoi ?

SOLANGE. — Si nous avions un téléphone.

RAOUL. — Bien sûr !... Ou encore du mortier avec de la meulière de premier choix pour murer cette porte.

SOLANGE. — Je ne peux pas croire à ce qui arrive, Raoul ! C'est bien simple, je ne le peux pas !

RAOUL. — J'y parviens, hélas ! sans le moindre effort !

SOLANGE. — Tu sais qu'il ne s'est jamais servi d'un revolver.

RAOUL. — Pour un début, il voit grand ! Ça change quoi ?

SOLANGE. — Il ne va peut-être pas savoir tirer.

RAOUL. — Presser une gâchette est malheureusement moins difficile que de construire un pont suspendu.

SOLANGE. — Presser une gâchette, d'accord. Mais viser !... (*Energiquement.*) Cette fois, mon amour, j'ai une idée.

RAOUL. — Parle !

SOLANGE. — Quand il entrera...

RAOUL. — Oui ?

SOLANGE. — Ne reste pas une seconde en place. Cours de tous les côtés en zigzag !

RAOUL, *figé.* — Aie l'obligeance de répéter cela.

SOLANGE. — Je dis : cours en zigzag. C'est le truc des antilopes.

RAOUL. — Les musées regorgent d'antilopes empaillées. Mais là n'est pas la question... Si je comprends bien, tu as *déjà* décidé qui va faire face à cet aliéné.

SOLANGE. — Non, mon chéri ! Je suis sûre dans mon cœur que cette décision t'est venue avant moi.

RAOUL. — Je ne l'ai pas mûrie.

SOLANGE. — Voyons, Raoul ! Il y a des choses qui ne se discutent pas !

RAOUL. — Je suis assez de cet avis.

SOLANGE. — Raoul !... Je n'ose pas comprendre.

RAOUL. — Il faut tout oser !

SOLANGE, *avec élan.* — Mon chéri, je suis la femme que tu aimes !

RAOUL. — Dieu me garde de le nier ! Mais de t'aimer à me haïr, il y a un pas... à me haïr au point de souhaiter ma mort, il y a un monde.

SOLANGE. — Raoul, j'ai trahi ma conscience, mes serments pour être à toi !

RAOUL. — Et alors ?... Tu ne m'as tout de même pas créé des devoirs en oubliant les tiens ?

SOLANGE. — Je suis ta maîtresse, Raoul !

RAOUL. — Ma maîtresse adorée. Je ne vois, toutefois, rien de monstrueux à refuser de claquer à la fleur de l'âge pour une personne qui n'est ni ma mère, ni ma sœur, ni mon épouse, ni ma fille ; bref, que je connais à peine à tous les points de vue, sauf un !

SOLANGE. — Et cet homme disait, il n'y a pas une heure, que la vie sans moi serait sa mort.

RAOUL. — Il le jurait à une femme qui lui jurait de ne pas lui survivre s'il lui arrivait malheur.

SOLANGE. — Qu'est-ce qui te prouve que je te survivrai ?

RAOUL. — Où prends-tu que je ne te rejoindrai pas ?

SOLANGE. — Tu n'es fichtre pas pressé de passer devant !

RAOUL. — C'est peut-être que je règle mon pas sur le tien.

SOLANGE. — Et voilà l'homme que j'ai choisi pour amant !

RAOUL. — Avant de choisir un amant, on choisit son mari.

SOLANGE. — L'homme à qui je me suis donnée corps et âme, d'un élan !

RAOUL. — Je dois convenir que ça n'a pas traîné.

SOLANGE. — Pardon ?

RAOUL. — Soit dit pour mémoire et sans offense.

SOLANGE. — Bientôt, je me serai jetée à votre tête !

RAOUL. — L'euphémisme est plaisant !

SOLANGE. — Vous étiez, mon cher, trop pressé de vous frotter à moi, dès le premier jour, pour avoir pu remarquer quelque chose des sentiments que vous m'inspiriez !

RAOUL. — Votre impatience que je les remarque eût tiré des pleurs à une ardoise !

SOLANGE. — Impatience que vous appeliez tout à l'heure ma pudeur à ne me laisser ni deviner ni comprendre ?... Quelle naïveté, Seigneur, il m'aurait fallu pour ne pas deviner vos bas instincts !

RAOUL. — Moi, dont vous proclamiez tout à l'heure la respectueuse timidité ?

SOLANGE. — Celle d'un chimpanzé en cage !... La première fois que nous nous sommes trouvés seuls, un peu plus vous me preniez de force.

RAOUL. — « Un peu plus » est joli ! Vous m'avez gagné de vitesse. Ah ! il faut se lever de bonne heure pour vous arracher l'initiative des opérations !

SOLANGE. — C'est peut-être, mon cher, qu'avec vous il faut se coucher de bonne heure pour en goûter les agréments.

RAOUL. — Sans me targuer de prouesses mythologiques, il me souvient avoir tiré de vous des soupirs qui n'étaient pas à ma honte.

SOLANGE. — Des soupirs !... Apprenez que, bien traitée, je crie.

RAOUL. — Mais bravo ! Solange à l'âme noble et parle à cœur ouvert.

SOLANGE. — Laissons là vos exploits amoureux, la matière est vite épuisée !... Parlons de votre galanterie, de vos prévenances ! Voyons ! Un geste ! Une gentillesse en trois mois ?... Si, une fois, et j'en ai eu la nausée trois jours.

RAOUL. — Ce fut donc une gentillesse, un geste de trop.

SOLANGE. — Le jour où j'ai décidé Paul à arrondir votre casuel de cuistre en utilisant votre physique de carte-postale.

RAOUL. — Il me semblait avoir reconnu en son temps cette bonne pensée.

SOLANGE. — Certes !... Dès qu'il a eu le dos tourné, vous m'avez pris entre vos bras et soufflé à l'oreille : « Demain, mon amour, tu pourras faire de ta chambre un véritable jardin ! » Sur quoi, le lendemain vous m'apportiez trois sachets de graines de géranium !

RAOUL. — Je n'ai jamais eu les moyens d'offrir toutes les roses d'Ispahan !... Vu les gracieusetés que je viens d'entendre, puis-je savoir pourquoi vous m'avez cédé, coquine ?

SOLANGE. — Parce que je m'embêtais, jocrisse !

RAOUL, *amer*. — Plus maintenant, j'espère ?

(*Ils se taisent un moment, se regardent haineusement. Raoul glisse un regard vers la porte du cagibi. Tous deux en sont à distance égale.*)

SOLANGE, *suavement mauvaise*. — Je crois deviner à quoi vous pensez.

RAOUL, *de même*. — A vous, mon ange.

SOLANGE. — Au cagibi... Mais ne comptez pas vous y enfermer seul !

RAOUL, *un pas furtif vers le cagibi*. — Voyez ce qu'elle va inventer !

SOLANGE, *de même*. — Vous n'y entrerez pas le premier !

RAOUL. — Il ne faut défier personne.

SOLANGE. — Je vous préviens seulement que je ne suis pas une lavette.

RAOUL. — Je ne suis pas une mouillette.

SOLANGE. — Devant ou derrière cette porte, Paul nous trouvera ensemble.

RAOUL. — Etroitement enlacés ?

SOLANGE. — Plus que nous ne l'avons jamais été.

RAOUL. — A votre place, je ne compterais pas sur ce spectacle pour le rendre à lui-même.

SOLANGE. — Alors, ne bougez plus.

RAOUL. — Ni vous.

SOLANGE, *détournant ses yeux du cagibi*. — Soit. Je vous ai à l'œil.

RAOUL, *de même*. — Œil pour œil, soyez tranquille.

(*Une fois de plus, ils demeurent face à face, se dévisageant avec haine. Soudain, rapide comme l'éclair, Solange court jusqu'à la table mise. Elle empoigne solidement le couteau à découper, proche du poulet froid. Aussi prompt qu'elle, Raoul n'a fait qu'un bond jusqu'au poêle et s'est emparé du tisonnier. Déréchef, armés cette fois, ils s'affrontent à égale distance du cagibi.*)

Voulez-vous poser ça !

SOLANGE. — Après vous !

(*Ils posent, pour souffler, puis.*)

RAOUL, *regardant sa montre et s'essayant au calme*. — Quinze minutes, Solange !... Dans quinze minutes un fou va entrer, un fou qui a huit balles à tirer. Pour l'en empêcher, il faudrait la persuasion d'un peloton d'infirmiers prompts comme la foudre... Cachons-nous ensemble, et il nous canardera à bout portant, car le bois de cette porte n'offrira pas plus de résistance aux perforations qu'un ticket de chemin de fer. Que l'un de nous s'y réfugie sans l'autre ne semble pas réunir nos suffrages, et c'est pourtant l'unique chance au monde de survivre pour l'un de nous. Sommes-nous d'accord ?

SOLANGE, *montrant la porte de l'escalier*. — Peut-être qu'en poussant les meubles sans bruit ?...

RAOUL. — La porte ouvrant vers le palier, je ne vois pas ce que nous y gagnerions... Non, Solange. A moins d'un miracle que rien ne fait prévoir, l'un de nous doit y passer, et c'est un minimum !

SOLANGE. — Alors sois gentil, Raoul, prouve-moi que je t'ai mal jugé.

RAOUL. — Soit !... Tu me vois prêt à te donner une chance.

SOLANGE. — Laquelle ?

RAOUL. — Je consens à m'en remettre au sort. (*Il tire une pièce de sa poche.*) Pile ou face. Accepte ou refuse, mais vite. Nous n'avons pas des siècles.

SOLANGE. — Celui qui gagne gagne le cagibi ?

RAOUL. — Le cagibi pour l'un et Dieu pour l'autre.

SOLANGE. — J'accepte.

RAOUL. — Et tu jures de ne pas faire de chichis ensuite, comme je le jure moi-même ?

SOLANGE, *solennelle.* — Je jure, sur mon salut éternel. Sur quoi le jures-tu ?

RAOUL, *de même.* — Sur mon honneur d'homme. Sur la justice immanente, sur une voix qui me dit que je ne sortirais pas vivant d'ici si je me parjurais.

SOLANGE, *pénétrée.* — Quelque chose me le dit aussi, Raoul.

RAOUL. — Eh bien ! choisis, et que tout soit dit !

SOLANGE. — Face.

RAOUL. — Soit. (*Il va lancer la pièce, s'arrête.*) Avant que le sort décide, je veux te dire une chose. Si c'est moi que le sort condamne, j'accepterai sa décision avec une sérénité dont, il y a un moment encore, je ne me croyais pas capable... Je te demande seulement, si je dois affronter Paul, de tourner en sortant une dernière fois vers moi ton cher visage, et de m'adresser un suprême sourire que j'emporterai avec moi !

SOLANGE. — Oui, Raoul. Moi aussi, toute révolte m'a quittée. Si le sort décide pour toi ; ce qui m'arrivera est déjà adouci par la pensée de te laisser un souvenir que rien, jamais, ne pourra plus flétrir.

RAOUL, *tendrement.* — Tu as bien dit « face » ?

SOLANGE, *de même.* — J'ai dit « face ».

RAOUL. — Va pour face. (*Avec âme.*) Bonne chance, Solange !

SOLANGE, *de même.* — Toi aussi, Raoul !

(*Raoul lance la pièce qui tournoie avant de retomber sur la table.*)

RAOUL, *sans regarder.* — Alea jacta est !

SOLANGE. — Regarde, toi !

RAOUL. — Non, toi !

SOLANGE. — Ensemble alors !

(*Ils se penchent tous les deux au-dessus de la table.*)

RAOUL, *exultant.* — Pile.

SOLANGE, *impassible.* — C'est à recommencer.

RAOUL. — Puis-je savoir pourquoi ?

SOLANGE. — Parce que je n'accepte pas.

RAOUL. — Qu'est-ce que Madame n'accepte pas ?

SOLANGE. — Que ce soit pile.

RAOUL. — Mais Madame eût accepté que ce soit face ?

SOLANGE. — Plus volontiers, oui.

RAOUL. — Et votre serment de vous incliner ?

SOLANGE. — Pourquoi le tiendrais-je ? Est-ce que vous tenez le vôtre ?

RAOUL. — Je n'ai pas à le tenir, c'est pile.

SOLANGE. — S'il n'y a que cela qui vous retienne, imaginez que c'est face. Vous avez ma bénédiction.

RAOUL. — Vous avez juré sur votre salut éternel.

SOLANGE. — Mon salut éternel m'interdit avant tout de mourir sans confession.

RAOUL. — Vous ne me demandez pas d'aller vous chercher un prêtre, non ?

SOLANGE. — Pourquoi pas ? Vous en auriez la gloire, et à bon compte ! Je parierais que Paul n'est plus derrière cette porte depuis longtemps.

RAOUL, *regardant sa montre.* — Avant douze minutes vous serez grièvement convaincue du contraire : l'idée fixe d'un fou, c'est un roc, un menhir.

SOLANGE, *après un bref silence.* — Raoul, croyez-vous en Dieu ?

RAOUL. — Avec d'infinies réserves.

SOLANGE. — A l'enfer ?

RAOUL. — Non... La mort est un sommeil éternel. Mais, pour votre gouverne, je n'ai pas sommeil.

SOLANGE. — Eh bien, je crois en Dieu, moi, comme il est, sans réserve !

RAOUL. — Il vous en saura gré !

SOLANGE. — Je crois à l'enfer aussi ! Et je sais que si je meurs maintenant, je serai damnée.

RAOUL. — Je serai enterré, et l'un vaut l'autre.

SOLANGE. — Je serai damnée par l'amour que j'ai eu pour vous !

RAOUL. — Je me suis laissé dire que des messes arrangeaient bien des choses. Laissez une commande à votre tante de Lyon.

SOLANGE. — Bref, vous reconnaissez que si Paul nous trouve ici ensemble, il fait coup double, mais même mourir pour mourir, vous refusez de me sauver la vie ?

RAOUL. — Mourir pour mourir, vous refusez bien de sauver la mienne. (*Catégorique.*) D'ailleurs, ma vie, je n'en dispose pas.

SOLANGE. — Qui en dispose ?

RAOUL. — L'Etat ! Il faut sept ans pour faire un professeur. J'ai été sept ans boursier. Je représente un capital qui ne m'appartient pas.

SOLANGE. — Vous vous refusez à appauvrir la République ?

RAOUL. — Qu'il me plaise ou non, je n'en ai pas le droit. D'autant moins que fort probablement la France dispose d'un nombre infiniment plus restreint de docteurs ès lettres que de femmes adultères.

SOLANGE. — Laissez-moi passer.

RAOUL. — Mille regrets.

SOLANGE, *montrant la porte du palier d'un signe de tête.* — Je veux être seulement sûre qu'il est encore là.

RAOUL. — Pour cela, à votre aise !

SOLANGE. — Mais n'en profitez pas pour courir au cagibi, j'y serais avant vous !

RAOUL. — Je ne bougerai pas : ça m'intéresse aussi.

(*Solange va à la porte du palier, ne quittant pas du regard Raoul qui demeure immobile. Elle se colle au mur, tout à côté de la porte.*)

SOLANGE, *appelant doucement.* — Paul, mon petit Paul... (*Silence.*) Es-tu là, Paul ? (*Silence... Se tournant vers Raoul.*) Il est parti.

RAOUL. — Voire !... Il n'a jamais promis de répondre.

SOLANGE, *appelant vers le palier.* — Paul !... Si jamais tu m'as aimée, si tu as aimé ta petite Solange seulement une minute au moins, réponds-moi. (*Long silence.*) Je sens qu'il est descendu.

RAOUL. — Tout est possible. Parlez une dernière fois pour confirmation.

SOLANGE. — Et s'il ne répond pas ?

RAOUL. — Nous nous engagerons prudemment dans l'escalier.

SOLANGE. — Votre prudence consisterait je suppose, à me faire passer la première ?

RAOUL. — Pour le meilleur et pour le pire j'ai été bien élevé.

SOLANGE, *implorante, vers le palier.* — Paul ! Au nom de notre...

RAOUL, *l'interrompant.* — Si vous voulez l'émouvoir, invoquez de préférence des souvenirs où vous n'êtes pour rien.

SOLANGE. — Paul, au nom de ta chère maman, de ta mère vénérée... (*Long silence.*) ... Rien !

RAOUL, *venant de l'autre côté de la porte.* — L'incroyable peut être vrai ! (*Prenant tout son courage.*) Fichu pour fichu, je vais vous montrer ce que peut oser un homme de cœur.

SOLANGE. — Bravo !... Vous allez descendre ?

RAOUL. — Fichtre non !... Je vais entrebâiller la porte, sans bruit, je vous le jure ! Et jeter sur le palier un regard qui établira un record de rapidité.

SOLANGE. — Raoul, je vous rends mon estime.

RAOUL, *à mi-voix.* — Durant cette périlleuse expérience, veuillez bien respirer sans bruit.

(*Il s'efface de côté, sa main seule avançant vers le bouton de la porte. Avec d'infinies précautions, il parvient à entrebâiller la porte de la largeur d'un doigt. Il jette sur le palier un regard prompt comme l'éclair.*)

(*Cri d'épouvante.*) A-a-ah !... (*Déjà, il a refermé la porte et s'est plaqué contre le mur, haletant.*)

SOLANGE, *horrifiée.* — Il est toujours là ?

RAOUL. — Revolver au poing et montre en main... Un millième de seconde, j'ai rencontré ses yeux... Un regard qui ne se rencontre d'habitude que dans la nuit de la jungle.

SOLANGE. — Il n'a rien dit ?

RAOUL. — Rien d'humain.

SOLANGE. — Mais encore ?

RAOUL. — Il a fait : (*Bas et saccadé.*) Tic-tac... Tic-tac...

SOLANGE, *sans voix.* — Tout est fini.

RAOUL. — Non, mais tout va l'être. (*Regardant sa montre.*) Dix minutes !

(*Raoul et Solange se regardent farouchement, séparés par la porte.*)

SOLANGE, *soudain criant à travers la porte vers le palier.* — Paul, tue-le, lui !... Moi, maintenant, je t'admire, je te re-aime !... Ce sera fou, maintenant, nous deux ! (*De plus en plus volubile.*) Rappelle-toi si ce n'était rien notre nuit, à Biarritz, en revenant de « Riz amer » ! Et l'autre, celle de Saint-Tropez !... Tu ne savais plus ce que tu disais... C'est toi qui sais ce qu'un homme, un vrai, peut arriver à faire de moi. Pas lui, le piteux, le minable !... Tue-le, lui, mon Paul, et tu verras ensuite ! Est-ce que ça compte un foutriquet comme Raoul ? Ce qui compte, c'est mes bras, ma bouche ! C'est tout ça, mon Paul, qu'il faut te garder. Ce n'est pas lui qui le remplacera... Qu'il crève, lui ! (*A demi-hystérique.*) Tiens, si ça t'embête de le tuer, passe-le-moi, le revolver, et je le ferai, moi !

RAOUL, *un rugissement.* — Ah oui ? (*Vers la porte, aussi frénétique et volubile que Solange.*) Mon pauvre Paul, si vous aviez pu voir le clin d'œil qu'elle vient de me faire ! Mais c'est sur vous qu'elle tirerait !... Non, Paul, cette créature n'est pas pour vous... Je lui ai cédé, d'accord ! Mais après, tout de suite après, quel dégoût !... (*Dans un paroxysme de ferveur.*) Paul ! Soyons amis !... Solange est entre nous ? Eh bien, supprimez-la ! Je jurerai devant Dieu et devant les hommes qu'elle fonçait sur vous couteau levé quand vous avez tiré... Nous referons notre vie... Nous partirons, vous et moi pour le Honduras... Pourquoi le Honduras ?... Parce qu'il a tout pour lui. Dans mes rêves d'invasion, je l'ai étudié en profondeur. Pays magique. D'enivrantes mulâtresses se donnent à vous pour une paire d'espadrilles. On se baigne dans un torrent, n'importe lequel, et on en ressort pailleté de poudre d'or. Il n'y a plus qu'à se secouer sur une serviette. Paul ! Finissez-en avec Solange et vive l'amitié !... D'accord ?

(*Seul le silence a répondu à l'incantation de Raoul comme à celle de Solange.*)

SOLANGE, *sarcastique.* — Il y en a qui repasseront pour le Honduras !

RAOUL. — J'en connais qui pourront repasser pour les friponnes joujoutes !

SOLANGE, *un lourd soupir.* — Et maintenant, la boucherie...

RAOUL. — Le massacre... (*Regardant sa montre.*) ... Dans huit minutes...

(*A peine un silence, le temps pour Solange d'arrêter son regard sur le flacon laissé par Paul sur la table. Puis.*)

SOLANGE, *inspirée, de sa voix la plus pathétique.* — Raoul ! Nous pouvons encore échapper à Paul !

RAOUL, *méfiant.* — « Nous » ?

SOLANGE. — Oui, Raoul ! « Nous » !

RAOUL. — Tu veux dire : sauver notre peau, nos deux peaux ?

SOLANGE. — Non... Mais mourir pour mourir, ne pas lui donner la joie de nous abattre comme deux lapins dans une garenne... (*Solennelle.*) Parce que je t'ai aimé, Raoul, je suis prête à tenir le serment que nous nous sommes fait !

RAOUL. — Lequel ?

SOLANGE. — Un amour, une mort.

RAOUL. — O-o-oh... (*Il regarde vers la table.*) Le poison ?

SOLANGE. — Oui, Raoul.

RAOUL, *regardant encore le flacon, puis avec élan.* — Moi aussi, je t'ai aimée, Solange !

SOLANGE. — Perdus pour perdus, au moins redevenons nous-mêmes !

RAOUL. — Notre meilleur nous-mêmes !

SOLANGE. — Le seul !... Raoul ! C'est comme un nuage qui se déchire. Crois-le ou non, je t'aime encore !

RAOUL. — Ne pas te croire quand je me retrouve t'aimant plus que jamais ?

SOLANGE. — Ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, pardonne ! C'est partir sans toi qui était au-dessus de mes forces.

RAOUL. — C'est de ne pas t'emmener qui m'a mis hors de moi.

SOLANGE. — Mais finir ensemble...

RAOUL. — Dans les bras l'un de l'autre !

SOLANGE. — Ma tête sur ton épaule !... Regarde ! (*Elle va à la table du souper, fait au fur et à mesure ainsi qu'elle dit.*) Deux verres, pour chacun !... Dans le premier, du moselle, le moselle de notre premier souper et du dernier !... Nous le boirons d'abord d'un trait, pour le courage !... Ensuite, dans l'autre... (*Elle prend le flacon laissé par Paul sur la table, et verse dans les deux verres vides.*) ... la fin et le commencement ! (*Elle repose le flacon sur la table.*)

RAOUL, *réfléchissant un moment, puis.* — Comme ça, j'accepte.

SOLANGE, *lyrique.* — La honte pour lui et la gloire pour nous ! (*Elle prend les deux verres, en donne un à Raoul.*)

RAOUL, *de même.* — Un seul amour et un même sommeil !

SOLANGE, *élevant son verre de poison et le mirant à la lumière.* — ... La couleur n'est pas laide...

RAOUL, *portant le sien à son nez.* — L'odeur est insignifiante.

SOLANGE. — Goûte pour voir...

RAOUL. — Ensemble, alors... (*Il repose son verre sur la table, puis.*) Mais avant, le toast ! Le toast suprême à notre amour retrouvé et triomphant ! (*Raoul verse le moselle, puis il remet la bouteille dans le seau.*)

SOLANGE. — Oui, Raoul !

(*Raoul prend sur la table le verre de couleur à haut pied, aux trois quarts plein de moselle.*)

(*Solange va prendre, elle aussi, son verre de moselle, lorsque Raoul repose le sien en poussant un cri étouffé, et en montrant du doigt à Solange la porte du palier, avec une grimace d'épouvante. Solange se retourne pour regarder la porte.*)

(*Profitant de ce moment d'inattention, Raoul, prompt comme l'éclair, a de sa main libre happé le flacon de poison sur la table et en a versé une giclée dans le verre à moselle de Solange. Il a déjà reposé le flacon à sa place lorsque Solange quitte la porte des yeux.*)

(*De toute évidence, sans aucun doute possible, elle n'a rien vu du geste de Raoul. Toute à sa frayeur momentanée, aucun soupçon ne l'effleure.*)

Tu m'en as fait une peur !

RAOUL. — Ah ! j'ai bien cru !... Vite notre toast, mon amour !

SOLANGE, *prenant son verre de moselle.* — Oui, mon aimé !

(*Ils sont tout contre la table. Mais avant que Raoul ait pu reprendre son propre verre de moselle, Solange l'étreint passionnément, l'immobilisant d'un bras et se gardant, elle, un bras libre.*)

(*Fougueusement.*) D'abord, tes lèvres, Raoul ! Ton souffle en moi ! Une dernière fois ! une fois encore.

RAOUL, *avec élan.* — Oui, Solange ! Oui !... Encore !

(*Solange appuie ses lèvres sur celles de Raoul, lui donne un long et grisant baiser. En même temps, elle se sert de son bras libre pour verser dans le verre à moselle de Raoul une large mesure du poison et repose le flacon sur la table. Lorsque Solange desserre son étreinte, il doit être l'évidence même que Raoul, momentanément chaviré par le baiser de Solange, n'a rien vu ni rien deviné de son geste.*)

SOLANGE, *levant son verre de moselle, lyrique et tendre.* — Et maintenant, mon Raoul perdu et retrouvé, le toast !

RAOUL, *de même.* — Ma Solange enfuie et revenue ! La claire libation avant le noir breuvage !

SOLANGE. — Notre cri de joie, avant nos bouches closes !

RAOUL. — A la bien-aimée !

SOLANGE. — Au seul-aimé !

(*Chacun ignorant le geste de l'autre, ils vident d'un trait leur verre de moselle. Ils reposent leur verre ensemble, se regardent, puis éclatent à la fois d'un rire féroce et triomphant. Solange ivre de joie, à Raoul.*)

Crève seul, imbécile !

RAOUL, *en même temps.* — Claque sans moi, idiote !

SOLANGE, *hurlant vers le palier.* — C'est gagné, Paul ! Il a bu le poison, je te reste !

RAOUL, *hurlant aussi.* — Ça y est, Paul ! Affaire réglée ! Elle a son compte !

SOLANGE, *à Raoul.* — Jobard ! Tu viens de gober ta potion dans ton moselle.

RAOUL. — C'est toi, crétine, qui viens de la siffler comme un ange !

(*Ils se regardent, figés.*)

SOLANGE, *lentement, sans voix.* — Assassin.

RAOUL, *dans un souffle.* — Tueuse... (*Il regarde vers la porte du palier, laisse échapper un râle étouffé.*) A-a-a-ah !

SOLANGE, *un regard aussi, puis un long gémissement.* — O-o-oh !...

(*En effet, la porte du palier a commencé à s'ouvrir avec une infinie lenteur. Raoul bondit dans un coin de l'atelier, Solange dans l'autre. Tous deux tombent à genoux, bras tendus et mains jointes vers la porte. Solange, balbutiante, implorante.*)

Lui avant, Paul ! Je t'en supplie, lui avant !

RAOUL, *égaré, à demi sanglotant.* — Elle d'abord !... Soyez chic, Paul ! Elle d'abord !

(*La voix leur manque. Suffoqués par l'épouvante, les yeux dilatés, immobiles, ils regardent la porte s'ouvrir davantage, mais si lentement que, avant que Paul ne paraisse, a fini de descendre le*

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

Au lever du rideau, Solange et Raoul gisent inertes aux mêmes places où ils se tenaient debout à la fin de l'acte précédent.

Solange est affalée en travers du fauteuil proche de la table du souper, la tête renversée en arrière, les bras tombants.

Raoul gît sur le plancher, les épaules appuyées au divan, les bras épars, la tête entre deux coussins.

A défaut d'être morts, ils sont l'un et l'autre profondément endormis.

Paul, debout près de la porte du palier, son automatique au bout de son bras tombant, les regarde en toute impassibilité. Il va à la commode et jette l'automatique dans un tiroir. Puis il gagne un rayon abondamment garni de flacons, bouteilles et fioles à produits pharmaceutiques. Il cherche et prend une toute petite fiole, la débouche, en hume le contenu pour vérification, l'éloigne promptement de son nez avec grimace. Il va à Solange inerte et lui met la fiole sous le nez.

Sous l'influence de l'ammoniaque, Solange tressaille, son visage se ranime, et sa résurrection débute par une quinte de toux.

Paul l'observe avec une calme indifférence.

SOLANGE, *sans voix.* — Où suis-je ?

PAUL. — Où tu étais.

SOLANGE, *un gémissement.* — O-o-oh !... Oui !... Je me rap... (*Revenant un peu plus à elle-même.*) Paul...

PAUL. — C'est moi... Si tu te levais ?

SOLANGE. — Peux pas... Raoul... m'a... poisonnée... (*Avec une molle sévérité.*) Je te prie... de me laisser mourir tranquille...

PAUL. — Prends ton temps.

(*Il va se diriger vers Raoul, qui est étendu derrière Solange et qu'elle ne peut voir. Solange se soulève faiblement et rappelle Paul d'une voix mourante.*)

SOLANGE. — ... aul !...

PAUL. — Il faudrait savoir. Tu veux parler ou mourir tranquille ?

SOLANGE. — Je veux mourir heureuse... Raoul ?... Fini ?... Mort ?...

PAUL. — Par terre, derrière toi... Retourne-toi.

SOLANGE. — Non... Te crois.... (*Avec un sourire ineffable.*) ... Merci... Adieu ! (*Avec un grand soupir heureux, elle referme les yeux et redevient inerte, non plus évanouie, mais terrassée par le sommeil après des émotions au-dessus de ses forces.*)

(*Sans plus se soucier de Solange, Paul est allé à Raoul, a mis un genou à terre, et lui fait humer le flacon d'ammoniaque. A son tour, Raoul réagit, bien faiblement encore, et revient à un état de demi-conscience hébétée et muette. Paul, trouvant qu'il ne reprend pas connaissance assez vite, va à la table du souper, prend une serviette qu'il trempe dans le seau à glace et essuie le visage de Raoul. Raoul se dresse sur son séant, pousse un râle et passe ses mains dans ses cheveux trempés.*)

RAOUL, *un gémissement égaré.* — A-a-ah !... Mon sang !

PAUL. — En bien plus propre, de l'eau seulement.

RAOUL. — Je ne saigne pas ?

PAUL. — Regardez.

RAOUL. — Je n'ose pas.

PAUL. — Alors, saignez.

RAOUL. — Vous n'avez pas tiré sur moi ?

PAUL. — Pas que je sache.

RAOUL. — Sur elle, alors ? (*D'une voix molle encore, mais joyeuse.*) Justice est faite, je meurs comblé.

PAUL. — Je n'ai pas tiré, imbécile.

RAOUL. — Pardon. J'ai entendu.

PAUL. — Qu'est-ce que vous avez entendu ?

RAOUL. — Une détonation... Pan !

PAUL. — Vous avez entendu ça, vous ?

RAOUL. — Oui ! Et tout de suite... (*Il porte une main à sa poitrine.*) ... un choc, ici.

PAUL. — On me raconterait que vous existez, je ne le croirais pas. Il faut vous voir.

RAOUL. — J'y suis ! (*Un cri étranglé.*) C'est un effet du poison ! (*Il se laisse reglisser sur le sofa en gémissant.*) Vite ! Du lait, Monsieur Marlotte !

PAUL. — Ah non ! (*Il le prend sous les bras, le hisse sur le sofa.*) Secouez-vous !

RAOUL. — Quand je suis farci d'une substance vénéneuse ?

PAUL. — Raison de plus. Elle circulera mieux.

RAOUL. — Héliogabale !... (*Se passant une main tremblante sur le front.*) Je sue !... (*Tragique.*) La sueur de l'agonie !...

PAUL, *lui jetant une serviette de table.* — Epongez-vous. (*Sans plus faire attention à lui, il retourne vers Solange. Secouant Solange.*) Toi aussi, debout !... Et vite ! Tu dormiras un autre jour.

SOLANGE, *s'éveillant.* — Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ?

PAUL. — Moi. Raoul. Tout ton petit monde... Tu t'es trouvée mal. (*Sarcastique.*) Mademoiselle Jaumier aussi.

RAOUL, *digne.* — Oh ! je vous en prie, pas de sarcasme !... Je me suis vu mort, je suis tombé. Un réflexe qui va de soi !

PAUL. — En tout cas, un peu de tenue maintenant... Et oubliez tous les deux ce que vous avez bu, ça ne compte pas.

SOLANGE, *tout à fait réveillée maintenant.* — Ce n'était pas du poison ?

PAUL. — Non.

RAOUL, *tout à fait revenu à lui et méfiant.* — Ça avait pourtant un goût bien dangereux... Il y a *aussi* des poisons lents...

SOLANGE. — Qu'est-ce que nous avons bu, Paul ?

PAUL. — De l'hyposulfite. Une mouche en boirait un saladier impunément.

RAOUL. — Vous avez des facéties bien à vous.

PAUL. — Ce qui est bien à moi n'étant pas pour vous déplaire, si je me souviens bien.

SOLANGE. — Et ton revolver ? Il n'était pas chargé, ton revolver ?

PAUL. — Oh que si !

RAOUL. — Où est-il ?

PAUL. — Rangé, après usage.

SOLANGE. — Quel usage ? Tu n'as pas tiré.

RAOUL. — J'ai compris !... C'était pour nous faire peur... Tragediante ! Comediante !

PAUL, *avec un souverain mépris.* — Il y a des mots que vous ne devriez jamais vous permettre Jaumier... « Peur », bien... Mais « comprendre », « deviner », « réfléchir » ... non !

SOLANGE, *amère.* — Moi non plus, je suppose ?

PAUL. — Toi ? On ferait un livre avec tous les mots que tu ne devrais pas te permettre. (*Un bref temps, puis.*) Je vais tout de même essayer de me faire jour jusqu'à vous. Il en restera ce qu'il en restera... (*Il continue, d'une voix posée, très calme, très dense.*) Je n'avais pas acheté l'automatique que vous avez vu pour enfoncer des clous. Tout à l'heure, en montant, retour de la gare, j'étais décidé à lui laisser la parole... Trois mois durant, vous vous étiez foutus de moi. Vous m'aviez mangé dans la main et craché dans le dos. Vous m'aviez trahi si jovialement...

RAOUL. — Ah ! pardon ! Ne confondons pas !... Ce n'est tout de même pas moi qui, vêtu de blanc et couronné de fleurs d'oranger, vous ai juré fidélité au pied des autels !

PAUL. — Pas au pied des autels, mais l'amitié aussi est un sacrement. L'amitié aussi est un mariage. Je vous ai offert ma main, Jaumier, vous l'avez acceptée. Et, ni à vous ni à Solange, je ne l'avais offerte vide, ma main !... Si encore me trahir vous avait suffi. Mais non ! Hier, vous m'avez voulu mort, assommé et jeté à l'eau... (*Il boit.*) Alors, ce soir, d'autorité, sans préavis, sans crier gare !... « coucou, me revoilà ! » ... Et tout le chargeur ! Ségalas n'était pas mon cousin... Seulement, quand je suis arrivé sur le palier, vous causiez, et j'ai écouté. C'était beau, c'est devenu sublime... Ma foi, j'ai perdu pied. J'ai lu des romans, pas beaucoup, mais enfin... J'ai été au théâtre, pas souvent, mais tout de même... Qui sait ? Il y avait peut-être du vrai dans tout ça !... Vous étiez peut-être, vous, des géants du cœur, des titans de l'amour, des élus ! Fâcheux à rencontrer pour une pâle silhouette, un piètre bougre comme moi. Mais qui étais-je pour immoler Pelléas, déconfire Mélissandre ?... Un minable, un jean-foutre à qui vous donniez l'aubaine de s'élever jusqu'à vous, et qui allait cafouiller miteusement sa belle chance !... (*A Solange.*) Toi, la prima donna... (*A Raoul.*) Vous, le ténor... Mais moi, la basse noble et magnanime. J'étais du rideau. Je saluais avec vous... Il fallait décidément y regarder à deux fois, vérifier les poinçons ! C'est là que je suis entré, que j'ai dit ce qu'il fallait, et que je suis ressorti attendre... Quand je suis revenu, si j'avais trouvé l'un de vous m'attendant seul, la poitrine offerte, ou si vous aviez choisi de lamper mon hyposulfite de bon cœur et ensemble, alors, là, pardon ! Pardon et chapeau ! Je vous présentais mes excuses. Je disparaissais sans garder une quenotte contre vous. J'insistais, avant, pour que vous finissiez votre souper joli, que vous me permettiez de vous découper le poulet, de vous verser le champagne, de vous essuyer la bouche. Puis je disparaissais, emportant votre estime... Ça n'a pas tourné comme ça, on ne peut pas dire !

(*Un temps, puis.*)

SOLANGE, *timidement.* — Tu n'as tout de même pas tiré !

PAUL, *avec un immense mépris.* — Non... Même de ça, vous avez réussi à me dégoûter !... Et puis, en tuer deux comme vous, et savoir qu'à la même minute il en vient deux mille au monde qui seront exactement pareils, poudre aux moineaux !... Non ?

(*Un temps, puis.*)

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu décides, maintenant ?

PAUL. — C'est tout simple. Je suis ici chez moi, je m'y trouve bien et j'y reste. Et il va sans dire que si c'est moi qui reste, ce n'est pas vous. (*Plus particulièrement à Solange.*) Ailleurs et sans moi, fais ce que bon te semblera. Le monde t'appartient, à plus forte raison le demi-monde.

SOLANGE. — De t'avoir trompé à devenir une fille, il y a de la marge !

PAUL. — D'avoir été trompé à redevenir garçon, il n'y en a pas. (*Catégorique.*) Allez, oust ! Je vous ai assez respirés. Ensemble, ou séparément, mais au plus vite, décampez ! (*A Raoul.*) Professeur, à vos nippes, et que ça saute !

RAOUL, *filant doux.* — Oui, Monsieur Marlotte... (*Raoul disparaît dans le cagibi sans demander son reste, et referme sans bruit la porte sur lui.*)

PAUL, *à Solange, sèchement.* — Et toi, du vent.

SOLANGE, *humble.* — Oui, Paul... Je coucherai à l'hôtel Massoubre et je reviendrai chercher mes affaires demain matin.

PAUL. — Couche dans un marronnier si le cœur t'en dit, aux casernes ou à l'évêché, mais emporte ce soir ce que tu as à emporter, et ne reviens rien chercher demain. Ni plus tard, ni jamais.

SOLANGE. — J'ai deux robes au teinturier.

PAUL. — Qui se fera un devoir sacré de te les rapporter à l'adresse de ton choix. Tu inventeras pour remettre les pieds dans cette maison des motifs plus nombreux que les étoiles du ciel. Mais ne compte sur aucun pour t'entrebâiller la porte. Du vent, ai-je dit !

SOLANGE. — J'ai entendu, Paul... Est-ce que je peux prendre ta valise noire ?

PAUL. — Elle n'a rien fait qui mérite ça, et les cartons ne manquent pas dans la penderie.

SOLANGE. — Tu m'enverras bien un peu d'argent de temps en temps ?

PAUL. — Si peu que rien, si rarement que jamais.

SOLANGE. — Si c'est ta façon de me punir, elle manque d'élégance !

PAUL. — Ce n'est pas ma façon de te punir, c'est

ma façon de ne pas te récompenser... Travaille, tu n'en mourras pas.

SOLANGE. — Je n'en vivrai pas non plus. Je ne sais rien faire.

PAUL. — Ton ami Jaumier n'a pas été de cet avis.

SOLANGE. — Dis tout de suite que je dois faire le trottoir ?

PAUL. — Je serais mal venu à te le défendre, j'ai été ton premier client.

SOLANGE. — Rassure-toi. Seule dans la vie, je ne ferai pas de vieux os.

PAUL. — Que la terre te soit légère !

SOLANGE. — C'est du chagrin de t'avoir méconnu, Paul, que je mourrai. De t'avoir mésestimé. Voilà ! C'est de t'avoir épousé sans beaucoup te connaître.

PAUL. — C'est surtout d'avoir connu Jaumier sans beaucoup l'épouser.

SOLANGE, *se rapprochant de Paul.* — Et si ce soir j'avais vu clair en moi, tout d'un coup ? Si j'avais compris que tu es l'homme qu'il me faut... Ce sont des choses qui arrivent !

PAUL. — Tu m'as donné une préférence très nette pour celles qui n'arrivent pas.

SOLANGE. — Veux-tu que je te dise, Paul ? J'en viens à me demander si, en fin de compte, je n'ai pas plus de cœur que toi.

PAUL. — Un conseil : Quitte-moi sur cette bonne parole, tu ne trouveras pas mieux.

SOLANGE, *reculant vers la porte du palier.* — Tu es bien sûr que c'est ça que tu veux ?

PAUL, *geste indiquant la porte.* — ...

SOLANGE. — Soit. Adieu, Paul !

PAUL. — ...

SOLANGE. — Tu refuses de me dire adieu ?

PAUL. — ...

SOLANGE, *mélancolique et noble.* — C'est ton droit... (*Elle fait un pas vers le palier et soudain se retourne. Dramatique.*) Au fond, tu sais très bien ce que tu fais en me renvoyant sans argent pour voir venir.

PAUL. — Oui. J'aère.

SOLANGE. — Tu me condamnes à la réclusion !

PAUL. — Ce serait encore une réduction de peine sur ce qui a failli t'arriver... Quelle réclusion ?

SOLANGE. — Où veux-tu que j'aille sinon chez tante Yvonne ?

PAUL. — Elle me hait. Elle t'accueillera à bras ouverts.

SOLANGE. — Toujours, les pieuvres !... Et pour m'accueillir à bras encore plus ouverts, elle laissera tomber la bonne qu'elle a dû prendre lorsque tu m'as emmenée. Et sais-tu où elle habite maintenant, tante Yvonne ?

PAUL. — A Lyon.

SOLANGE. — Non. Elle a sous-loué... Elle vit à vingt kilomètres de Lyon.

PAUL. — C'est déjà mieux.

SOLANGE. — A la Garrigue-sous-Cazamet. A vingt kilomètres de Lyon, mais à cent mètres d'une tannerie. Même les roses y sentent la vache crevée ! Mais pour elle, ce sont les vaches crevées qui sentent la rose, parce qu'elle a acheté la tannerie.

PAUL. — Est-ce qu'il n'émane pas aussi d'elle un fort parfum d'héritage, d'énorme héritage ? Tu l'attendais ici, là-bas tu le gagneras.

SOLANGE. — Je l'attendrai longtemps, et je le gagnerai dur !

PAUL. — Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

SOLANGE. — Renvoie-moi, mais prête-moi... Tiens, prête-moi seulement... de quoi me retourner...

PAUL. — Vers qui ?

SOLANGE. — Très bien. Je me débrouillerai. Mais alors, promets-moi une chose.

PAUL. — Rien.

SOLANGE. — Si !... Que tu me feras suivre les lettres de tante Yvonne, et que tu lui feras suivre les miennes. Comme si j'habitais toujours ici, comme si tu ne m'avais pas renvoyée.

PAUL, *réfléchit, puis avec un haussement d'épaules.* — Soit.

SOLANGE, *infiniment soulagée.* — Comment te remercier ?

PAUL. — En t'en allant !

SOLANGE, *un suprême effort à l'attendrissement.* — Paul ! Tu m'as aimée ! Tu m'as eue vierge !

PAUL. — Tu m'as eu confiant. Nous sommes quittes !

SOLANGE, *vaincue et dans un trémolo final.* — Adieu, mais j'emporte ta photo ! La grande !

(*Paul demeurant décidément sans réaction, Solange se résigne et disparaît par le palier, refermant la porte sur elle. Paul gagne le cagibi, l'ouvre à la volée.*)

PAUL. — Et vous ? Qu'est-ce que vous foutez là-dedans ? Sortez !

(*Raoul sort timidement du cagibi et demeure sur le seuil. Il a dépouillé la tunique de son pyjama, mais il est encore en pantalon de soie bleue, et en chemise à col ouvert.*)

C'est là que vous en êtes ?

RAOUL. — Je pensais. Je me suis oublié.

PAUL. — A votre âge, c'est du propre !

RAOUL, *douloureux.* — Ah ! ne vous moquez pas !... J'ai pleuré.

PAUL, *ébahi.* — Vous avez pleuré ?

RAOUL. — Parfaitement.

PAUL. — Beaucoup ?

RAOUL. — Plus que vous ne croiriez... Et alors ? C'est mal ?

PAUL. — C'est adorable. Et naturellement, c'est sur vous que vous avez pleuré ?

RAOUL. — J'ai perdu le droit de pleurer sur vous. (*Avec un éclat de haine.*) Et ce n'est tout de même pas sur...

PAUL, *l'interrompant.* — Assez. Allez passer votre pantalon, ou je vous prends sur mes genoux et je vous le passe moi-même.

RAOUL. — Vous n'avez que la menace à la bouche. Alors on a l'air de quoi quand on fait ce que vous demandez ?

PAUL, *tonnant.* — Allez-vous me foutre le camp ?

RAOUL, *faisant un bond en arrière.* — Oui, Monsieur Marlotte, oui... (*Humblement.*) Je serai ici demain à midi.

PAUL. — N'en croyez rien.

RAOUL, *digne.* — Vous m'avez prêté cinquante mille francs. Demain à la première heure, je solliciterai une avance à l'Economat, et à midi sonnant je vous les apporterai.

PAUL. — Vous êtes en mauvais termes avec la poste ?

RAOUL. — Non. Pourquoi ?

PAUL. — Un mandat fera l'affaire.

RAOUL. — Non !... (*D'une voix étranglée, un peu mouillée aussi.*) Je ne sais pas ce qui se passe en moi ! Je ne peux pas me faire à l'idée de ne plus vous voir !

PAUL. — Rien de réciproque, je vous le jure.

RAOUL. — Vous êtes quelqu'un, Monsieur Marlotte ! Je me demande si vous savez vous-même combien vous êtes quelqu'un. J'ai trompé un meilleur homme que moi, voilà ce qui n'a pas fini de me ronger.

PAUL. — Et de perdre vos douze mille balles par mois, ça ne vous grignote pas un peu ?

RAOUL. — Vil détail, quand c'est vous que je perds !

PAUL. — Il y a d'autres photographes, vous vous referez un foyer.

RAOUL, *d'une voix perlée de pleurs.* — Vivre dans la même ville qu'un homme que je viens d'apprendre à admirer, et ne plus jamais le voir ! La voilà l'expiation ! Elle sera dûre !

PAUL, *n'en croyant pas ses oreilles.* — Vous foutriez-vous de moi, Monsieur Jaumier ?

RAOUL. — Ah non ! Ça aussi, c'est du passé.

PAUL. — Vous demanderez votre changement de garnison.

RAOUL, *amer.* — Ils sont beaux, les changements, quand on les demande ! Konakry ! Saint-Pierre-et-Miquelon ! Une chaire sur une banquise, ou sous une moustiquaire ! (*Eperdu de supplication.*) Monsieur Marlotte ! Je n'ai pas d'amis ! Je n'ai pas de famille ! Mais je trouverais la force, le courage de tenir le coup si je pouvais espérer une chose, une seule !

PAUL. — Tant que ce n'est pas une poignée de main.

RAOUL. — Oh non ! Ça ! Je fais une croix sur ça !... Mais, une fois par semaine, vous revoir ! Juste une heure !... Pas nécessairement ici !

PAUL. — Non, pas précisément. A la Vieille-Ecluse, par exemple ?

RAOUL, *riant creux et forcé.* — Vous voyez ? Vous commencez déjà à plaisanter ! C'est bon signe, ça !... Inutile de vous dire que je préférerais ici. (*Grave, ému.*) Vous allez être bien seul, Monsieur Marlotte ! Et ne vous faites pas plus fort que vous n'êtes. Ce sera dur, à la longue... Laissez-moi revenir... Les premières fois, je viendrai comme en passant. Et un jour, il y aura peut-être avec moi une jeune personne... jeune et agréable... Vous aurez préparé comme par hasard des plaques, des costumes, une toile de fond... Ce serait peut-être un jour où vous auriez oublié des cigarettes. Je me ferais un devoir d'aller vous en chercher...

(*Paul l'a regardé parler avec une espèce de stupeur émerveillée puis.*)

PAUL. — J'ai failli vous occire !... Hérode lui-même vous aurait épargné !

RAOUL, *illuminé.* — Alors ? Ce n'est pas oui, mais ce n'est pas *tout à fait* non ?

PAUL. — C'est non. Allez vous habiller.

RAOUL, *revenant déjà à son imperturbable optimisme.* — Oui, Monsieur Marlotte. Mais j'emporte l'espoir.

(*Mais avant que Raoul ait atteint la porte du cagibi, Solange est apparue sur le seuil de la porte du palier. Elle est exactement dans la même tenue qu'à sa sortie, en sandales et en kimono. Raoul s'arrête sans plus songer à s'en aller.*)

SOLANGE, *un gémissement contenu.* — Paul !...

PAUL, *se retournant vers elle.* — Tu en es là, toi ?

SOLANGE. — Mes cartons sont faits, je te jure... Je n'ai plus qu'une robe à passer... (*Elle éclate en sanglots.*) Paul ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas partir !... Tue-moi si tu veux, mais je ne peux pas !

RAOUL, *d'une voix mouillée, mais triomphante.* — Vous voyez bien qu'il n'y a pas que moi.

SOLANGE. — Si je te perds, j'en mourrai, Paul !

RAOUL. — Et moi, qui sait ?

(*Toute la colère pulvérisée par le spectacle de Solange sanglotant contre la porte du palier et de Raoul effondré contre la porte du cagibi, Paul les regarde sans pouvoir en croire ses yeux.*)

PAUL. — Ah ! vous êtes friands à voir !

SOLANGE. — Ça m'est égal ! (*Implorante.*) Je me ferai toute petite, Paul ! Je serai ta bonne, ton esclave !

RAOUL. — Je ferai les courses, les corvées !

(*Un silence, puis.*)

PAUL. — Si je comprends bien, vous me trompez depuis trois mois, vous caressiez hier encore l'espoir de mon trépas, et avec ces hautes qualifications vous insistez maintenant pour faire le bonheur de ma vie, la joie de mes vieux jours ?

SOLANGE. — Aujourd'hui n'est pas hier, Paul !

RAOUL. — On peut même dire qu'il s'en est passé des choses, depuis !

SOLANGE., — Essaye, Paul ! Rien de plus, essaye !

RAOUL, *une supplication trémulante.* — S'il vous plaît, Monsieur Marlotte !

SOLANGE, *de même, mains jointes.* — Paul !... Sois bon !

PAUL, *un rire sombre, sans joie.* — Bon ?

SOLANGE. — Oui, Paul ! Ça te portera bonheur ! C'est dans l'Evangile : « Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre ! »

PAUL. — Et la terre, c'est vous ? Joli cadeau ! (*Lentement, perdu dans un souvenir.*) En 40, j'avais un copain, au 358e. Il ne devait pas avoir lu l'Evangile, lui, parce qu'il passait son temps à me répéter : « Fais gaffe, Marlotte. Pas la main sur le cœur, le poing ! Parce que celui qui est bon comme le pain, il le sera comme la romaine ! » Il le disait, il l'a prouvé. Savez-vous comment il a fini, ce dur, ce Jules ? Il a poiré une balle entre les deux yeux en allant ramasser où il ne fallait pas un cabot-fourrier qui était sa bête noire. (*Il se tourne vers eux et de toute sa voix.*) Je ne l'ai pas été, moi, bon comme le pain avec vous, salopards ?

SOLANGE. — Si, Paul, si...

RAOUL. — Oh si ! Monsieur Marlotte !...

PAUL. — Et je ne l'ai pas poirée, ma balle entre les yeux ?... Alors ?...

(*Un bref silence, puis.*)

SOLANGE. — Alors, il faudra être méchant avec moi, Paul... Me garder, mais être méchant.

RAOUL. — Pour moi, c'est bien simple : ne plus rien me passer, rien !

(*Paul les regarde, puis il se fige.*)

PAUL, *avec une décision lente, irrévocable.* — Non... Ni bon, ni méchant... C'est fini... Je ne vous ai pas épargnés ce soir pour vous étrangler dans huit jours, et c'est peut-être ce qui arriverait. (*Leur coupant la parole d'un geste.*) Je ne dis pas que vous recommenceriez, dans la vie. Mais, là... (*Il porte la main à sa tête.*) là, vous continueriez... Un jour, ça finirait par me tomber du cerveau dans les doigts, et c'est quelque chose, mes doigts, regardez-les... (*Il tend vers eux ses deux mains, doigts écartés.*) Vous vous voyez avec ça autour du cou ?... Non ?... Eh bien, moi, je commence à vous voir. Alors foutez le camp. Je suis un lent, profitez-en... (*Et, comme silencieusement, Solange et Raoul vont pour sortir.*) Un moment !... Et Venise ?

SOLANGE. — Quoi... Venise ?

PAUL. — « Ville d'amour », sixième et dernière. Je dois l'avoir livrée demain, cette série-là !

SOLANGE. — Et tu espères que je vais poser le soir où tu me jettes à la rue ?... Jamais !

RAOUL. — Franchement, Monsieur Marlotte, ce soir je vous decevrais !

PAUL. — Peu importe, je n'ai pas l'intention de fignoler.

SOLANGE. — Tu vois bien, Paul, que tu ne peux pas me renvoyer ce soir ! Demain, mon chéri, tout ce que tu voudras, tant que tu voudras !

RAOUL. — En ce qui me concerne, vous tombez bien ! Je n'ai pas de classe demain ! Ma journée est à vous !...

PAUL, *très calmement.* — Désolé, mais ce soir garde toutes mes préférences.

SOLANGE. — Ah ! mais pardon ! Je ne couche pas, je ne pose pas. Mais si je pose, je couche. C'est mon dernier mot.

PAUL, *doucement.* — Mille regrets, ce n'est pas le mien ! Aimerais-tu vraiment que j'envoie un joli télégramme à ta chère tante Yvonne, lui annonçant que je te remets indéfiniment à sa disposition pleine et entière ?

SOLANGE, *outrée, mais vaincue.* — Lâche !

PAUL. — A la bonne heure !

RAOUL, *assez faraud.* — Je n'ai ni oncle, ni tante, Monsieur Marlotte !

PAUL. — Non. Mais vous avez quarante petits élèves, une douzaine de collègues et un proviseur qui seront charmés qu'on les aide à vous reconnaître en Saintongeais, en contrebandier, en Napolitain à toutes les devantures de la région. Ça en fera du lèche vitrine !

RAOUL, *d'une voix blanche.* — Vous ne feriez pas ça !

PAUL. — Un petit pari ? (*Il gagne à grands pas le placard aux costumes, l'ouvre.*) Allons ! Au travail !... La fin qui couronne l'œuvre ! Le bouquet sur le toit ! En vitesse, et en beauté ! Droit sur le Rialto ! (*Il vient à Raoul, lui jette le costume de gondolier sur les bras.*)
Dans cinq minutes ici, en gondolier de fond en comble. (*A Solange, de même.*) Et toi, à l'avenant !

RAOUL, *allant vers le cagibi.* — Alors, moustaches ?

PAUL. — Frange, côtelettes, et tout le cresson !

RAOUL. — Merci ! (*Raoul disparaît dans le cagibi, refermant la porte sur lui.*)

(*Paul se tourne vers Solange qui est demeurée immobile, son costume entre les bras.*)

PAUL. — Qu'est-ce que tu attends ? Le Doge ?

SOLANGE. — Je voudrais te crier ma honte !

PAUL. — Elle crie très bien sans toi... va !

(*Solange disparaît derrière le paravent. Paul fait ses préparatifs.*)

VOIX DE SOLANGE. — Tu vas vraiment pouvoir travailler ce soir ?

PAUL. — Avec des spots, pas de problème.

VOIX DE SOLANGE. — Ce n'est pas ce que je voulais dire, et tu le sais très bien.

PAUL. — ...

VOIX DE SOLANGE. — Je voulais dire : moi te quittant, pour toujours peut-être.

PAUL. — Pourquoi peut-être ?

VOIX DE SOLANGE. — Il y a le Ciel.

PAUL. — Mais il y a saint Pierre, je suis tranquille.

VOIX DE SOLANGE. — Avoue-le maintenant, Paul ! Tout à l'heure, pas un instant tu n'as eu l'intention de tirer ?

PAUL. — Garde un jour ton doigt sur une gâchette dix minutes de suite, et tu sauras la réponse.

VOIX DE SOLANGE. — Qu'est-ce qui t'a retenu ?

PAUL. — La pensée qui aurait dû vous retenir : le plaisir de faire une chose ne vaut pas l'ennui de l'avoir faite.

(*Solange reparaît de derrière le paravent. Elle a épinglé dans ses cheveux un minuscule tricorne, et passé à moitié sa robe vénitienne. Les épaules nues, elle va à Paul qui a installé trois projecteurs-spots autour de la gondole.*)

SOLANGE. — Agrafe-moi, je ne le peux pas.

PAUL. — Tourne-toi. (*Elle obéit. Il commence à agrafer la robe par la taille.*) Ne bouge pas.

SOLANGE, *baissant la voix.* — Tu ne remarques rien ?

PAUL. — Quoi par exemple ?

SOLANGE, *avec un peu de gêne dans la voix.* — Je me sens toute drôle...

PAUL. — Tu sens encore la peur. Ça passera.

SOLANGE, *de basse, sa voix devient rauque, chavirée.* — Ecoute, Paul !... Je partirai ! C'est juré ! Mais cette nuit garde-moi, garde-moi toute !... ça ne comptera pas !

PAUL, *impassible.* — Tu ne trouves pas cette soirée assez remplie ?

SOLANGE. — Je ne savais pas l'homme que tu étais ? Enfin j'ai envie de toi !

PAUL. — Epouse Jaumier, et nous verrons.

SOLANGE, *une petite lueur dans les yeux.* — Tu veux ?... Dis ! Tu veux que ce soit son tour ?

PAUL. — Non. (*Soudain très grave.*) Et même, écoute-moi bien ! Ce que tu vas faire à partir de ce soir ne me regarde plus... Trouve à travailler, à te vendre... Revois Jaumier ou ne le revois pas... (*Détachant chaque mot.*) Mais ne l'épouse *jamais !* Parce que tu es ce que tu es, et que *lui*, ma fille, *lui*, est un Ségalas, un vrai !

(*Avant que Solange ait pu ouvrir la bouche pour répondre, la porte du cagibi s'ouvre prestement. Et Raoul entre, d'une gambade. Il est en complète tenue de gondolier, un foulard débordant de boucles noires serré à ses tempes. Sa lèvre supérieure est superbement parée de moustaches altières. Des pattes de crêpé noir lui descendent à mi-joue.*)

RAOUL, *un pied levé, le bras arrondi.* — Ecco

aumierino, il gondoliere ! (*A Paul.*) Mon chant lu cygne ! Je vous gâte, il me semble ?

PAUL. — Ça ira.

RAOUL. — Et maintenant, commandez, Sérénisime !

SOLANGE. — Pitre ! Paillasse !

RAOUL. — Ah ! vous, au lupanar, drôlesse !

PAUL, *dûrement.* — La paix ! (*Avec une calme autoité.*) Solange, à l'avant !

(*Toute soumission, Solange va à la gondole, et s'assied à l'avant.*)

De trois quarts (*Elle obéit.*) Encore.

SOLANGE. — Je suis très mal.

PAUL. — Jaumier, coussins.

RAOUL. — C'est bien pour vous ce que j'en fais ! *Il va au sofa, y happe deux coussins qu'il lance à Solange à toute volée.*)

PAUL, *sévère.* — Derrière la banquette, Jaumier !

RAOUL, *obéissant, puis.* — Et l'aviron ? Un gondoier sans aviron, c'est un évêque sans crosse, un Ecossais sans cornemuse !

PAUL. — C'est une scène d'amour. Il a posé son aviron.

SOLANGE. — Une scène d'amour ! Si je vomis, tu l'auras voulu !

RAOUL. — Ne pensez pas à vous, Madame, vous ne vomirez pas.

PAUL. — Un genou sur la banquette, Jaumier.

(*Solange et Raoul reprennent la pose tant bien que mal.*)

Plus renversée, Solange. Plus suave, une buée dans le regard... Voyons ce que ça donne... (*Il retourne à l'appareil.*)

(*Solange obéit, mais murmure en douce à Raoul.*)

SOLANGE. — Pantin !

RAOUL, *en douce.* — Putain !

PAUL, *sortant de sous son voile.* — Essayons ça.

(*Solange et Raoul gardent leur pose voluptueuse, enamourée.*)

(*Paul a glissé dans l'appareil un châssis avec plaque et s'est armé d'une torche à magnésium. Tandis que Paul tourne le dos un instant.*)

SOLANGE, *très vite à Raoul, entre ses dents.* — Raclure !

RAOUL, *de même.* — Roulure !

(*Le temps pour Paul de se retourner, ils ont repris leur position suave et adorante. Paul allume les trois projecteurs-spots qui, aussitôt, baignent de lumière et de gloire une gondole de songe, une patricienne de rêve, un Rialto transfiguré. La vision est à la fois féerique et ridicule. Paul élève sa torche au magnésium, prend la poire de l'objectif en main.*)

PAUL. — Ne bougez plus. Je compte quatre. Forcez sur l'expression ! De la volupté, de l'extase, de la barcarolle !... « L'Invitation au voyage ! », « L'Embarquement pour Cythère ! »... Vous êtes les Amants sublimes ! Les Amants éternels ! Des cimes immaculées de votre amour invulnérable, vous riez à la vie, vous riez de la mort !... Un !...

(*Le rideau, très doucement, commence à descendre.*)

Deux !... Trois !... Quatre !...

... C'était presque ça... Je ne vous retiens plus.

(*Trés rapidement*

LE RIDEAU

achève sa course.)

CHARMANTE SOIRÉE

ET LA CRITIQUE

Jacques Deval qui dispensa tant de « charmantes soirées » sur les différentes scènes parisiennes (souvenez-vous : **Tovaritch, Etienne, Ce soir à Samarcande, La Manière forte...**) est, selon Paul-Louis Mignon, « l'auteur le plus séduisant et le plus surprenant pour le critique dramatique ».

Est-ce pour cela que l'accueil réservé par la critique à sa dernière comédie, **Charmante Soirée**, a été « nuancé » ? Peut-être. Il semble plutôt que les critiques, tout en s'accordant pour reconnaître l'habileté dramatique peu commune de l'auteur, aient été déroutés par le décalage (voulu) entre la noirceur du thème traité et le ton franchement comique du dialogue. Max Favalellli nous en donne l'explication, dans **Paris-Presse**, après avoir exposé à ses lecteurs le sujet de la pièce :

> *Voici à n'en pas douter le thème d'un drame effroyable. Un sujet pour pièce noire.*
>
> *Mais M. Jacques Deval n'a point d'autre but que celui de divertir et sa couleur préférée serait plutôt le rose. Il s'est donc évertué, avec un rare bonheur, à émonder cette douloureuse histoire de tout ce qui pourrait lui conférer un peu de poids et de vérité. Et, n'oubliant jamais que les Variétés se trouvent sur les terres du boulevard, remplaça soigneusement tous les cris de la sincérité par des mots d'auteur.*
>
> Charmante Soirée *— c'est le titre de la comédie et ce sera assurément la définition accordée au spectacle par un public nombreux — est donc le comble de l'artifice.*

★

Paul Gordeaux, lui, s'émerveille, dans **France-Soir**, de la façon dont Jacques Deval a su renouveler une situation classique :

> *D'une scène que l'on a vue cent fois, M. Jacques Deval a fait toute une comédie, qu'il qualifie sur l'affiche de « nouvelle ». Cette scène est classique ; un amant et une maîtresse jurent, dans leur exaltation amoureuse, de ne pas survivre l'un à l'autre s'il arrivait malheur à l'un d'eux.*
>
> *Un danger de mort se présente soudain et, aussitôt, chacun des deux êtres cherche férocement à sauver sa propre peau, dût-il pour cela secrifier la vie de l'autre.*
>
> *Etirée jusqu'à faire trois actes, cette « situation » aurait pu perdre tout piquant et toute sa veur. Mais M. Jacques Deval est un habile homme. Il a su trouver, pour « meubler » sa comédie, une « atmosphère » amusante (celle d'un studio de photographe provincial spécialisé dans les cartes postales folkloriques et sentimentales), trois personnages éternels, mais pittoresquement campés (le chevalier du collodion, mari barbu, cocu et pas content ; l'épouse, infidèle et perverse avec sérénité ; l'amant, au langage fleuri de citations, d'allusions littéraires, et qui cumule les fonctions de professeur au lycée avec celles de figurant pour photos artistiques), enfin un dialogue semé à profusion de mots d'auteur, de répliques drôles et d'observations amères sur la triste humanité... Tout compte fait, l'on ne s'ennuie pas à cette* Charmante Soirée... *D'autant que c'est fort agréablement joué.*



Jean Guignebert réagit de même dans **Libération** :

> *Ayant choisi pour sa comédie un cadre préfabriqué, Jacques Deval a mis en œuvre ses qualités d'homme de métier : habileté dans la construction, vivacité du dialogue, drôlerie dans le détail des situations... Telle qu'elle est, cette comédie n'est pas sans agrément. On y trouve de fort réjouissantes répliques, et si certaines scènes traînent un peu, l'ensemble est mené à bonne allure.*



Il est évident que **Charmante Soirée** est une pièce fort drôle et Stève Passeur, qui a assisté à la première publique (avant la critique) au milieu des spectateurs « payants », le constate dans **L'Aurore** :

> *On a ri sans discontinuer durant les deux derniers actes et les critiques riront peut-être encore plus fort le soir de la générale, lundi prochain.*

★

Si Jean-Jacques Gautier, dans **Le Figaro**, n'approuve pas le fond de l'ouvrage, il constate la sûreté de la technique de l'auteur, remarquablement servi, en outre, par l'interprétation de Michel Simon :

> *Mots drôles, répliques bien venues de place en place. Une technique sûre à l'intérieur d'un propos discutable et un excellent rôle tenu à merveille, tenu d'une façon véritablement inquiétante par Michel Simon. Il est la menace. Il est impressionnant à souhait. Il est un autre* Eternel Mari. *Il est douloureux de désillusion, de désenchantement. Il est inaccessible à toute pitié parce qu'il en a trop vu, parce que Jacques Deval lui en a fait trop voir. Il étale un dédain écrasant. Il a du poids, bref, il est bien.*

★

Michel Simon, qui a également impressionné Guy Verdot, dans **Franc-Tireur** :

> *Derrière la porte, embusqué dans sa barbe comme le porc-épic dans ses piquants, le revolver au poing et le sarcasme à la bouche, il y a un grand acteur qui ne dédaigne pas de se montrer comédien, et qui s'appelle Michel Simon.*



Il serait cependant injuste de ne pas mentionner les deux partenaires de Michel Simon, Jean Marsan et Marthe Mercadier. Max Favalelli, toujours dans **Paris-Presse**, se plaît à leur rendre justice.

> *Dans le rôle du don Juan, M. Jean Marsan est d'un comique plus parisien que provincial. Il est excellent... Quant à Marthe Mercadier, elle a campé, à la limite de la caricature, la femme adultère avec une verve, une drôlerie qui font d'elle une des meilleures actrices, une des plus fines de Paris. Une des très rares qui auraient déjà eu sa place aux Variétés, au temps d'Eve Lavallière et de Jeanne Granier.*



Et maintenant, amis lecteurs, veuillez passer, en compagnie de Jacques Deval, une « charmante soirée ». Vous ne le regretterez pas. Il est orfèvre en la matière.



LE COMTE DE GOMARA

Légende castillane du XIII[e] siècle

par André CAMP
et Francisco PUIG-ESPERT

PERSONNAGES

Récitant

Le Comte et RODRIGUE (même personnage)

DIEGO, l'écuyer (personnage d'un certain âge)

Le jongleur (chanteur)

Un hérault

MAGDALENA

La mère

★

Nos amis André Camp et Francisco Puig-Espert ont trouvé dans le magnifique florilège médiéval de l'Espagne la surprenante légende du Comte de Gomara, *illustrée par la* Romance de la Main morte, *complainte célèbre dans les hautes terres de Castille depuis le XIIIe siècle.*

Puisse cette légende, volontairement traitée avec la simplicité du troubadour castillan, être goûtée de nos lecteurs autant qu'elle le fût des auditeurs de la Radiodiffusion-Télévision française qui en eurent la primeur.

ROBERT CHANDEAU.

RÉCITANT. — Vieille Castille, terre de Soria, au XIIIe siècle. Nous sommes dans les environs de Gomara. Magdalena pleure silencieusement, le visage caché entre ses mains. Près d'elle, Rodrigue la regarde sangloter et baisse les yeux. Tout se tait : la nature et les amoureux. Dans le ciel, les premières étoiles du soir s'allument...

I

RODRIGUE. — C'est impossible..., Magdalena.

MAGDALENA, *réticente.* — Impossible, impossible...

RODRIGUE. — Pour toi, seul l'amour compte, et tu ne vois rien en dehors de l'amour.

MAGDALENA. — Il y a donc autre chose, Rodrigue ?

RODRIGUE. — Oui, Magdalena, le devoir, l'honneur...

MAGDALENA. — L'amour aussi est honneur et devoir. Vous, les hommes, vivez dans un monde différent de celui des femmes et, dans cette tour d'ivoire où vous vous retranchez, vous oubliez les sentiments et réalités étrangères.

RODRIGUE. — Il se peut, mon cœur, que tu aies raison. Mais il est une réalité et un sentiment plus forts que notre affection. Notre maître, le comte de Gomara, quitte demain son château pour réunir ses troupes à celles du roi don Fernando.

MAGDALENA. — Oui, mais tu n'es pas le comte.

RODRIGUE. — Je suis son écuyer. Je lui dois tout ce que je suis. Je dois le suivre. On ne dira pas qu'au moment du danger je me suis caché comme un lièvre couard. Le comte accompagne son suzerain dans sa marche sur Séville pour arracher la ville aux mains infidèles et Rodrigue, son écuyer, partagera le sort de son seigneur. (*Magdalena éclate en sanglots.*) Ne pleure pas, Magdalena. Tes larmes me font mal.

MAGDALENA. — Et à moi, donc !... (*Un temps.*) Les songes ne m'ont pas trompée.

RODRIGUE. — Les songes, dis-tu ?

MAGDALENA. — Il y a quelques nuits, j'ai eu un horrible cauchemar. Nous allions nous marier, et, au moment où le prêtre allait bénir notre union, tu te changeais brusquement en aigle et, disparaissant de mes côtés, tu t'envolais par un vitrail ouvert de l'église.

RODRIGUE. — L'aigle de ton rêve s'est enfui à jamais, mais moi, je te jure de revenir. Je m'en vais, Magdalena, mais, à mon retour, après la victoire, je me marierai avec toi.

MAGDALENA, *émue aux larmes.* — Rodrigue !

RODRIGUE, *l'étreignant.* — Magdalena !

MAGDALENA. — Tu vois ? Maintenant, c'est de joie que je pleure. Tu as juré de revenir et je te crois, Rodrigue. Répète ton serment sur la croix de ton épée.

RODRIGUE, *baisant la croix de son épée.* — Par la croix de mon épée et par tes yeux qui doivent être les étoiles qui me guident, je te le jure. Je te le jure aussi par cet anneau que je passerai à ton doigt à mon retour d'expédition.

MAGDALENA. — Merci, Rodrigue, je te crois. Fais ce que ton honneur te commande, mais reviens..., reviens me rendre le mien.

RODRIGUE. — Adieu, Magdalena.

MAGDALENA. — Un moment... A quelle heure est le départ ?

RODRIGUE. — Demain, aux premières lueurs de l'aube.

MAGDALENA. — Adieu, Rodrigue. J'irai te voir partir, si je parviens à te retrouver dans la troupe.

RODRIGUE. — C'est bien inutile et Gomara n'est pas tout proche.

MAGDALENA. — J'irai cependant, Rodrigue... Conserve pieusement cet anneau, gage de ta promesse, et que, serrant ton doigt, il te rappelle toujours le serment que tu viens de me faire.

RODRIGUE. — Ce qui est juré, est juré... (*Il l'embrasse.*) A bientôt.

MAGDALENA. — Adieu !...

(*Sanglots. On entend le galop d'un cheval qui s'éloigne.*)

Adieu, Rodrigue de mon âme !...

II

Sonneries de trompettes sur différents plans.

RÉCITANT. — Le jour se lève. Sur la tour de l'Hommage du château de Gomara flotte au vent le gonfanon du comte. Des grappes de curieux, le

long des chemins et dans les branches des arbres, attendent le défilé. A l'écart, Magdalena et sa mère surveillent avec anxiété la herse du pont-levis.

MAGDALENA. — Asseyez-vous sur ce tronc d'arbre, mère. Nous avons fait une longue course. Vous devez être fatiguée.

LA MÈRE. — Un peu, ma fille.

MAGDALENA. — Depuis le point du jour, tout le comté de Gomara est sur pied d'alerte pour le départ de son seigneur.

LA MÈRE. — Les hèraults se placent en tête du cortège et vont lire les bans royaux.

(*Roulement de tambours.*)

VOIX D'UN HÉRAULT. — Oyez, loyaux vassaux du fief de Gomara, le mandement de votre roi don Fernando, que Dieu ait en sa sainte garde.

(*Roulement de tambours.*)

De par le roi, il est ordonné et commandé à tous les hommes en état de porter les armes de rejoindre l'armée royale qui va combattre les Sarrasins, ennemis de Dieu et de sa religion.

(*Roulement de tambours.*)

De par le roi, il est ordonné et commandé à toutes les villes, bourgs libres et villages, de donner passage et assistance aux troupes qui vont combattre les Sarrasins, ennemis de Dieu et de sa religion.

(*La voix se perd. Sonnerie de trompettes et de tambours.*)

VOIX DIVERSES. — Vive le roi don Fernando ! Vive le comte de Gomara !

(*Bruit de chevaux et de troupes en marche.*)

MAGDALENA. — Voyez, mère, les hommes d'armes passent le pont-levis. Comme ils sont beaux !

LA MÈRE. — Pauvres garçons !

(*Trompettes lointaines.*)

MAGDALENA. — Les hèraults agitent des gonfanons multicolores.

(*Les trompettes se rapprochent et s'éloignent.*)

UNE VOIX. — Voici le grand écuyer...

MAGDALENA. — Mère, mère, que dit cet homme ?

LA MÈRE. — Que ce cavalier à l'écu rouge et blanc sur ce palefroi bai est le grand écuyer du comte.

MAGDALENA. — Oui, oui, je le vois... Mais ce n'est pas possible... Le grand écuyer, c'est Rodrigue, et celui-là, mère..., non, non, mère..., celui-là n'est pas Rodrigue...

(*Trompettes toutes proches.*)

LA MÈRE. — Voici les trompettes et timbaliers qui passent, menant grand bruit.

VOIX DIVERSES. — Vive le roi ! Vive le comte !

MAGDALENA. — Mère, mère, Rodrigue reste en terre de Soria ! Rodrigue ne part pas ! Je ne voudrais pas me tromper...

LA MÈRE. — Que dis-tu, fillette ? Ce n'est pas possible !

MAGDALENA. — Mère chérie, que je suis heureuse ! Je ne veux pas demeurer plus avant !... Retournons à la maison...

LA MÈRE. — Attends un peu, que diantre ! Le défilé va s'achever, d'après ce que je vois. Dès que le comte sera passé, nous nous en irons.

(*Bruit de troupe en marche, tambours.*)

VOIX DIVERSES. — Vive le comte de Gomara ! Pour Dieu et pour la Castille !... Vive le comte !

LA MÈRE. — Le comte ! C'est le comte !

MAGDALENA. — Mère ! Mère ! (*Elle pousse un cri déchirant.*) Rodrigue !

LA MÈRE. — Qu'y a-t-il, ma fille, ma petite fille ?

MAGDALENA. — Le comte..., le comte !... C'est Rodrigue, mère... Félon, félon... Parjure !... (*Elle éclate en sanglots.*)

LA MÈRE. — Ne pleure pas, mon enfant, ma petite fille...

(*Vivats, cris de joie mêlés aux sanglots de Magdalena qui s'enchaînent, après une courte pause, sur une marche funèbre interrompue rapidement par la voix du récitant.*)

III

RÉCITANT. — Peu après la révélation de la trahison de son amant, Magdalena est morte de langueur et de désespoir. (*On entend la cloche d'un glas.*) Dans le petit cimetière de son village, elle a été enterrée dans sa robe blanche qu'elle ne devait mettre que le jour de ses noces. (*La cloche cesse.*) Cependant, les armées chrétiennes campent sous les murs de Séville. Demain, l'assaut décisif doit être donné. La nuit tombe. Sous sa tente, le comte de Gomara s'entretient avec son fidèle écuyer.

VOIX DE SENTINELLES, *sur différents plans.* — Sentinelle, qui vive ! Qui vive !... Sentinelle, qui vive !...

LE COMTE, *en premier plan.* — Souffle les torches, Diego. Tu peux t'allonger et te reposer, car, demain, la journée s'annonce rude.

DIEGO. — Et vous, Monseigneur ? Votre fatigue est évidente et les forces ont des limites.

LE COMTE. — Couche-toi si tu veux. Je veillerai, car les soucis m'empêchent de dormir.

DIEGO. — Qu'avez-vous, Monseigneur ? Quel mal vous mine et vous consume ? Vous allez bien tristement au combat et bien triste vous en reviendrez, même victorieux !

LE COMTE, *soupirant profondément.* — Mon brave écuyer, loyal serviteur, je ne puis te celer plus avant les motifs de ma tristesse.

DIEGO. — Confiez-vous à moi, Monseigneur, si cela peut soulager votre peine. S'il s'agit d'un secret, il sera gardé au fond de ma mémoire comme dans le plus profond des tombeaux.

LE COMTE. — J'ai souffert longtemps en silence. Mais, me croyant le jouet d'une vaine illusion, je n'ai pas osé le rompre jusqu'ici. (*Un temps.*) Ce qui m'arrive n'est pas une illusion.

DIEGO. — Parlez, Monseigneur, sans fausse honte.

LE COMTE. — Te rappelles-tu de cette algarade brutale que nous eûmes avec les Maures de Nabuja sous les murs de Triana ?

DIEGO. — Fort bien.

LE COMTE. — Nous étions en petit nombre, l'affaire fut chaude et je fus un moment en grand danger de male mort.

DIEGO. — Je vis, au plus fort du combat, votre cheval, blessé et aveuglé par la fureur, se précipiter au milieu des rangs infidèles.

LE COMTE. — Ce que tu ne sais pas, mon bon Diego, c'est qu'au moment où ma monture allait

se briser sur une muraille de piques ennemies..., une main apparut qui, la saisissant par les brides, la retint avec une force surhumaine et la ramena au milieu des nôtres.

DIEGO. — C'est un vrai miracle du ciel !

LE COMTE. — Cette nuit-là, je pénétrai sous ma tente, fort préoccupé. Je voulais effacer la vision de cette main. Rien à faire !

DIEGO. — N'était-ce pas celle de votre ange gardien ?

LE COMTE. — Je me dirigeai vers le lit... et j'aperçus à nouveau cette main merveilleuse..., d'une finesse peu commune et transparente comme de la cire d'église..., qui écarta les tentures et disparut aussitôt.

DIEGO. — Cela me semble incroyable !

LE COMTE. — Depuis lors, mon bon Diego, à chaque heure du jour, en tous lieux, je vois une main pâle qui prévient mes désirs et devance mes actes.

DIEGO. — Et c'est toujours la même main ?

LE COMTE. — Toujours la même.

DIEGO. — Quel mystère !

LE COMTE. — Tu peux le dire, c'est un mystère... Car je l'ai vue, à l'assaut de la citadelle de Triana, saisir entre ses doigts et détourner dans l'air une flèche qui m'était destinée. Je l'ai vue, dans les banquets et beuveries où je voulais noyer ma peine dans la confusion et le tumulte, répandre le vin de ma coupe... Toujours, partout, elle me surveille, partout, toujours, je la trouve devant les yeux : sous ma tente, au combat, la nuit, le jour, éveillé ou rêvant...

DIEGO. — Mon pauvre seigneur !

LE COMTE, *avec effroi.* — Diego ! Diego !... Regarde-la, regarde-la, en cet instant, sur mon épaule ! C'est elle ! la même main de toujours..., belle et transparente comme la cire vierge...

DIEGO. — Monseigneur, Monseigneur ! Je ne suis qu'un pauvre pêcheur et je ne vois rien.

LE COMTE, *essayant de se maîtriser.* — De l'air ! De l'air ! J'étouffe ! Sortons de cette tente et allons respirer librement.

(*Musique.*)

IV

RÉCITANT. — La reconquête chrétienne a atteint les rives du Guadalquivir. Tout ce que la Péninsule compte de preux chevaliers est venu rallier le camp du roi don Fernando le Saint. Entre deux combats, les guerriers se reposent, assis sur des troncs d'arbre, aux portes de leur tentes, jouant aux dés, tandis que des valets leur versent à boire dans des coupes d'argent.

(*Ambiance de fête avec, au second plan, une vieille chanson d'intonation médiévale.*)

Non loin de la tente du roi, au milieu d'un cercle de soldats, se tient un étrange personnage, moitié pèlerin, moitié jongleur.

(*La chanson vient de s'achever au milieu des cris et des bravos.*)

VOIX DIVERSES. — Bravo ! Bravo ! Une seconde fois !

UNE VOIX FORTE. — Non. Une autre romance.

LE JONGLEUR. — Silence. Je vais vous chanter maintenant la « Romance de la Main morte ».

UNE VOIX. — A boire d'abord.

LE COMTE, *en aparté.* — Qu'a dit le drôle ?

DIEGO, *même jeu.* — Rien, Monseigneur... Je ne sais... Allons-nous-en d'ici. Ces gens font trop de bruit...

VOIX DIVERSES. — Très bien, très bien. « La Romance de la Main morte » ! Qu'il commence ! Silence !

LE COMTE, *qui a entendu.* — « La Romance de la Main morte » ?... Un moment, Diego, arrêtons-nous.

LE JONGLEUR, *chantant la mélopée du XIIIe siècle*

I

La fillette a un amant
Qui se prétend écuyer ;
Cet écuyer lui apprend
Qu'il va partir guerroyer.
— Si tu pars, point ne retournes.
— Je reviendrai, sur ma vie.
Tandis qu'il fait ce serment,
Le vent répète à l'envie :
Malheur à celle qui croit
A promesse de galant.

II

Le comte et ses chevaliers
Du château-fort sont partis.
Elle, qui le reconnaît,
En grande affliction, gémit :
— Malheur à moi, car le comte
Emporté avec lui ma foi.
Alors que l'affligée pleure
Le vent répète à l'envie :
Malheur à celle qui croit
A promesse de galant.

III

Morte, on porte au cimetière
Sa dépouille à enterrer.
On a beau jeter la terre,
La main reste déterrée.
Car le comte avait promis
De lui mettre anneau au doigt.
La nuit autour de la tombe
Le vent répète à l'envie :
Malheur à celle qui croit
A promesse de galant.

(*Applaudissements.*)

UNE VOIX. — Bravo, damoiseau ! Tiens, prends une autre coupe pleine du sang du Christ et arrose-toi le gosier.

LE COMTE, *fort.* — Laissez-moi passer !

DIEGO, *reprenant.* — Laissez passer le comte de Gomara. Arrière tous. (*Murmures des hommes qui s'écartent.*) Et silence.

LE COMTE, *au jongleur.* — Dis-moi, garçon, de quel pays es-tu ?

LE JONGLEUR. — Du pays de Soria.

LE COMTE. — Et où as-tu appris cette romance ? (*Un temps.*) Et quelle est cette histoire que tu nous contes ?

LE JONGLEUR. — Monseigneur, on la répète aux quatre coins du fief de Gomara et elle se rapporte à une malheureuse damoiselle cruellement offensée par un puissant baron. Mais les desseins de Dieu ont permis qu'après son enterrement une de ses mains reste hors de la tombe, celle à laquelle son

amant avait juré de passer l'anneau d'épousée... (*Murmures d'étonnement.*) Peut-être l'un de vous connaît-il celui qui a manqué à sa promesse ?...

LE COMTE. — Le chevalier qui a promis le mariage à ton héroïne ne sera pas un parjure. Dès que Séville sera tombée en notre pouvoir, le comte de Gomara retournera vers ses terres...

(*Musique triste jusqu'à la fin, en fond sonore. Galop de chevaux qui s'arrête net.*)

V

RÉCITANT. — Quelques semaines plus tard, à la tombée de la nuit, dans un humble cimetière de campagne non loin de Gomara.

LE COMTE, *à voix basse, au vieil écuyer.* — Voici le chapelain. Il est exact au rendez-vous.

DIEGO, *idem.* — Croyez-vous qu'il acceptera ?

LE COMTE, *idem.* — Ne suis-je pas le maître sur ces terres ! (*Haut.*) Mon Père, je vous ai prié de venir ce soir dans ce lieu étrange, car il y va du salut de deux âmes en péril.

LE CHAPELAIN. — Mon fils, Dieu m'a commis pour cet office.

LE COMTE. — Mon Père, connaissez-vous cette tombe ? Connaissez-vous cette main desséchée qui refuse de s'enfoncer dans la terre ?

LE CHAPELAIN. — Mon fils, nous la connaissons tous dans le comté de Gomara, comme nous connaissions la malheureuse fille qui y dort et la raison de sa mort.

LE COMTE. — Mon Père, bénissez-moi, car j'ai manqué à ma promesse.

LE CHAPELAIN. — Mon fils, ma bénédiction est inutile si elle n'accompagne pas le repentir. (*Durement.*) Qui me prouve que tu te repens ?

LE COMTE. — Cet anneau d'or que je passe au doigt de Magdalena en signe d'union éternelle.

LE CHAPELAIN. — A genoux, tous. (*Tandis que le chapelain prononce lentement.*) « In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. »

(*On entend, en fond sonore, « La Romance de la Main morte ».*)

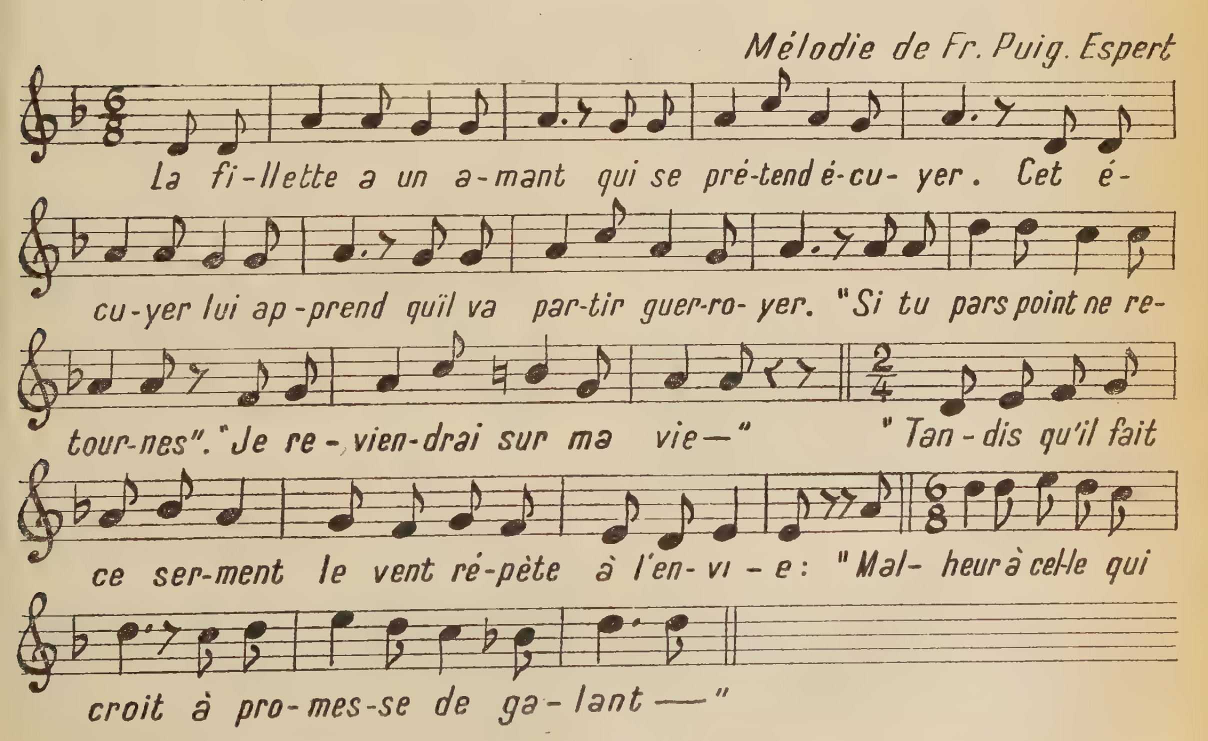
DIEGO. — Miracle, miracle, la main s'enfonce sous la terre avec l'anneau d'or à son doigt... C'est fini, elle a disparu. La tombe est à jamais refermée.

LE CHAPELAIN. — Maintenant que la promesse est accomplie, la paix soit avec vous et avec son esprit.

LE COMTE ET DIEGO. — Amen.

(*On entend dans le lointain une voix indistincte qui psalmodie l'air de la « Main morte ».*)

FIN



TOUT EST AUX DUCS...

La Gueule du Loup, ***de M.-G. Sauvajon et S. Wendt,*** à la Porte-Saint-Martin ;

La Nuit du 4 août, ***d'Albert Husson,*** au Théâtre Edouard-VII ;

Il pleut Bergère, ***de René Wheeler,*** à la Renaissance.

L'art dramatique n'est pas sans rapports avec celui de la guerre. Ce n'est pas par hasard si l'on retrouve cette parenté dans un vocabulaire souvent commun. Le théâtre des opérations sur lequel des troupes (fraîches ou non) doivent livrer bataille peut évoquer aussi bien pour nous les veilles d'un général que la veillée... d'une générale. Une pièce affronte les feux de la rampe, comme une armée le feu des pièces ennemies !

L'on pourrait poursuivre ce jeu des rapprochements presque indéfiniment, évoquer les combats de l'avant-garde, les coups du brigadier (lequel n'est pas forcément un « cabot ») et la vedette qui refuse de baisser pavillon... Tout cela pour remarquer, enfin, que les offensives, de part et d'autre, procèdent par vagues successives.

Ainsi, l'autre saison, nous eûmes la vague Tchékov (*La Cerisaie, Les Trois Sœurs, La Mouette*), puis la vague Bernard Shaw (*Pygmalion, Le Héros et le Soldat*), plus récemment encore la vague Oscar Wilde (*Il importe d'être Aimé, Un mari idéal, L'Eventail de Lady Windermere*). Aujourd'hui nous assistons à la vague des ducs ! Cela semble surprenant ? Et pourtant...

A la Porte Saint-Martin, la nouvelle pièce de Marc-Gilbert Sauvajon et Stephen Wendt, *La Gueule du Loup*, nous raconte les amours d'une duchesse authentique avec un leader ouvrier ; au Théâtre Edouard-VII, la nouvelle comédie d'Albert Husson, *La Nuit du 4 août*, nous apporte la folle passion qui unit un jeune duc, non moins authentique, à une fille des rues. L'aristocratie investit le boulevard et occupe solidement ses bastions les plus avancés. Les occupera-t-elle longtemps ? C'est une autre histoire.

En ce qui concerne *La Gueule du Loup*, tout au moins, cela ne fait pas de doute. En effet, ceux qui aiment le théâtre qui facilite la digestion, ceux qui ont la nostalgie des pièces légères et mousseuses de Robert de Flers assisté de Gaston Arman de Caillavet (encore des gens titrés !), ceux qui aiment voir les rois épouser les bergères, ou les reines séduire les bergers, apprécieront l'alerte intrigue ima-

ginée par Marc-Gilbert Sauvajon et Stephen Wendt.

Le roi, cette fois, n'est pas un souverain du Danube, mais un chef syndicaliste dont la puissance est autrement considérable puisqu'il gouverne, monolithiquement parlant, sept millions de militants. La bergère, c'est la très noble duchesse de Vaucourt, veuve sexy, mais démunie d'argent. Le machiavélique Latour-Mayeux, magnat du trust interacier et oncle de la duchesse, se servira, donc, du pouvoir d'attraction qu'exerce sa nièce sur Pierre Chavasson — un meneur d'hommes qui connaît bien mal le maniement des femmes... — pour le précipiter dans la gueule du loup.

Ce loup dévorant, qui fait sans le savoir le jeu du haut patronat, c'est la ravissante Simone Renant. Et ce loup ne fera qu'une bouchée du sympathique, mais peu déluré Yves Vincent, syndicaliste trop honnête pour être habile politicien. Laissant Latour-Mayeux à ses tortueux desseins capitalistes et son camarade Grichard à la discipline syndicale, Pierre Chavasson se consolera de l'ingratitude des hommes dans les bras de la femme qui l'a ébloui. Une duchesse qui s'appelle Marianne ! Avouez qu'il y a de quoi faire battre le cœur républicain d'un fils du peuple... au détriment de la lutte des classes.

La satire sociale ne va pas bien loin, le militant ouvrier manque singulièrement de dialectique et le grand patronat d'imagination, mais qu'importe si la pièce file bon train, si le dialogue coule de source (avec des mots qui font pschitt !) et si l'interprétation satisfait les plus difficiles.

Simone Renant est adorable, Yves Vincent adoré. Il se laisse berner par ce vieux renard de Balpétré... avec beaucoup d'autorité. Ce qui représente une performance. A signaler encore un savoureux député braillard qui finit la soirée aphone (Lionel Baylac) et un jeune duc raisonneur de dix ans (Jacques Simonet) qui fait battre le cœur maternel de toutes les spectatrices. J'avoue que, personnellement, je préfère Simone Renant...

Décidement, *La Gueule du Loup* ne manque pas d'agrément.

★

La nuit du 4 août 1789, les nobles, dans un élan généreux, abandonnèrent tous les privilèges qu'on leur avait déjà pris... Ce n'est pas Ernest Lavisse qui le dit, mais Albert Husson qui a voulu, ainsi, placer sa nouvelle comédie sous le signe de cette nuit fameuse, tout en situant son action en 1919, au lendemain de la première guerre mondiale.

Là encore le héros figure dans l'armorial, c'est le fringant duc Hervé de Lacour-Mérilly qui, fraîchement démobilisé, part à la recherche de l'âme sœur, telle qu'il se l'est imaginée... après avoir lu Platon. Il la trouve dans un bistrot de la rue Lepic, à Montmartre, sous la gracieuse apparence de Rirette, la protégée de son copain de régiment, Ernest. Ernest vit des femmes, par tradition familiale, comme les Lacour-Mérilly vivent des héritières. Bien qu'un égal mépris du travail unisse davantage les deux amis, Hervé n'est pas sans être durement éprouvé quand il apprend la profession officielle de l'élue de son cœur.

Mais tel le Roméo quinquagénaire d'André Roussin, dans *l'Amour fou*, le jeune aristocrate d'Albert Husson est prêt à passer sur toutes les contingences sociales et morales pour accomplir sa destinée sentimentale. Il y parviendra, forcément, d'autant plus qu'à la fin il aura la révélation que Rirette est une fausse hétaïre. Celle-ci, en dépit des encouragements intéressés d'Ernest et de son oncle, Monsieur Léon, n'a jamais pu aller jusqu'au bout des exigences de son métier. Rirette a la vocation du travail honnête. Si elle est définitivement perdue pour Montmartre, elle sera « récupérable » pour le Faubourg Saint-Germain.

Sur cette trame qui ne manque pas de fantaisie, Albert Husson a tissé une intrigue qui se perd souvent dans ses fils. D'autre part, le dialogues est un peu lâche et les bonnes répliques (nombreuses) ne suffisent pas à maintenir constante l'attention du spectateur. Pourtant la pièce n'est pas mal montée et si Ivan Dominique (Hervé) a plus de prestance que de présence, Françoise Favier est charmante en Rirette, la rosière d'Albert Husson, René Havard est un barbeau sympathique et Henri Nassiet un barbon autoritaire. On retrouve aussi, avec plaisir, l'un des trois forçats de *La Cuisine des Anges*, Harry-Max. Mais le cuisinier est devenu bistrot.

Au fond, Albert Husson est victime de son premier succès. L'on comparera toujours ses nouvelles pièces à sa première et ce rapprochement constituera toujours un handicap. Albert Husson a suffisamment de talent pour le surmonter. Une autre fois. Quand *La Nuit du 4 août* sera perdue dans la nuit des temps.

★

Bergère, ne promettez jamais votre main à un pompier inflammable et importun, sous condition qu'il devienne général. Surtout, un 14 juillet 1789 ! Il n'a fallu que quelques cam-

pagnes révolutionnaires au sapeur Fastidor, et trois actes à René Wheeler pour tenir la gageure sur la scène de la Renaissance.

Car *Il pleut bergère*, de René Wheeler, nous ramène à 1789, année fatidique. En réalité, l'action de cette... pastorale n'est pas si simple. Fabre d'Eglantine, l'auteur de la chanson célèbre, le Charles Trenet de l'époque (ne sont-ils pas l'un et l'autre issus du même terroir occitan ?), y joue un rôle que l'auteur s'est complu à noircir. Fabre, devenu d'Eglantine par la grâce des Jeux Floraux, était loin d'être un saint. Il n'était pas, non plus, ce monstre d'égoïsme, de légèreté, de duplicité qui apparait ici. Poète, chansonnier, comédien, auteur dramatique, homme politique, il a triomphé partout, sur les tréteaux de l'histrion comme à la tribune de la Convention. Dans une époque troublée il n'avait pas l'envergure nécessaire pour symboliser la vertu. De là à le charger de tous les péchés d'Israël...

Mais n'ergotons pas. L'histoire ici n'est qu'un fond de décor et les personnages ne dépassent pas la taille des marionnettes. Il s'agit d'un simple divertissement. Il est à la mesure des personnages. C'est peut-être dommage, car René Wheeler a su prouver, sur d'autres terrains, qu'il pouvait être un auteur vigoureux et convaincant. Pour ses débuts au théâtre il a été trop modeste. Il a joué la facilité. Je crois qu'il s'est trompé. Il a misé sur un mauvais cheval. De la part d'un ancien jockey, c'est bien étonnant...

Ceci posé, *Il pleut bergère* n'est pas un spectacle ennuyeux. Il se laisse voir et entendre. Et qui refuserait de voir et d'entendre Odile Versois, gracieuse Aimée, mais mal aimée par Jacques Castelot, étourdissant Fabre d'Eglantine, et bien aimée par Gérard Séty, pittoresque Fastidor ?

A. C.

★

P. S. — *A signaler : une création qui a provoqué des remous. Celle de* Jules, *de P.-A. Bréal, par la Compagnie Jacques Fabbri, au Théâtre Antoine. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans l'un de nos prochains numéros.*

LE CLUB DU THÉATRE

Le « Club du Théâtre » installe ses bureaux à la Comédie de Paris, parallèlement au Théâtre d'Essai, qui, par sa formule concrétise pleinement le but qu'il s'était fixé (1).

Instruit par deux années d'expérience, le « Club du Théâtre poursuit sa tâche en ajustant ses objectifs immédiats aux moyens dont il est assuré, présentement de disposer.

Sans renoncer à la grande idée qui l'a inspiré, d'une vaste Association de Spectateurs, mais bien pour en promouvoir plus sûrement la réalisation, il reprend son effort en faisant appel à toutes les sympathies agissantes pour atteindre le but essentiel qu'il s'était assigné.

Son objectif est double : d'abord donner leur chance à de nouveaux auteurs de talent, à une époque où le théâtre est monopolisé par des auteurs chevronnés ; ensuite, faire connaître à ses adhérents la vie du théâtre par différentes activités.

1. Lectures spectacles à plusieurs voix pour lesquelles le « Club du Théâtre » s'est assuré du concours de grands acteurs. Il y a déjà réuni : Mary Marquet, Juliette Gréco, Bernard Lajarrige, Jean Davy, Germaine Dermoz, Fernand Fabre, Mony Dalmès, Lise Delamare, Roger Pigaut, etc.

Et le 4 mars 1955 les membres du bureau décidaient la création du « Prix du Spectateur », doté de 100.000 francs, attribué par vote des adhérents à l'un des auteurs de pièces lues durant l'année.

En décembre 1955, le premier « Prix du Spectateur » fut remis à M. Roger Saltel pour sa pièce « L'Avocat du Diable ».

2. Pour faire participer plus étroitement ses adhérents à la vie du théâtre, « Le Club du Théâtre » donne la possibilité d'assister chaque mois à des spectacles parisiens, soit gratuitement, soit à tarif très réduit. Chaque spectacle est offert dans les **huit premières représentations.**

3. A l'occasion de nouvelles pièces parisiennes, il organise des réunions amicales entre les adhérents sous forme de cocktails avec la participation des acteurs, auteur, metteur en scène et décorateur.

Telle est l'activité de ce « Club » que nous ne pouvons qu'encourager, car il donne la possibilité aux spectateurs de ne plus être seulement « Le Monsieur qui paye », mais un connaisseur averti qui prend ses responsabilités devant l'avenir du théâtre.

Espérons que cette année lui permettra de prouver son amour du théâtre en développant ses activités pour la satisfaction de tous.

Guy COLIN.

---

(1) *CLUB DU THEATRE*, 42, *rue Fontaine*. Tri. 04-39. *Cotisation annuelle* : 1.500 *francs.*





« Je voudrais que toi et moi, nous fassions un pacte, acte irrévocable! » ACTE II.

RAOUL (Jean Marsan) : *Ségalas? Ah! j'ai eu du flair de vous le faire connaître, celui-là!* » ACTE II.

Quelques scènes de CHARMANTE SOIRÉE

Photos BERNAND.

SPECTACLES DE PARIS

e syndicaliste et la duchesse, Yves VINCENT et Simone RENANT, hantent une variante moderne de la romance du roi et de la ergère dans *La Gueule du Loup*, de Marc-Gilbert Sauvajon et tephen Wendt, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les bar- ères sociales, les principes sociaux et le mur d'argent tombent en poussière devant la force de l'amour.

Il pleut Bergère chante, de son côté, Odile VERSOIS à ses admirateurs Hubert NOËL, Jacques CASTELOT, Lucien NAT et Gérard SÉTY, dans la pièce de René Wheeler, au Théâtre de la Renaissance. Cette comédie légère nous montre un Fabre d'Eglantine bourreau des cœurs à une époque où il ne faisait pas bon jouer avec les bourreaux...





l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DEUX PIÈCES PAR NUMÉRO

LA MAISON DE LA NUIT, de Thierry Maulnier (*épuisé*).
LES HUSSARDS, de P.-A. Bréal.
CRIME PARFAIT, de Frederik Knott, adaptation de Roger Féral (*épuisé*).
LA REINE BLANCHE, de Barillet et Grédy.
L'ENGRENAGE, de Jean-Paul Sartre.
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, de Tchekhov.
LES QUATRE VERITES, de Marcel Aymé.
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE, d'Alejandro Casona.
HAMLET DE TARASCON, de Jean Canolle (Prix Tristan-Bernard 1954).
L'HUITRE ET LA PERLE, de William Saroyan.
LE VOYAGEUR, de Maurice Druon.
ZAMORE et **Théâtre dans une bouteille**, de Georges Neveux.
LA MEUNIERE D'ARCOS, d'Alejandro Casona, adaptation d'André Camp.
UN HOMME JUDAS, de Claude-André Puget et Pierre Bost (*épuisé*).
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT, de Claude-André Puget.
YERMA, de Federico Garcia Lorca (*épuisé*).
PORTRAIT DE FAMILLE, de Paul Gilson et Nino Frank.
RESPONSABILITE LIMITEE, de Robert Hossein.
LE FANTOME, de Claude Santelli, d'après Plaute.
LES TROIS SŒURS, de Tchekhov.
LA BANDE A BONNOT, d'Henry-François Rey.
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME, d'Oscar Wilde. Adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent.
CECILE OU L'ECOLE DES PERES, de Jean Anouilh.
L'ECOLE DES VEUVES, de Jean Cocteau.
PRINTEMPS PERDUS, de Paul Vandenberghe.
LE PING-PONG, d'Arthur Adamov.
UN CAS INTERESSANT, de Dino Buzzati, (adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
BELLAVITA, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
LA CONDITION HUMAINE, d'André Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier.
LA MOUETTE, de A.-P. Tchekhov. Adaptation de Georges et Ludmilla Pitoëff.
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE, pièce inédite de Jacques Perret.
LA FLEUR A LA BOUCHE, de Luigi Pirandello.
LES FIANCES DE LA SEINE, de Morvan Lebesque.
A SON IMAGE, de Pierre Lescure.
LA DEMANDE EN MARIAGE, de A.-P. Tchekhov.
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME, d'André Josset.
LE MEDECIN DE CUCUGNAN, de Max Rouquette.
LES SORCIERES DE SALEM, d'Arhur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé.
LIEN DE SANG, de Ramon del Valle Inclan. Version française de Jean Camp.
LE PAVILLON DES ENFANTS, de Jean Sarment.
LE COLLIER DE JADE, de Jean Sarment.
LA MANIERE FORTE, de Jacques Deval.
MATINEE DE SOLEIL, de Serafin et Joaquin Alvarez Quintero.
LE PRINCE D'EGYPTE, de Christofer Fry, adaptation de Thierry Maulnier et P. De Rothschild.
LES PETITES TETES, de Max Régnier, d'après un scénario d'André Gillois.
L'ETERNEL MARI, de Jacques Mauclair, d'après Dostoïewsky.
MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK, de Germaine Lefrancq.
LE CHIEN DU JARDINIER, par Georges Neveux, d'après Lope de Vega.
SYSTEME DEUX, de Georges Neveux.
UNE LETTRE PERDUE, de Ion Luca Caragiale.
UN MONSIEUR QUI ATTEND, d'Emlyn Williams. Adaptation d'André Roussin.
JUDAS, de Marcel Pagnol, de l'Académie Française.
EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ? de Diderot.
LE VEUF, de Carmontelle.
LE SEDUCTEUR, de Dieggo Fabbri, adaptation française de Michel Arnaud.
LA CORDE POUR TE PENDRE, de Frédéric Valmain, d'après « Malice », de Pierre Mac-Orlan, de l'Académie Goncourt.

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 126 :

« **JULES** », de P.-A. BRÉAL (Théâtre Antoine)
Un acte d'André RANSAN : « **LA MONNAIE DE SES REVES** » (Théâtre du Grand-Guignol)
et un conte pour enfants d'Antoine BOURBON : « **UN EXTRAORDINAIRE BONHOMME DE NEIGE** »

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCÈNE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00

POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES**
Abonnement : **390 francs belges** **C. C. P. 2364-99**
POUR LA SUISSE : **Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE**
Abonnement : **40 francs** **C. C. P. 1.6390**
POUR LE MAROC : **LE MEUR, 7, cours Lyautey, Rabat**
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 35.183

Prix : **150 francs**

Le Directeur-Gérant :
A. SOREL DE NEUFCHATEAU.